

LES SOVIETIQUES EN AFGHANISTAN 1979-1989

L'ARMEE ROUGE BOULEVERSEE



CDEF
DREX

Centre de Doctrine
d'Emploi des Forces
Division Recherche
et Retour d'Expérience



Les CAHIERS de la DREX

Les Cahiers du retex

Synthèses du retour d'expérience signées par le général commandant le CDEF, ils présentent les enseignements que l'armée de Terre tire des opérations et des exercices des forces terrestres françaises ou des armées étrangères, dans les domaines de la doctrine, des équipements et de la formation. Les *Cahiers du retex* sont, soit périodiques et, dans ce cas, sont complétés par un bilan des mesures prises par le commandement (exploitation), soit centrés sur une opération ou une phase particulière d'une opération.

Les Cahiers de la recherche doctrinale

Ils constituent des études à caractère historique ou thématique destinées à appuyer l'élaboration de la doctrine et du retour d'expérience de l'armée de Terre sans, pour autant, s'y substituer. Fruit de travaux de recherche, leur contenu n'a pas de valeur officielle.

Les Cahiers de la réflexion doctrinale

Destinés à enrichir la pensée militaire sur la base d'études personnelles, de témoignages ou d'expériences particulières, ils sont ouverts à toutes les personnes désireuses d'y contribuer. Le contenu de ces Cahiers n'a pas de valeur officielle et n'engage que les auteurs.

Photo couverture : T55 soviétique en Afghanistan Crédit : DR

LES SOVIETIQUES EN AFGHANISTAN 1979-1989

L'ARMÉE ROUGE BOULEVERSEE

Cette étude a été réalisée sous la direction du bureau recherche de la division recherche retour d'expérience, par le capitaine® Mériadec **RAFFRAY**.

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



CENTRE DE DOCTRINE
D'EMPLOI DES FORCES

Paris, le 17 novembre 2008

N° 500431 DEF/CDEF/DREX/B.RCH

Lorsque l'Armée rouge déclenche l'opération « PRAGUE » et envahit l'Afghanistan, à la fin du mois de décembre 1979, elle ne s'attend pas à livrer un combat de dix ans face à une résistance acharnée, celle des Moudjahidin, comme le relate le témoignage d'Amin Wardak¹, qui la contraint finalement à quitter le pays. Certains ont vu dans ce retrait l'annonce du déclin de l'Empire soviétique. Pourtant, l'Armée rouge s'était adaptée, dans la durée, à un terrain difficile, au sein d'un environnement complexe, face à un ennemi insaisissable.

Depuis 2002 avec l'engagement d'une coalition internationale, l'Afghanistan est redevenu un théâtre majeur. Les difficultés rencontrées par l'ISAF dans les zones tribales et les actions audacieuses d'adversaires résolus invitent à relire avec une attention renouvelée cet épisode de l'histoire militaire soviétique. La façon dont la 40^e armée a évolué et mis en œuvre de nouveaux procédés dans la lutte contre la guérilla afghane mérite notre attention.

Ce cahier de la recherche s'attache à décrire les difficultés qu'une armée moderne peut rencontrer lors d'un conflit asymétrique. Il analyse les modes d'action et comportements adoptés par l'armée soviétique face aux moudjahidin, pour en tirer tous les enseignements possibles. Cette étude reste au niveau tactique et ne s'étend donc pas sur l'aide apportée par les Etats-Unis aux insurgés, point qui donne une limite aux comparaisons que certains seraient tentés de faire entre la situation d'hier et celle d'aujourd'hui.



¹ Interview réalisé avec l'auteur dans le cadre de cette étude à Paris le 11 octobre 2008.



**« A PARTIR DE 1984-1985, IL DEVENAIT EVIDENT QUE LES
EVENEMENTS TOURNAIENT AU DESAVANTAGE DES MOUDJAHIDIN »**

Edgard O'Ballance¹

¹ In *Afghan War (1839-1992). What Britain gave up and the Soviet Union lost*, p. 154

SOMMAIRE

AVANT PROPOS.....

INTRODUCTION.....

PREMIÈRE PARTIE : FACE A LA COMPLEXITE AFGHANE

CHAPITRE 1 : UN MOIS POUR PRENDRE LA VRAIE MESURE DE LA MISSION

- 1.1 Décembre 1979, les Soviétiques envahissent l'Afghanistan*
- 1.2 Une invasion minutieusement préparée*
- 1.3 Prendre de vitesse les Américains*

CHAPITRE 2 : A LA CONQUETE DE L'INCONNU

- 2.1 Au « royaume de l'insolence »*
- 2.2 Un terrain compartimenté à l'extrême*
- 2.3 Un pays, une mosaïque de peuples*

CHAPITRE 3 : LES ENJEUX INTERNATIONAUX RELEGUENT LA CRISE AFGHANE AU SECOND PLAN

- 3.1 L'Afghanistan convoitée par les Empires*
- 3.2 Désordre à Kaboul*
- 3.3 Les considérations internationales l'emportent sur les problématiques locales*

DEUXIEME PARTIE : A DEFAUT DE VAINCRE, EVITER L'ENLISEMENT.....

CHAPITRE 1 : 1979-1980 L'ARMEE ROUGE HAPPEE DANS LA GUERRE CIVILE

- 1.1 Sécuriser un régime maladroit*
- 1.2 Vers la territorialisation*
- 1.3 Un ennemi nouveau*

CHAPITRE 2 : 1981-1985 L'ETAT-MAJOR SOVIETIQUE INNOVE

- 2.1 Opérations à grande échelle*
- 2.2 Face à une guérilla*
- 2.3 La guerre des GTIA et des forces spéciales*

CHAPITRE 3 : 1986-1989 REcul ET RETRAIT

- 3.1 Le tournant de l'année 1985*
- 3.2 La guerre technologique*
- 3.3 Le retrait*

TROISIEME PARTIE : L'APPRENTISSAGE DE LA GUERRE MODERNE

CHAPITRE 1 : LES POINTS FAIBLES DE L'ARMEE ROUGE

- 1.1 *Du matériel inadapté*
- 1.2 *Les failles de l'entraînement*
- 1.3 *Le manque de motivation du personnel*

CHAPITRE 2 : LA TACTIQUE A L'EPREUVE DU FEU

- 2.1 *De l'attaque frontale à la pacification*
- 2.2 *Emergence de nouvelles tactiques*
- 2.3 *Décentralisation*

CHAPITRE 3 : LE ROLE PRIMORDIAL DES UNITES « DE CHOC »

- 3.1 *De la reconnaissance à la lutte anti-guérilla*
- 3.2 *Des acteurs essentiels de la pacification*
- 3.3 *A la redécouverte du facteur humain*

QUATRIEME PARTIE : LA 40^e ARMEE BOULEVERSEE

CHAPITRE 1 : LA RECONNAISSANCE DETRONE LES CHARS

- 1.1 *La reconnaissance, fer de lance des opérations*
- 1.2 *Les blindés relégués sur le bord de la route*

CHAPITRE 2 : PAS DE MANŒUVRE SANS APPUIS

- 2.1 *Le rôle majeur de la troisième dimension*
- 2.2 *L'artillerie s'adapte*
- 2.3 *Les sapeurs saturés*
- 2.4 *Le piège de la "bunkérisation"*

CHAPITRE 3 : LIFTING DES ARMES ET DES MATERIELS

- 3.1 *Les armes de l'infanterie*
- 3.2 *Les blindés*
- 3.3 *L'artillerie*
- 3.4 *Les hélicoptères*

CONCLUSION

TEMOIGNAGE D'UN CHEF REBELLE.....

ANNEXE

BIBLIOGRAPHIE

AVANT-PROPOS

1979-2008. Presque trente ans séparent le début de l'invasion soviétique en Afghanistan de l'année où la France décide de renforcer son contingent à l'œuvre dans ce pays. Désormais, 3 300 de nos soldats contribuent à la sécurisation du territoire, à la lutte contre le terrorisme et à la formation de l'armée afghane. Aux côtés de la coalition occidentale (40 nations, 70 000 hommes), ils participent à l'écriture d'une autre tranche de l'histoire de cette jeune nation. Des similitudes existent pourtant avec la période de la domination soviétique.

La géographie si particulière de ce théâtre toujours jonché de carcasses rouillées de blindés frappés de l'étoile rouge, parsemé de no man's lands pollués par les mines, ne s'est pas adoucie. L'adversaire – l'ennemi – qu'affrontent nos troupes s'enorgueillit d'une filiation directe avec les Moudjahdin de la résistance.

Cela justifie un retour sur l'expérience de l'armée rouge en Afghanistan de 1979 à 1989. Les leçons de cette guerre de dix ans, dans laquelle cette institution militaire s'est engagée à un niveau inégalé depuis la Seconde Guerre mondiale, ne doivent pas être sous-estimées.

Première leçon. Déclenchée par Moscou en vue d'étendre son influence en direction des « mers chaudes » et prendre de vitesse Washington dans la région, l'opération d'invasion de ***l'Afghanistan se mue aussitôt en une guerre de contre-guérilla.***

Ce conflit met à l'épreuve une armée rouge organisée pour affronter l'OTAN en Europe, de surcroît alourdie par les pesanteurs politico-administratives du système communiste.

Deuxième leçon. Les Soviétiques commettent deux erreurs initiales lourdes de conséquences. ***Ils négligent l'étude des caractéristiques géographiques, historiques et sociologiques du pays cible. Ils sous-estiment l'impact des maladresses et des fautes commises par le pouvoir à Kaboul sur la société afghane – y compris sur l'institution militaire.***

Troisième leçon. Happée à son corps défendant dans l'engrenage de la guerre civile, l'armée rouge échoue à neutraliser son adversaire par sa seule puissance de feu.

Le fléau de la « bunkérisation » diminue les capacités offensives globales du contingent soviétique.

Quatrième leçon. A défaut de vaincre rapidement, l'état-major cherche à éviter l'enlèvement. Pour parer ce danger, il allège son outil militaire, décentralise le commandement et généralise la manœuvre interarmes jusqu'aux plus bas échelons.

Cinquième leçon. Le GTIA voire le SGTIA s'imposent comme les niveaux de base des opérations offensives. Cette guerre souligne l'efficacité redoutable ***du couple fantassins-hélicoptères*** et, plus généralement, confirme ***l'importance des appuis dans la manœuvre.***

Sixième leçon. Les forces spéciales deviennent incontournables. ***Les unités dites classiques s'approprient leurs modes opératoires***

Septième leçon. En généralisant les équipements technologiques adéquats jusqu'aux plus bas échelons, l'armée rouge améliore sensiblement ses bilans. ***L'état-major dote par exemple les fantassins et les pilotes d'hélicoptères de lunettes de vision nocturne.***

Huitième leçon. Le contingent soviétique se scinde en deux blocs distincts : d'une part, ***les unités chargées de tenir et d'interdire et les zones et points stratégiques*** ; d'autre part, ***celles qui conduisent l'offensive contre les Moudjahidin.*** Ces deux blocs sont complémentaires mais pas réversibles.

Neuvième leçon. Très tôt, l'armée rouge mène deux conflits de front. En parallèle des combats classiques, elle conduit une « guerre politique ». ***L'état-major constate qu'il n'y a pas de succès militaire durable sans le rétablissement d'un Etat fort et crédible.*** Dans les provinces, les unités s'y emploient par un mélange de méthodes brutales (bombardements des villages et des vallées « non stratégiques ») et d'alliances de circonstance. ***En ne sachant pas doser la force brutale, les Soviétiques limitent leurs chances de gagner les cœurs et les esprits.***

Dixième leçon. Les capacités de survie de la résistance afghane reposent sur deux facteurs essentiels : sa proximité avec la population locale ; ses possibilités d'approvisionnement en armes à l'étranger, c'est-à-dire essentiellement au Pakistan et en Iran.

Onzième leçon. Contrairement à une certaine idée reçue et à la perception de la situation de l'extérieure, ***les Stinger n'ont pas eu raison de l'armée rouge.*** Jusqu'au bout, les Soviétiques ont lutté contre la résistance afghane.

Douzième leçon. En revanche, ***l'armée et la société soviétique n'étaient pas prêtes à payer le prix de cette guerre moderne*** : 26 000 morts et 53 754 blessés en dix ans.

Ce conflit accélère l'effondrement du régime communiste, rongé de l'intérieur et vacillant depuis plusieurs années.

INTRODUCTION

Le 25 décembre 1979, le Kremlin lance la 40^e armée soviétique à l'assaut du « Royaume de l'insolence ». Les divisions aéroportées et blindées doivent s'emparer des leviers de commande du pays et appuyer la soviétisation de la société afghane, planifiée et conduite par le KGB. Puis elles s'effaceront pour laisser le champ libre à l'armée afghane.

La première partie du plan concocté par les stratèges à Moscou se déroule comme prévu. Ce n'est pas le cas, en revanche, du second volet. Le régime pro-communiste en place à Kaboul veut imposer la révolution marxiste. Il se heurte à l'hostilité d'une partie de la population. L'armée nationale afghane se délite et les villages de campagne entrent en dissidence. Dans ce contexte, la seule force en mesure de rétablir l'ordre est le « *contingent limité des forces soviétiques en Afghanistan* » : 108 000 hommes, au plus fort de l'intervention, en 1984². La 40^e armée est alors happée dans l'engrenage de la guerre civile. Il lui faudra neuf ans et deux mois pour s'en extraire.

Pour cette force qui fait trembler le Monde Libre, la guerre d'Afghanistan devient le conflit "vérité". Pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la puissante Armée rouge livre une vraie bataille. Elle a l'expérience des opérations coup de poing en Tchécoslovaquie, en Hongrie ou en Ethiopie mais n'a pris part directement à aucune des « guerres de libération » menées par les Occidentaux depuis 1945. Elle intervient sur un terrain inconnu et contre un ennemi mal défini. En théorie, le rapport de force lui confère une supériorité écrasante. Certains experts occidentaux imprudents ne donnent pas cher des « résistants ». Et pourtant, sa confrontation avec la réalité afghane s'apparente à un choc douloureux.

Les troupes soviétiques se sont lancées à l'assaut d'un appareil d'État tombé sous l'influence de Moscou à partir de 1953. Elles se sont préparées à repousser une éventuelle contre-offensive américaine. Elles n'imaginaient pas avoir à intervenir en bloc pour étouffer, si ce n'est briser les résistances intérieures. Dans la première phase du conflit (1979-1980), le commandement met tout en œuvre pour emporter rapidement la décision. En vain. L'application de la doctrine officielle, qui donne la primauté à la puissance de feu, s'avère largement inopérante. Lors de la seconde phase (1981-1985), l'état-major cherche une autre solution pour atteindre ses objectifs. Il innove tous azimuts. Il adopte en particulier une série de nouveautés tactiques testées avec succès par les forces spéciales. La 40^e armée obtient des succès, mais faute de moyens, la victoire lui échappe une fois de plus. Dans la troisième phase (1986-1989), le Kremlin tire les enseignements du conflit, de la situation intérieure comme du jeu international et ordonne à ses troupes de préparer leur désengagement en vue du retrait final.

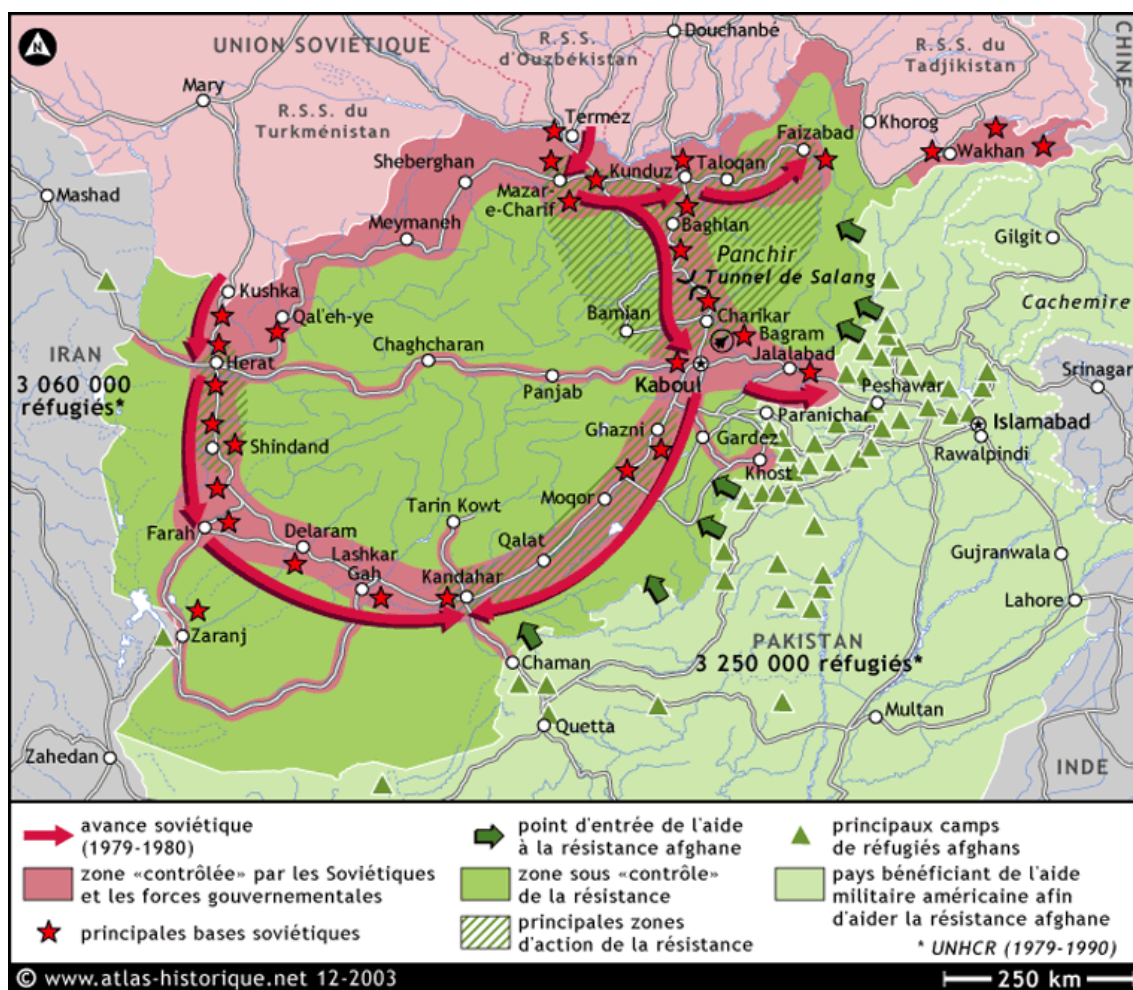
En Afghanistan, l'Armée rouge confronte ses théories, ses équipements et ses hommes aux réalités de la guerre en montagne et de la contre-guérilla. La 40^e armée souffre mais elle remporte également des victoires. Elle apprend à durer.

Sur la base des travaux des historiens et des experts occidentaux aussi bien que des conclusions des « retex »³ du commandement soviétique lui-même, cette étude analyse les constats et les leçons tirées de l'expérience de l'Armée rouge sur le théâtre afghan.

La première partie passe en revue les erreurs initiales des décideurs politiques et militaires à Moscou. La seconde partie souligne les ajustements et changements opérés par la 40^e armée au cours des trois grandes phases de la guerre. La troisième partie dissèque l'impact de cette guerre moderne sur les structures et la doctrine de l'Armée rouge. Enfin, la quatrième partie dresse un bilan de sa révolution interne.

² 118 000 hommes si l'on y inclut les détachements du NKVD et du KGB que certaines sources estiment à 10 000 hommes au total. Cf. annexe 1, p.

³ Retex : Retour d'expérience ; désigne les études réalisées par les militaires pour tirer des enseignements concrets des opérations.



PREMIERE PARTIE :

FACE A LA COMPLEXITE AFGHANE

« Il n'est pas difficile de conquérir l'Afghanistan, mais il est difficile de le garder ».

Emir Abdurrahmane-Khan, roi d'Afghanistan de 1880 à 1901⁴.



Groupe de Moudjahidin.

⁴ In Assem Akram, *Histoire de la guerre d'Afghanistan*, Paris, Balland, 1996, p. 21

CHAPITRE 1 : UN MOIS POUR PRENDRE LA VRAIE MESURE DE LA MISSION

1.1. Décembre 1979, les Soviétiques envahissent l'Afghanistan



Source : www.atlas-historique.net

- Opération Prague

Le 25 décembre 1979, l'Armée rouge reçoit l'ordre de déclencher la phase principale du plan « Chtorm 333 »⁵. Entre eux, ses auteurs l'ont baptisé « Opération Prague »⁶ ! Ils font référence au coup de force éclair de l'Armée rouge dans la capitale tchécoslovaque en 1968.

Un pont aérien est établi entre Tachkent, en Ouzbékistan soviétique et les principaux aéroports d'Afghanistan. Les troupes d'élites s'emparent des lieux stratégiques, à commencer par la capitale. Les gros des troupes emprunte la « route des invasions » à partir des deux villes frontalières de Kuska (à l'ouest) et Termez (à l'est). Le corps expéditionnaire est commandé par le général Borissov, celui qui a dirigé le gigantesque pont aérien sur l'Ethiopie⁷. La force d'invasion aligne 5 divisions : trois

⁵ Chtorm : tempête, en russe.

⁶ Selon Jacques Sapir. Entretien avec l'auteur, avril 2008.

En réaction au « Printemps de Prague », l'Armée rouge et les troupes du Pacte de Varsovie envahissent brutalement la Tchécoslovaquie. 300 000 hommes franchissent la frontière dans la nuit du 20 au 21 août 1968. Cette opération permit aux Soviétiques de purger les équipes dirigeantes et d'abolir les réformes libérales.

⁷ Le 26 novembre 1977, les Soviétiques lancent un gigantesque pont aérien pour venir en aide au dictateur marxiste Mengistu, menacé par une offensive des forces somaliennes en Ethiopie. Pendant un mois, 225 avions de transport Antonov (soit 12% de la capacité soviétique), acheminent sur place l'équivalent de 2 milliards de dollars d'équipements : avions Mig-21, chars T-54 et 55, missiles SAM 3 et 7 ou Sagger, etc... Le 23 mars suivant, l'Ethiopie a reconquis la totalité de son territoire et les Somaliens sont battus.

divisions d'infanterie légère (mais équipées de nombreux chars, comme le prévoit la doctrine militaire soviétique), une division aéroportée et différentes unités autonomes, comme des brigades d'assaut par air⁸ et des spetsnaz (forces spéciales).

Le 27 décembre, 10 000 parachutistes quadrillent Kaboul. A 20 heures 45, les spetsnaz attaquent le palais présidentiel où s'est barricadé le chef de l'État, Hafizullah Amin, sous la protection de la garde présidentielle. Ils utilisent les gaz pour venir à bout de leur résistance. Tout est terminé en quelques heures. Amin a trouvé la mort dans les combats. Le leader pro-soviétique était devenu encombrant. Les commandos avaient reçu l'ordre de l'éliminer. D'autres foncent vers la prison pour éviter que les partisans du président déchu n'exercent des représailles sur les prisonniers. Par la force, ils se rendent maîtres des bâtiments de la radio-télévision, du ministère de l'Intérieur et des principales garnisons.

Le lendemain, la radio de Kaboul donne l'explication officielle de l'opération. En vertu du traité d'amitié signé en décembre 1978, le gouvernement afghan a demandé d'urgence une aide militaire aux Soviétiques pour « *protéger les gains de la révolution d'avril, l'intégrité territoriale et l'indépendance nationale* ». L'URSS a accepté. Le 1^{er} janvier, 55 000 soldats soviétiques campent dans le pays. Trois mois plus tard, ils sont 85 000. Ils atteindront leur niveau maximum en 1984 : 108 000 hommes.

1.2. Une invasion minutieusement préparée

En réalité, cette gigantesque opération a débuté quelques semaines plus tôt et ses préparatifs ont commencé beaucoup plus tôt encore. Un an avant le déclenchement de la phase décisive de ce Noël 1979, les appareils de l'armée de l'air soviétique s'introduisent dans l'espace aérien afghan pour y effectuer une série de repérages. D'août à octobre, le ministère de la Défense envoie sur place son numéro deux, le général Ivan Pavlovski. Ce dernier a commandé l'opération en Tchécoslovaquie en 1968. Il supervise les reconnaissances indispensables à l'élaboration du plan d'opération. En octobre, à Tachkent, sous l'autorité du patron du théâtre d'opérations sud, le maréchal Serguei Sokolov, débute la mise sur pied de la force. Sokolov a pour tâche de transformer la 40^e armée soviétique en une force d'invasion. Elle est rebaptisée « Contingent limité des forces soviétiques en Afghanistan » (CLFSA). Son état-major intègre des membres du conseil militaire soviétique, dont le chef des affaires politiques, le chef d'état-major et le chef du renseignement. Le corps de bataille est formé à partir d'éléments prélevés dans une centaine d'unités. Les autorités lui adjoignent 50 000 réservistes spécialement mobilisés et une brigade spéciale de soldats musulmans créée pour la circonstance avec des personnels prélevés dans les unités de la 40^e armée.

Un mois avant le jour J, le général Papoutine, vice-ministre soviétique de l'intérieur (MVD) en charge de la sécurité, arrive à Kaboul. Il est là pour coordonner les conseillers militaires présents dans le pays, dont le nombre est passé très rapidement de 1 500 à 5 000. Leur mission consiste à s'assurer le contrôle des grandes bases aériennes et la « bienveillante neutralité » des unités de l'armée afghane avant le lancement de l'invasion. Ils réussissent à désarmer deux divisions blindées afghanes en invoquant l'urgence de travaux de maintenance sur les équipements d'origine soviétique.

Les 7 et 8 décembre, les Soviétiques lancent un premier pont aérien. Ils prépositionnent une brigade d'assaut parachutiste au complet sur la base aérienne de Bagram, située une quarantaine de kilomètres au nord de Kaboul. Dans la nuit du 20 décembre, l'unité s'empare du tunnel de Salang, l'un des points de passage clés de la route de l'invasion du nord. Le 24, deux autres brigades d'assaut parachutistes renforcent cette tête de pont. Elles sont aéroportées à Bagram grâce à 180 rotations d'Antonov.

1.3 Prendre de vitesse les Américains

La mission officielle de l'Armée rouge est vague. Elle a reçu l'ordre de « *fournir l'aide internationale au peuple afghan ami et d'établir des conditions favorables permettant de prévenir d'éventuelles*

⁸ Brigade d'assaut par air : concept offensif soviétique. Cf. quatrième partie, chapitre 2 : Pas de manœuvre sans appuis.

actions des gouvernements des pays voisins contre l'Afghanistan »⁹. L'invasion a été préparée par un groupe interne du Politburo comprenant le maréchal Ustinov, ministre de la Défense, Gromyko, en charge des Affaires étrangères, Andropov, le patron du KGB, et Ponomarev, responsable du département international du Comité central du PC. Elle est entérinée le 12 décembre par Brejnev, le Premier secrétaire du Comité central. Le Politburo, placé devant le fait accompli, aurait ratifié la décision : le processus de décision fut « *chaotique et sclérosé (...), les dirigeants ont hésité* », rappelle Georges-Henri Soutou¹⁰. L'intervention militaire a été envisagée une première fois en mars 1979. Moscou y avait alors renoncé afin de ne pas compromettre la politique de « Détente » entre l'Est et l'Ouest.

Avec ce coup de force, les dirigeants soviétiques poursuivent à court terme un triple objectif : tout d'abord, s'emparer de tous les grands centres urbains ; ensuite, appuyer le coup de main visant à s'approprier l'appareil d'État ; enfin, assurer la sécurité durant la période transitoire. Dans l'esprit des décideurs, assurer la sécurité signifie être capable de s'opposer à une éventuelle réaction militaire extérieure. L'état-major ne semble pas avoir vraiment pris en compte l'éventualité d'une menace interne. Il sait que le pays est sous l'influence de Moscou, qui détient les principaux leviers de commande avant le déclenchement de l'opération d'invasion. Mais a-t-il eu accès aux bonnes informations ? En effet, il ne semble pas avoir mesuré correctement la force et l'ampleur du mécontentement populaire déclenché par la politique intérieure décidée et menée à Kaboul. De surcroît, il a surestimé le potentiel de l'armée afghane, prévoyant de lui déléguer la tâche de traiter une éventuelle opposition intérieure.

Les planificateurs ont conçu une opération coup de poing sur le modèle de celles conduites avec succès lors des années précédentes. Après s'être assuré du contrôle des grandes villes et des principaux axes de communication, la majeure partie des effectifs de la 40^e armée devait quitter le pays. Dans l'idéal, sa présence ne devait pas excéder quelques mois. Dans le pire des scénarii, son retrait interviendrait au bout d'un an.

Les Soviétiques supposent qu'une énorme démonstration de force militaire « *donnerait de l'assurance au gouvernement de Kaboul, du courage à l'armée afghane et intimiderait les rebelles. Ils redoutaient aussi l'éventualité d'une contre-offensive occidentale ou d'une révolte majeure des forces armées afghanes* »¹¹. C'est probablement la raison pour laquelle la seconde vague des unités aéroportées inclut des régiments de défense sol-air équipés et des missiles porteurs de têtes nucléaires. De même, cette seconde vague d'assaut débarque avec ses équipements NBC au complet¹². L'historien Jacques Sapir en est convaincu, l'opération a « *pour but évident d'empêcher l'américanisation de l'Afghanistan* »¹³. Le KGB aurait fait croire à Brejnev que les USA étaient sur le point d'envahir l'Afghanistan. Le GRU (renseignement militaire) a très probablement compris que les causes de l'instabilité dont souffrait le pays étaient principalement dues aux rivalités des équipes au pouvoir à Kaboul, mais le ministre de la Défense aurait appuyé la thèse du KGB auprès de Brejnev afin de ne pas compromettre sa position politique. Au sein même du KGB, son patron savait sans doute aussi à quoi s'en tenir. C'est lui qui a mis en selle Gorbatchev le réformateur. Il est probable qu'une lutte d'influence au sein de l'appareil l'aurait obligé à défendre la thèse de la menace américaine.

En guise de réaction, les grandes capitales occidentales commencent par condamner l'aventure afghane. Washington donne le ton, soutenu par Londres. Le 4 janvier, le président des États-Unis, Jimmy Carter, annonce une série de sanctions économiques contre l'URSS. L'embargo sur les céréales aura des effets particulièrement sensibles sur l'empire communiste. Le 20 janvier, la Maison Blanche appelle au boycott des jeux olympiques de Moscou (été 1980). A l'époque, cette décision a un immense écho médiatique et met à l'épreuve la cohésion du camp occidental. La France refuse de s'y

⁹ In The Russian general Staff, *The Soviet Afghan War*, Kansas City, The University Press of Kansas, USA, 2002, p. 1.

¹⁰ In Georges-Henri Soutou, *La Guerre de cinquante ans*, Paris, Fayard, 2001, p. 619.

¹¹ Edgar O'Ballance, *Afghan war, 1839-1992*, Brassey's, London-New-York, 1993, p. 91.

¹² Selon Jacques Sapir. Entretien avec le rédacteur, op.cit.

¹³ Idem.

associer¹⁴. Au plan militaire, Washington met en œuvre la « doctrine Carter » pour le Golfe Persique. Les États-Unis signifient au Monde leur refus catégorique d'une éventuelle répétition de l'opération afghane dans la région.

A moyen terme, l'invasion de l'Afghanistan engendre des conséquences beaucoup plus graves pour l'URSS. Cette agression sonne le glas de la Détente. Elle marque un changement majeur de la philosophie des rapports soviéto-américains. Dès 1981, le nouvel occupant de la Maison Blanche, Ronald Reagan, donne le signal d'une offensive globale contre « l'empire du mal ».

A Kaboul, l'état-major soviétique met moins d'un mois pour prendre la vraie mesure de la situation. A défaut d'affronter l'armée américaine, il comprend que ses troupes vont devoir pallier l'incapacité de l'armée afghane à circonvenir la rébellion. La haute hiérarchie militaire demande des explications à Moscou¹⁵, provoquant une crise au sein du haut commandement. Les généraux envoyés en Afghanistan plaident pour un retrait rapide, mais ils ne peuvent compter que très faiblement sur une aide des politiques. De fait, Brejnev, le secrétaire général, tombe malade en 1980 et meurt en novembre 1982. Durant cette période, « *Personne n'était réellement aux commandes en Union soviétique et toutes les décisions étaient prises collectivement en comité (...).* « A Brejnev, succéda Andropov. A sa disparition, en février 1984, il est remplacé par Konstantin Tchernenko qui mourut en février 1985. Et finalement Mikhaïl Gorbatchev arriva au pouvoir »¹⁶...

¹⁴ Georges-Henri Soutou, *La guerre de Cinquante ans*, op. cit, p.618.

¹⁵ Selon Jacques Sapir, op. cit.

¹⁶ The Russian general staff, op.cit., p. XXIII

CHAPITRE 2 - A LA CONQUETE DE L'INCONNU

Sauf exception, lors des opérations qui ont servi de modèle au plan d'opération pour l'Afghanistan, l'Armée rouge intervient sur un terrain qu'elle maîtrise. Elle connaît son ennemi potentiel et est engagée dans des opérations pour lesquelles elle était taillée et entraînée. En 1979, elle envahit une contrée dont elle appréhende seulement les jeux de pouvoirs au sommet de l'État. Tout laisse à penser que l'état-major découvre sa géographie, son climat comme les ressorts profonds de la société civile. Les Soviétiques semblent avoir oublié les péripéties guerrières et les espoirs déçus de la Russie impériale dans l'Afghanistan du XIX^e siècle.

2.1 Au « Royaume de l'insolence »

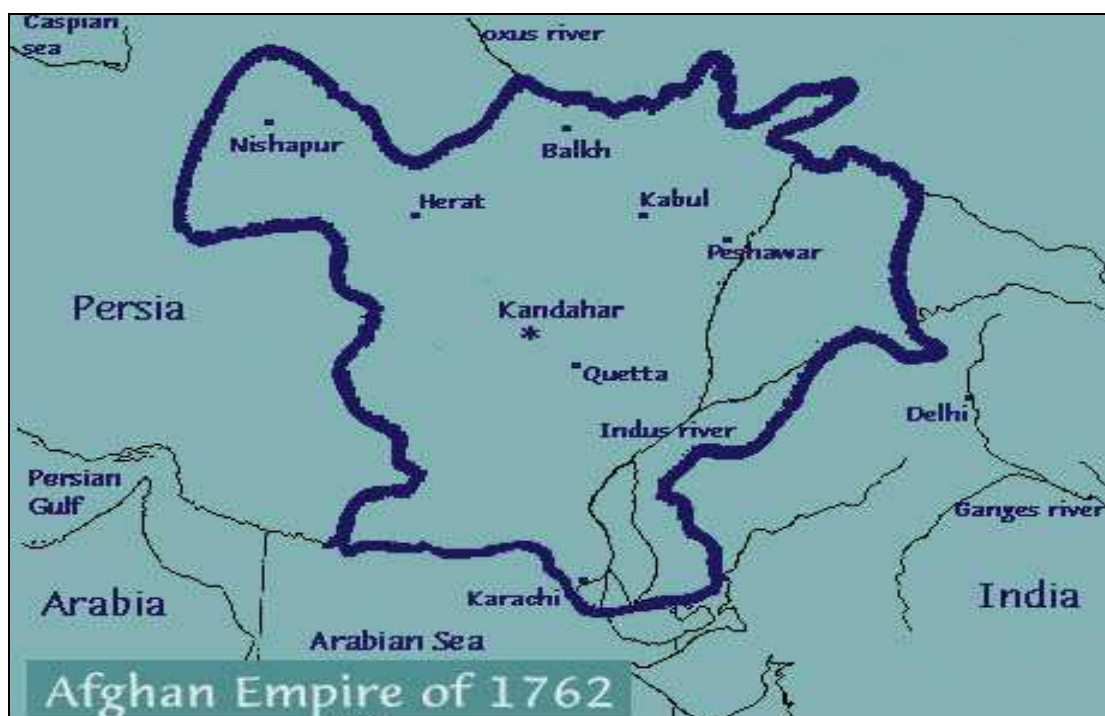
En 1857, déjà, le philosophe allemand Friedrich Engels décrit le tropisme afghan : les « *Afghans sont divisés en clans sur lesquels les chefs exercent une sorte de suprématie locale. Leur haine indomptable des règles et leur amour de l'indépendance individuelle sont les seuls obstacles à ce que le pays devienne une nation puissante. Néanmoins, cette absence de règles et ce caractère imprévisible en font des voisins dangereux : ils risquent de se laisser porter par leurs sautes d'humeur ou d'être excités par des intrigants qui soulèvent astucieusement leurs passions* »¹⁷

L'histoire de l'Afghanistan se résume à un combat contre les conquérants successifs, les bandes armées et les coups d'Etat, explique *a posteriori* l'État-major soviétique dans son Retex¹⁸. Alexandre le Grand est le premier à éprouver cette réalité. A la fin du IV^e siècle avant Jésus Christ, le Grec met cinq ans à mater la résistance des tribus pachtouns. Mille ans plus tard, les Arabes se heurtent aux mêmes obstacles. Par six fois, ils tentent de prendre d'assaut Kaboul. Ils finissent par battre en retraite en emportant leurs nombreux blessés. Ils laissent derrière eux une empreinte profonde : de leur passage, date la conversion des Pachtouns à l'Islam. Le premier empire afghan naît en 1747. Son fondateur, le prince Ahmed Chah Durrani, le dote d'un gouvernement central. Toutefois, les tribus conservent leur autonomie, elles traitent leurs affaires au sein du conseil tribal (la Jirgah). La plupart sont dispensées de payer des taxes en contrepartie de la fourniture de soldats à l'empire. Cet arrangement favorise la militarisation des tribus et leurs velléités d'indépendance. Elles finissent par se soulever et provoquent l'éclatement de l'empire, qui se scinde en quatre royaumes : Hérat, Kandahar, Peshawar, Kaboul. Il faut attendre le XIX^e siècle pour que réapparaisse l'unité.

L'empire afghan au XVIII^e siècle

¹⁷ Article pour *The New American Cyclopoedia*, juillet 1857.

¹⁸ The Russian Général Staff, op.cit. p.6.



Source : www.atlas-historique.net

En 1838, les Anglais envahissent le pays. Les tribus réagissent par l'union sacrée. En 1841, leur armée massacre tout le contingent britannique au moment où celui-ci bat en retraite. Bilan : 16 000 morts, un survivant. Ils épargnent un Britannique pour qu'il témoigne ! Cet échec cinglant ne dissuade pas les Britanniques d'effectuer une seconde tentative quelques années plus tard. A la fin du siècle, ils réinvestissent l'Afghanistan afin de stopper l'avancée des troupes russes qui ont atteint Kaboul. Ils instaurent un protectorat sur le pays. En raison de la multiplication des insurrections, le régime se transforme très vite en un semi-protectorat. La formule leur permet de gouverner à distance. Elle laisse aussi à Abdur Rahman, « l'émir de fer », la liberté d'organiser un gouvernement intérieur et de lever une armée régulière. En 1919, les Afghans officialisent leur volonté d'émancipation. Ils proclament unilatéralement l'indépendance. L'événement déclenche la troisième guerre anglo-afghane. Malgré la disproportion des forces en leur faveur, les Anglais lâchent prise très vite. Le conflit attise la révolte des tribus pachtouns administrées par l'Empire britannique des Indes de l'autre côté de la frontière. Les soldats de Sa Gracieuse Majesté sont menacés sur leurs arrières. En 1920, après avoir levé les derniers obstacles, l'Afghanistan accède à l'indépendance.

2.2 Un terrain compartimenté à l'extrême

A ce tropisme historique se superpose une complexité géographique du pays. L'Afghanistan rassemble des territoires ou régions qui sont longtemps restés isolés les uns des autres.

D'une surface de 655 000 km² (soit l'équivalent de la France, de la Belgique, des Pays-Bas et du Danemark réunis), le pays s'ordonne autour de l'Hindou Kouch. Barrière de montagnes orientée nord-est/sud-ouest dont les sommets culminent de 2 200 à 7 700 m d'altitude, cette chaîne occupe plus de la moitié du territoire. Elle est franchissable en son centre par différentes passes. Depuis ses pentes, jusqu'aux confins désertiques du sud et de l'ouest, s'étendent des steppes. Le pays pachtoun occupe l'espace principal. Il est délimité au nord par la pointe occidentale de l'Hindou Kouch, au sud et au sud-est par les régions pakistanaises du Balouchistan et des Monts Suleyman pakistanais (de 2000 à 3 500 m d'altitude). Sa capitale est Kandahar. L'oasis d'Hérat, au nord-ouest de la chaîne montagneuse, compose la seconde région. La troisième englobe la série de vallées qui prolongent le versant nord de l'Hindu Kouch. Peuplées de Tadjiks, d'Ouzbeks et de Baloutches, elles s'ordonnent autour de la ville principale, Mazar-i-Charif. La zone de Kaboul constitue le dernier espace. La région

capitale est hautement stratégique car elle contrôle les débouchés vers les trois autres grands espaces et vers le Pakistan voisin. Elle s'étend depuis le débouché des passes de l'Hindu Kouch jusqu'à la plaine de l'Indus et les zones tribales situées au Pakistan.

Géographie de l'Afghanistan

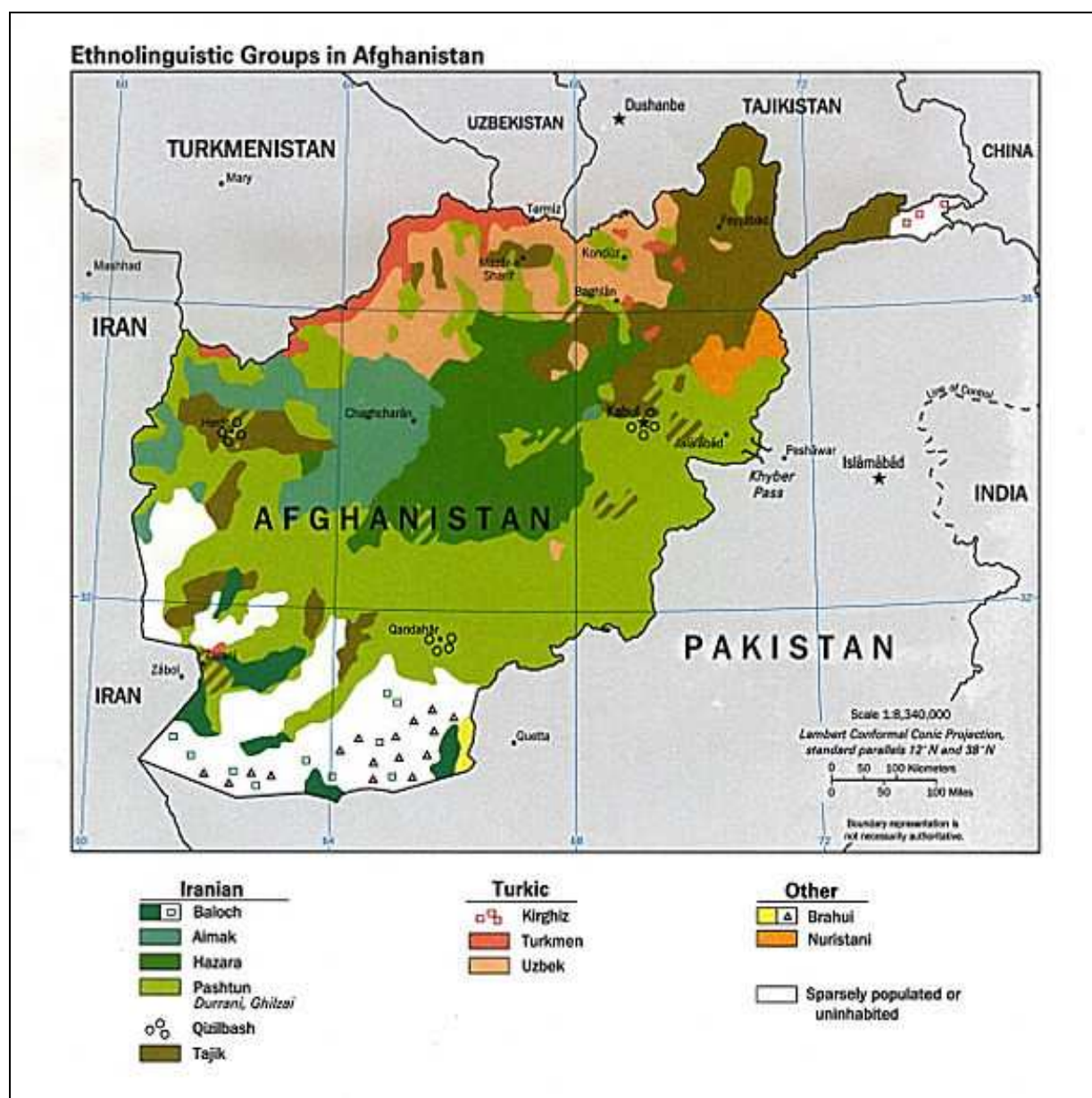


Au nord, l'Afghanistan partage sa frontière avec l'URSS sur 2 348 km ; d'ouest en est, elle jouxte le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan (États aujourd'hui indépendants). Après, la passe de Wakhan lui offre 73 km de frontières avec la Chine. A l'est et au sud, l'Afghanistan borde le Pakistan sur 2 180 km. A l'ouest, le pays a pour voisin l'Iran (820 km de frontière commune).

L'Afghanistan est traversé par une alternance de climat subtropical, continental et montagnard. Les températures moyennes y oscillent de -14°C à $+52^{\circ}\text{C}$. De novembre à mars, la neige coupe les communications entre le nord et le sud. L'été, la sécheresse et la poussière dominent.

2.3 Un pays, une mosaïque de peuples

En 1978, le pays compte 17 millions d'habitants. Ils appartiennent à une vingtaine d'ethnies distinctes qui se répartissent les grands compartiments de terrain.



L'Afghanistan, une mosaïque de peuples

Les Pashtouns forment le groupe majoritaire. Avec 9 millions de personnes, ils représentent 45% de la population, sont majoritaires dans le sud. Ils parlent le pachtou, une langue indo-européenne. Viennent ensuite les Tadjiks (4 millions). Originaires d'Asie Centrale, majoritaires dans l'ouest et le nord-ouest, ils parlent le persan, la langue iranienne, que l'on appelle officiellement le « dari » à Kaboul. Le dari est restée la langue de la communication dans tout le pays malgré les efforts du gouvernement pour promouvoir le pachtou au rang de seconde langue officielle en 1964. Suivent les Ouzbeks (1,5 million) et les Turkmènes (1,1 million), qui sont principalement implantés au nord et parlent des dialectes turcophones. Une ethnie occupe une place à part : les Hazaras (1,4 millions). Descendants des Mongols, parlant le persan, ils vivent enfermés dans leurs montagnes du centre de l'Afghanistan et sont les seuls chiïtes dans un pays d'obédience majoritairement sunnite.

Les Pachtouns dominent l'économie et contrôlent le pouvoir central depuis le XVIII^e siècle. Les autres ethnies ne cherchent pas vraiment à remettre en cause leur monopole. La plupart se contentent de régner sur leur territoire et mènent une vie autarcique. Le village (environ 20 000) est l'organisation communautaire de base en Afghanistan.

Cultivant leur différence (origines ethniques, particularismes culturels...), les Afghans ressentent leur absence d'histoire nationale comme un dénominateur commun. Rétifs au pouvoir de Kaboul, ils manifestent des solidarités ethniques dans leur rejet commun de l'étranger. Ces solidarités sont l'expression d'un « patriotisme » afghan. **Le seul élément véritablement fédérateur de cette mosaïque ethnique est la culture musulmane.** Peu pratiquée au quotidien, l'islam structure toutefois le système de valeurs et détermine les comportements sociaux.

Au niveau économique, la population tire sa richesse à 85% de l'agriculture et de l'élevage¹⁹ ; 3 millions d'Afghans sont nomades. Avec quelques 300 usines, le pays s'éveille à peine à l'ère industrielle. Le sous-sol afghan est riche mais faiblement exploité²⁰. L'équilibre de son économie est fragile, à la merci des aléas climatiques ou politiques.

CHAPITRE 3 : LES ENJEUX INTERNATIONAUX RELEGUENT AU SECOND PLAN LA CRISE AFGHANE

A la fin des années 1970, une succession d'erreurs commise par le pouvoir à Kaboul conduisent le pays au bord du chaos. A ce moment là, « *L'Afghanistan représentait désormais beaucoup trop d'intérêts aux yeux des stratégies du Kremlin pour être abandonné à son sort* »²¹.

On s'interrogea beaucoup à l'époque sur les motivations soviétiques. Étaient-elles limitées, locales et ponctuelles ou au contraire annonçaient-elles une nouvelle phase d'expansion ? Certains, en particulier en Europe occidentale, y voyaient des motivations essentiellement « défensives ». D'autres, notamment en Amérique, discernaient au contraire des raisons plus offensives. Pour Washington, il apparaissait que « *Moscou avait décidé d'utiliser désormais systématiquement la force pour faire progresser le communisme* »²².

3.1 L'Afghanistan convoitée par les Empires

L'intérêt de la Russie pour « *ce territoire carrefour des peuples et des civilisations qui se succèdent à travers l'Asie* »²³ remonte au XVIII^e siècle. Il faut attendre le milieu du XIX^e siècle pour que Moscou passe à l'action. Le « Grand jeu » désigne cette période durant laquelle les Russes et les Britanniques s'affrontent pour le contrôle de l'Asie centrale. En 1869, l'empire russe atteint la frontière nord de l'Afghanistan actuel. En 1878, une délégation du Tsar arrive à Kaboul. Cette incursion déclenche la réaction des Anglais. A la fin des années 1880, une commission anglo-russe fixe une partie des frontières de l'Afghanistan indépendante. Par une convention de 1907, la Russie abandonne le territoire à l'influence anglaise.

¹⁹ 14% du territoire est cultivé. Les surfaces irriguées sont prédominantes. La culture principale est le blé (3 millions de tonnes, 26% des terres arables). On trouve aussi le riz, le maïs, les fruits et légumes. Les cultures destinées à l'exportation sont la vigne (57 000 tonnes de raisins secs exportées, 4^e rang mondial) et le coton (30 000 tonnes exportées). L'élevage est au cœur de l'économie agricole. Le troupeau d'ovin afghan est le deuxième du monde (le karakul, avec lequel on produit l'astrakan). Source : *La guerre d'Afghanistan*, La documentation française, op. cit. , page 15

²⁰ En 1979, l'Afghanistan produit 2,5 milliards de m³ de gaz naturel (120 milliards de m³ de réserves), 140 000 tonnes de charbon (500 millions de tonnes de réserves) et autant de pétrole (14 millions de tonnes de réserves). Parmi les ressources non exploitées, il y a le fer et le cuivre. Par ailleurs, l'Afghanistan produit des lapis-lazulis, des émeraudes, du marbre, du sel, du talc. Source : *La guerre d'Afghanistan*, La documentation française, op. cit. , page 16.

²¹ Assam Akram, *Histoire de la guerre d'Afghanistan*, Paris, Balland, 1996, p. 128.

²² Georges-Henri Soutou, op. cit. , p. 618.

²³ Jean et André Sellier, *Atlas des peuples d'Orient*, Paris, La découverte, 2004, p. 137

A l'indépendance (1920), l'hostilité du roi afghan envers l'Angleterre sert de base à la construction de la relation soviéto-afghane²⁴. Cette année là, les deux États signent leur premier traité d'amitié. Mais il faut attendre la fin de la Seconde guerre mondiale pour que leur alliance se concrétise durablement. A cette époque, le contexte favorise leur rapprochement. En se retirant des Indes, les Britanniques s'effacent du jeu régional. Quant aux États-Unis, ils choisissent d'aider le jeune État voisin du Pakistan pour mieux surveiller l'Inde socialisante de Nehru. Or les Pachtouns afghans s'opposent à la création du Pakistan, dont les territoires frontaliers de l'Afghanistan sont peuplés de Pachtouns, et qu'ils espéraient récupérer à la faveur de l'indépendance indienne (la question du Pachtounistan²⁵). En 1953, deux événements facilitent le rapprochement entre l'Afghanistan et l'URSS. A Kaboul, le général Mohammed Daoud, cousin et beau-frère du roi Zaher Chah, prend la tête du gouvernement. Pour faire avancer son combat pour la réunification du Pachtounistan, ce nationaliste sollicite l'aide de Moscou, qui s'engouffre dans la brèche. La mort de Staline entraîne la révision des fondamentaux de la politique extérieure soviétique. Son successeur reconsidère avec intérêt le « neutralisme » de certaines capitales. Désormais, le simple refus de s'intégrer aux alliances militaires soutenues par Washington suffit à déclencher son soutien. L'URSS veut apparaître comme l'allié naturel des pays neutres du Tiers Monde. L'Afghanistan et l'Inde sont les premiers bénéficiaires de ce revirement.



Zaher Chah, dernier roi d'Afghanistan (1933-1973).
Il est destitué par Mohamed Daoud (à droite),
son cousin et premier ministre, lui-même assassiné en 1978.

En 1954, l'URSS investit dans une série de projets en Afghanistan pour asseoir sa crédibilité. Le puissant voisin finance la construction de silos à grains, d'oléoducs ou encore le chantier du pavage des rues de Kaboul. Sollicités, les Américains ont décliné leur soutien. Ils ont aussi refusé d'armer les Afghans. Leur attitude fournit au premier ministre un argument de poids pour convaincre les milieux conservateurs de s'adresser à Moscou. Daoud confie aux Soviétiques le soin d'équiper et d'entraîner l'armée afghane. Les circonstances accélèrent le rapprochement. En 1955, les violents incidents qui éclatent dans les zones tribales conduisent le Pakistan à fermer sa frontière avec l'Afghanistan. Kaboul n'a alors d'autre choix que de se retourner vers l'Union soviétique pour écouler sa production et

²⁴ Jacques Lévesque, *L'URSS en Afghanistan, de l'invasion au retrait*, Bruxelles, Editions Complexes, 1990, p. 13.

²⁵ En 1883, contraint et forcé, l'émir d'Afghanistan signe avec les Anglais un accord au terme duquel l'ethnie pachtoune se trouve partagée en deux moitiés de part et d'autre d'une ligne qu'on a appelée la ligne Mortimer Durand en référence au négociateur anglais. Cette ligne sert de frontière entre l'Afghanistan et l'empire britannique mais est aussitôt contestée par les Pachtouns afghans. En 1947, ils espèrent rassembler les deux branches de leur famille à la faveur de l'indépendance indienne. La création du Pakistan contrarie leurs plans. Dès lors, les leaders pachtouns, soutenus par Kaboul, revendiquent la création d'un Pachtounistan autonome, dont le territoire engloberait schématiquement ce qu'on appelle aujourd'hui les « zones tribales ».

récupérer les marchandises provenant de l'étranger. En décembre, lors d'une visite officielle à Kaboul, Khrouchtchev et Boulganine accordent à leur « allié » un prêt pour le développement d'un montant de 100 millions de dollars et paraphent un traité d'amitié. A ce moment, l'aide soviétique pèse 60% des subsides reçus de l'étranger. L'URSS fournit 90% du pétrole afghan et 50 % du reste de ses importations. Au cours des années suivantes, les relations se renforcent dans tous les domaines. A la fin des années 1960, 7 000 officiers afghans ont bénéficié de séjours de formation et d'entraînement en URSS et en Tchécoslovaquie, 2 000 étudiants ont reçu une bourse pour apprendre le marxisme-léninisme à Moscou. Plus de mille cadres et ingénieurs soviétiques travaillent en permanence au « royaume de l'insolence ». En 1963, le roi écarte Daoud du pouvoir et l'URSS poursuit par un autre biais son objectif de mise sous influence du pays. En 1965, elle appuie la création du parti communiste afghan : le « parti démocratique du peuple afghan » (PDPA). Cette formation va jouer un rôle important dans la contestation politique de l'autorité du roi.

3.2 Désordre au sommet de l'État

En 1973, plusieurs responsables politiques mettent à profit la fragilisation du pouvoir suite à une grande famine (100 000 morts). Ils fomentent un coup d'État et chassent le monarque du pouvoir. La monarchie devient une république et Daoud revient sur le devant de la scène politique comme président. Cependant, à la surprise de ses mentors, l'ancien premier ministre cherche à s'émanciper de la tutelle soviétique. Il opère un rapprochement avec les monarchies pétrolières du Golfe, avec la Chine et l'Iran. Il conclut des accords militaires avec l'Égypte et l'Inde. En 1976, les conseillers militaires soviétiques présents à Kaboul passent de 1 000 à 200. Ce revirement arrive trop tard. En avril 1978, un nouveau coup d'État renverse Daoud (massacré avec toute sa famille). Cette fois, la révolte est fomentée par des militaires téléguidés par les cadres du PDPA. Au terme de la révolution de « Saur »²⁶, les jeunes officiers putschistes confient les clés du pouvoir aux dirigeants du parti, qui s'empressent de fonder la république démocratique d'Afghanistan.



Les chefs d'Etat afghans sous l'occupation soviétique

De gauche à droite :

Nur Mohamed Taraki, chef du Khalq et premier ministre de 1978 à 1979 ;

Hafizullah Amin, chef de l'Etat en 1979 ; fait assassiner Taraki avant d'être à son tour assassiné par les Soviétiques ;

Babrak Karmal, chef du Parcham, succède à Amin et gouverne jusqu'en 1986 ;

Mohammed Najubullah, fondateur du Khâd, chef du gouvernement de 1986 à 1992.

Depuis sa fondation, le parti communiste afghan vit au rythme des querelles entre ses deux courants rivaux et connus sous le nom de leurs journaux respectifs : le Khalq (« le peuple ») et le Parcham (« Le Drapeau »). Le premier est dirigé par l'écrivain autodidacte Nur Mohammed Taraki. Il recrute majoritairement chez les enseignants et dans l'armée. Le second est piloté par Babrak Karmal ; ses assises sont plus bourgeoises, il est plus proche de Moscou. Les deux courants sont d'extraction

²⁶ Saur signifie taureau. Dans le calendrier musulman, le mois de Saur correspond au mois d'avril.

pachtoun mais leurs membres appartiennent à des tribus historiquement ennemies : les Ghilzai pour l'un, les Durrani pour l'autre. En Juillet, le Khalq l'emporte. Taraki devient patron du conseil de la révolution de la république démocratique d'Afghanistan et premier ministre.

Encouragé par Moscou, Taraki instaure un régime de terreur. Kaboul vit désormais au rythme des délations, des arrestations arbitraires et des tortures. L'homme fort du régime engage à la hâte un grand programme de "réformes". Il signe le 5 décembre 1978 un traité d'amitié et de coopération avec l'Union soviétique. Cet accord prévoit le recours à une aide militaire en cas de besoin. La politique de Taraki remet en cause les structures traditionnelles de la société afghane. Il fait adopter le drapeau rouge marqué d'une étoile et du mot Khalq. Il nationalise tout ce qui peut l'être, organise la redistribution des terres et la remise des dettes contractées par les paysans auprès des grands propriétaires, abolit le droit d'acheter son épouse. Brutales, incomprises, ses décisions désorganisent le pays. Les paysans sont convaincus que « communiste » signifie « qui renie Dieu » (du pachtoun *Kum*, Dieu, et de la négation persane *nist*²⁷). Le gouvernement se heurte à l'hostilité d'une partie de la population. Dès avril 1978, dans le sud et l'est du pays, des tribus se rebellent. Les chefs religieux proclament le *jihâd* contre le régime. En peu de temps, le pouvoir central perd tout contrôle sur des régions entières. Beaucoup d'Afghans fuient les répressions. 200 000 personnes passent au Pakistan voisin. Les victimes de la période 1978-1979 sont nombreuses : 300 000 morts en 17 mois, entre 12 000 à 15 000 prisonniers politiques²⁸.

L'armée afghane se montre incapable de rétablir l'ordre malgré la présence des conseillers soviétiques. Elle est affaiblie par les purges successives et les dissensions internes. Début 1979, les désertions sont si nombreuses que le niveau des effectifs correspond à la moitié du total théorique, fixé à 90 000 hommes. En mars, par exemple, la ville d'Hérat se mutine. La plupart des éléments de la 17^e division d'infanterie afghane se joint au mouvement. En représailles, l'armée de l'air bombarde la ville et les positions des fantassins ; le pouvoir reprend la ville au prix de milliers de victimes.

En avril, le régime communiste demande l'aide de Moscou. Le Kremlin consent seulement à accroître les livraisons d'armes. Il rejette l'idée d'une intervention directe. A la mi-1979, le gouvernement ne contrôle plus que les grands axes de communication et les principales villes. Contraint de lâcher du lest, Taraki cède sa place de premier ministre à Hafizullah Amin, son ancien ministre des Affaires étrangères. Ce dernier achève de précipiter le pays dans le chaos tout en manifestant lui aussi des velléités d'indépendance par rapport à Moscou. Il fait assassiner Taraki en septembre après avoir déjoué une tentative de complot. Il s'évertue à renouer des relations avec le Pakistan voisin et les Etats-Unis. Les Soviétiques le soupçonnent d'être un agent de la CIA et se méfient de lui à tel point que lors de la prise de Kaboul, il sera exécuté.

Le PDPA a échoué dans sa mission de soviétisation du pays. Pire, il a suscité une révolte généralisée. Dès lors, Moscou se trouve face à une alternative : ou bien renoncer à l'Afghanistan et payer le prix politique de l'échec du PDPA ; ou bien gérer la situation²⁹. Les éléments du contexte international font pencher la balance en faveur de la seconde option. La raison communément admise pour justifier cette opération était la volonté des Soviétiques d'empêcher l'effondrement d'un régime communiste allié en Afghanistan³⁰. Elle ne suffisait pas à justifier le moment choisi et surtout l'ampleur donnée à l'opération d'invasion

²⁷ Atlas des peuples d'Asie, op. cit. p. 138

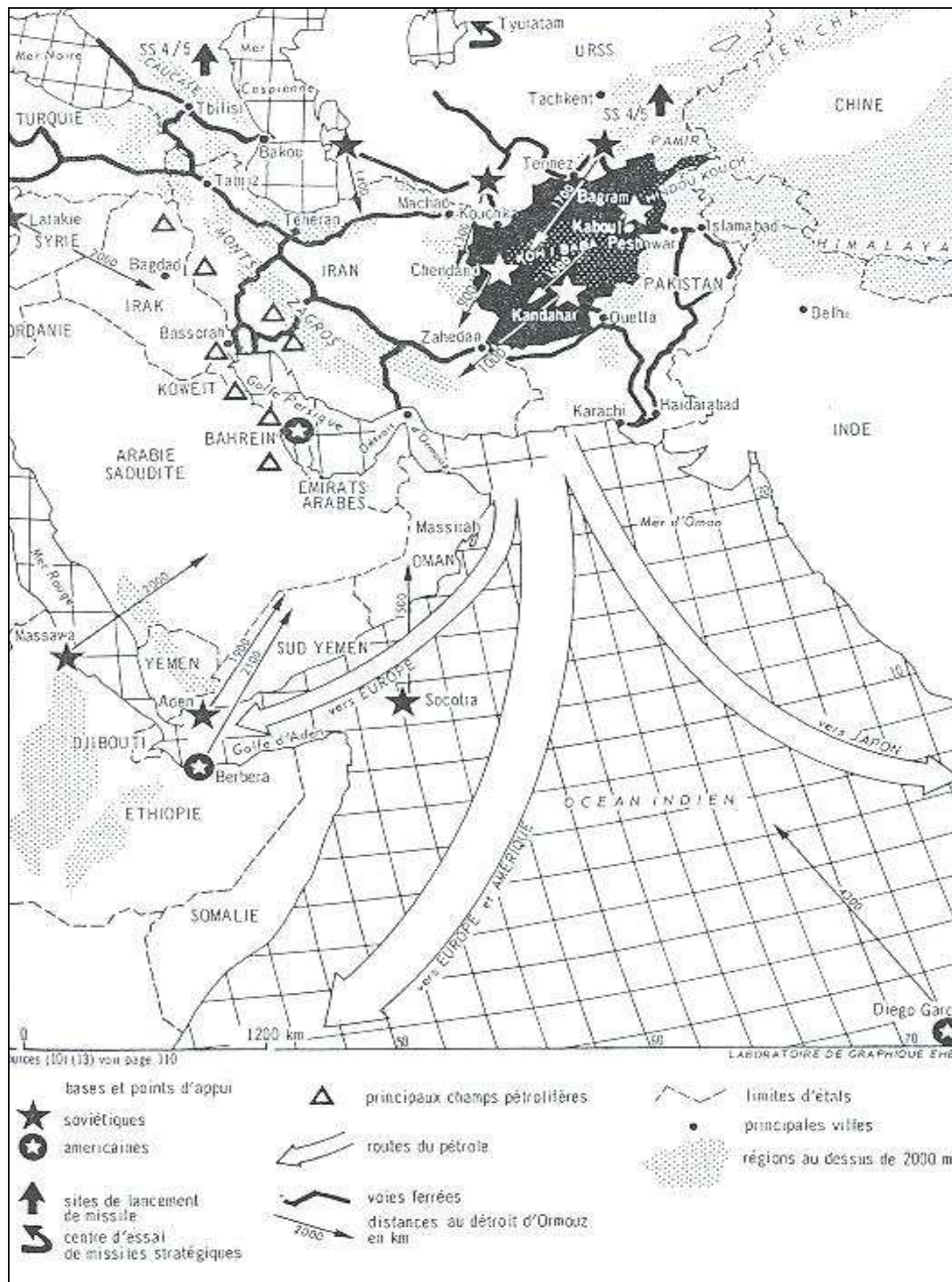
²⁸ Michel Mourre, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Larousse-Bordas, 1996, tome 1, article Afghanistan, p. 58

²⁹ Patrice Franceschi, *Guerre en Afghanistan*, Paris, La Table Ronde, 1984, p. 55.

³⁰ Jacques Lévesque, *L'Urss en Afghanistan*, op. cit. , p. 98.

3.3 Les considérations internationales l'emportent sur les problématiques locales

L'enjeu stratégique afghan³¹



³¹ Pierre Metge, *L'URSS en Afghanistan*, Cahier d'études stratégiques, décembre 1984.

A la fin des années 70, l'équilibre régional bascule. En 1977, au Pakistan, le général Zia prend le pouvoir. Deux ans plus tard, les États-Unis stoppent leur aide au pays. Ils soupçonnent la nouvelle équipe de vouloir fabriquer la bombe nucléaire. Le 16 janvier de la même année, l'ayatollah Khomeiny chasse le Shah et les Américains d'Iran. Pour les Soviétiques, *« c'est une chance inespérée : sans qu'ils aient à faire quoi que ce soit, la puissance rivale dans la région venait de perdre son plus important allié militaire dans le Tiers Monde. Il en résultait un tout nouvel équilibre géostratégique et militaire très favorable à l'URSS »*³².

Outre cette opportunité, l'URSS anticipe un nouveau danger : la déstabilisation d'une partie du monde musulman et simultanément la montée en puissance du courant islamique radical. A Kaboul, la révolution du peuple se heurte aux imams. Au Pamir, la Chine aide les rebelles à établir une « république musulmane du Pamir ». A Karachi, les extrémistes musulmans mettent le feu à l'ambassade américaine. A Téhéran, les Mollah chi'ites montrent peu d'empressement à répondre aux appels du pied de Moscou. L'URSS, explique Georges-Henri Soutou, a anticipé les répercussions d'une victoire des Islamistes à Kaboul sur les républiques musulmanes de l'URSS³³. L'aide apportée plus tard aux Moudjahidin par le Pakistan, l'Égypte ou l'Arabie Saoudite démontrera que les craintes des géopoliticiens du Kremlin étaient fondées.

La prise d'otage du personnel de l'ambassade américaine à Téhéran, le 4 décembre, constitue l'événement décisif pour les Soviétiques. *« Cette action remettait à l'ordre du jour la possibilité d'une intervention américaine en Iran (...). Cette hypothèse menaçait à nouveau l'équilibre favorable à l'URSS qui s'était instauré dans la région quelques mois plus tôt. Il apparaissait moins dangereux et plus avantageux pour l'URSS de prendre les devants en intervenant en Afghanistan pour y sauver ses positions et prendre ainsi une certaine assurance sur la neutralité de Téhéran »*. En réaction à la prise d'otage, Washington dépêche au large des côtes iraniennes une flotte alignant deux porte-avions et 19 navires d'escorte. Pour Moscou, il s'agit dès lors *« de montrer sa force pour se faire reconnaître comme une grande puissance régionale dominante »*³⁴. Accessoirement, l'Union soviétique avançait dans la construction du cordon sanitaire qu'elle s'efforçait de construire autour de la Chine, et qui incluait déjà l'Inde, le Bangladesh, le Vietnam et la Mongolie.

Les facteurs d'ordre régional ou international ont poussé Moscou à décider l'intervention militaire. Leur poids a été tel qu'ils ont évincé les paramètres propres à la situation afghane, c'est-à-dire les réalités du pays que l'Armée rouge se préparait à envahir. Or, ce sont ces facteurs qui la mettent en échec.

³² Idem.

³³ Georges-Henri Soutou, op.cit, p. 616.

³⁴ Jacques Lévesque, *L'URSS en Afghanistan*, op. cit. , p. 105.

DEUXIEME PARTIE :

A DEFAUT DE VAINCRE, EVITER L'ENLISEMENT

« D'instinct, la 40^e armée fit la guerre pour laquelle elle avait été entraînée! »
Etat-major soviétique³⁵



Convoi soviétique dans une vallée afghane. Crédit : DR.

³⁵ Idem. , p. XXIII

CHAPITRE 1 : L'ARMÉE ROUGE HAPPEE DANS LA GUERRE CIVILE. 1979-1980

1.1. Appuyer un régime affaibli

Entre Noël 1979 et le Premier de l'an 1980, la 40^e armée s'empare des grandes villes le long de la route circulaire. Les deux colonnes principales de l'invasion terrestre opèrent leur jonction à Kandahar, au sud. A partir de cet axe et au fur et à mesure de la fonte des neiges, elles cherchent ensuite à ouvrir les voies non asphaltées. Progressivement, l'Armée rouge prend pied dans les provinces. Les unités réussissent à pénétrer en plaine mais, à une exception près, butent sur les montagnes. Leur matériel s'avère inadapté, en particulier en période hivernale : **difficile de s'aventurer hors des routes avec des engins blindés, des chars et de l'artillerie. Leur science du combat en montagne semble réduite et les effectifs insuffisants.** A défaut de vouloir ou pouvoir conquérir le pays, les Soviétiques compartimentent le terrain. Ils se concentrent sur les axes de communication, les villes importantes, certaines campagnes et les zones économiques vitales (champs pétrolifères et gazières notamment). Au total, ils occupent 20% du territoire.

Aussitôt après cette étape préliminaire, **les Soviétiques se "bunkérisent" au maximum.** Ils optent pour un dispositif militaire simple et rationnel. Ils stationnent l'essentiel de leurs forces dans d'immenses camps isolés à la périphérie des agglomérations. Ils les protègent au moyen d'un vaste périmètre de sécurité qu'ils s'évertuent à rendre inviolable. Ils s'entourent des gouvernements. Ils veulent "afghaniser" la guerre et donner l'impression que le gouvernement de Kaboul parvient à dominer la situation. Il essaient ne pas trop froisser les sentiments nationalistes de leur allié. Sous l'égide du nouvel homme lige de Moscou, Babrak Karmal, l'appareil d'Etat afghan poursuit la révolution tout en opérant une ouverture – dans les mots plus que dans les actes - vers les factions « nationalistes » et « démocrates » de l'échiquier politique³⁶.

Malgré ces inflexions et précautions, la situation intérieure se dégrade. Promu pour remplacer l'équipe sortante coupable d'avoir déclenché la rébellion des campagnes, l'équipe de Karmal doit faire face à une guerre intérieure dès l'été 1980. La présence soviétique ne lui facilite pas la tâche. Le nouveau régime a beau invoquer Dieu, promouvoir les valeurs de la famille et de la propriété privée, ériger la tempérance et la prudence en mot d'ordre, il apparaît aux yeux de tous comme celui qui légitime la présence de l'armée d'occupation. **«La puissance occupante étant identifiée à l'athéisme, la lutte contre l'envahisseur étranger prend l'allure d'un Jihâd – d'une guerre sainte ; l'islam et la présence soviétique offrent une cause commune à la rébellion»**³⁷. La seconde phase de la Révolution marxiste a de fortes conséquences sur l'armée afghane. Par endroit, des unités s'opposent par la force à l'armée rouge. Les désertions s'amplifient : les soldats étaient déjà peu motivés pour tirer sur leurs propres compatriotes ; on leur demande maintenant d'aller chercher leurs ordres auprès d'une armée étrangère ! Pour stopper la spirale des désertions - il reste moins de 30 000 hommes dans les casernes-, Karmal prend des mesures importantes. Il double les soldes des militaires et exempte leurs familles des contraintes de la réforme agraire.

Dans un troisième temps, l'occupant lance le processus de « soviétisation » du pays selon le principe de la tache d'huile³⁸. A la phase de l'invasion, caractérisée par un objectif militaire, succède une phase beaucoup plus politique. Du reste, c'est le KGB qui décide de la façon de poursuivre la guerre. En collaboration avec les hommes du MVD, le KGB dirige et coordonne le travail de « l'assimilation ». Il s'appuie sur les « *forces auxiliaires* » locales encadrées sur le terrain par les conseillers militaires soviétiques : les cadres du PDPA et du Khâd, ce KGB afghan créé par Karmal, fort de 18 000 membres répartis dans 182 zones (en 1982). Concrètement, les Soviétiques cherchent à structurer la population acquise ou dominée et créer autour du PDPA une « *nouvelle classe dominante* ». Ils

³⁶ Alain de Bures et Jean-Michel Chaligny, *Le défi afghan ; l'URSS en échec*, Editions Anthropos, 1986, p. 110

³⁷ Jacques Lévesque, *l'URSS en Afghanistan*, op.cit. p. 174

³⁸ Patrice Franceschi, *Guerre en Afghanistan*, La Table Ronde, 1984, p. 116.

chassent les récalcitrants et restructurent les zones contrôlées par la rébellion : cela passe par la soumission de leurs habitants et la formation de milices. Ils réforment l'armée afghane.

L'Armée rouge reçoit l'ordre de soutenir cette tâche. Avec des méthodes classiques, elle doit faire en sorte que la résistance ne vienne pas troubler le jeu de l'assimilation. Elle est appelée à conduire quatre grands types de missions : conquérir et tenir les positions vitales ; contenir la résistance dans les montagnes et les régions sans intérêt immédiat afin de gagner du temps ; neutraliser des menaces ponctuelles ; servir de bras armé aux auxiliaires.

A chaque opération, l'état-major veille à éviter trois écueils : ne pas s'engager trop en avant dans les combats, sauf extension éventuelle de la résistance ; ne pas se mêler à la population ; ne pas être en première ligne.

1.2 Vers la territorialisation

Dès mars 1980, les combats s'intensifient. Les Soviétiques cherchent à casser le moral des Moudjahidin dès leur première apparition. Pour ce faire, ils utilisent toute leur puissance de feu. Ils lancent une grande offensive de printemps. But : nettoyer les foyers de résistance dans l'est du pays, couper les routes d'approvisionnement du Pakistan et assainir la province du nord-est du Badakhstan où résident plusieurs milliers d'exilés tadjiks du Turkestan soviétique. En parallèle, ils conduisent une série d'opérations lourdes en vue de neutraliser ou contenir les Moudjahidin aux abords des villes provinciales, notamment autour de Hérat et de Kandahar. Par ailleurs, ils s'efforcent de garder ouvertes les principales routes. Le jour leur appartient. La nuit, ils s'enferment à l'intérieur de leur périmètre de sécurité et les routes stratégiques repassent sous le contrôle de la résistance.

Les premiers bilans déçoivent les chefs. Les Soviétiques « *espéraient que les Afghans prendraient les principales missions de combat, mais cela ne fut pas le cas. Cela força l'armée rouge à intervenir. En retour, les Moudjahidin comprirent qu'ils ne pourraient jamais tenir tout le terrain et ils se concentrèrent sur quelques opérations d'escarmouche. Ce qui posa des difficultés aux Soviétiques qui se demandèrent comment y répondre. Ils avaient oublié leurs expériences passées, tels les combats contre les Allemands lors de la Deuxième guerre mondiale* »³⁹.

A l'été 1980, l'URSS réalise les premiers réajustements stratégiques. En réaction à la montée en puissance de la rébellion et à l'inefficacité de l'armée afghane, les Soviétiques opèrent un premier ajustement de leur stratégie et se réorganisent. Leur réaction se décline en trois volets.

En premier lieu, le commandement rapatrie en URSS la brigade composée de soldats musulmans des républiques caucasiennes, sur laquelle il comptait au départ pour s'attirer les sympathies des autochtones. La brigade est remplacée par une unité composée de soldats d'origine slave. La proximité culturelle entre les soldats musulmans et les Afghans s'avéra désastreuse. Dispersés pour travailler aux côtés des éléments de l'armée afghane, les soldats musulmans soviétiques incitent les troupes gouvernementales à désertir. Ils se prennent de sympathie pour la résistance. Ils livrent à l'ennemi des informations, puis des armes. Une centaine passe même à l'ennemi.⁴⁰

En second lieu, **les Soviétiques sollicitent l'avis des experts militaires vietnamiens de la guerre insurrectionnelle**. Ils en attendent des conseils sur la meilleure tactique à adopter contre les Moudjahidin. A l'issue de leur voyage d'étude, **les Vietnamiens invitent leurs homologues à multiplier le recours à de petites unités de forces spéciales, appuyées et soutenues par des hélicoptères**. Le patron de la 40^e armée aurait rejeté officiellement cette recommandation⁴¹. Comme de nombreux généraux soviétiques, celui-ci possède une idée fautive de la guerre contre insurrectionnelle. Il croit simplement que les partisans doivent être éliminés et leurs zones de refuge dépeuplées, à l'instar de la méthode utilisée par Staline durant la Seconde guerre mondiale. Dans les faits, cependant, la réaction des Soviétiques paraît plus nuancée. Ils lancent discrètement

³⁹ The Russian general Staff, op. cit. , p. 15

⁴⁰ Reese Roger R., *The Soviet military experience*, Routledge, London/New-York, 2000, p. 172.

⁴¹ Edgard O'Ballance, *Afghan War*, op. cit. , p. 100

l'expérimentation proposée par les experts asiatiques. Ils les mettent en œuvre au niveau des échelons subalternes et dans les forces spéciales. Les premiers résultats positifs vont les inciter à les généraliser dès que les conditions politiques seront réunies.

Du reste, une inflexion en ce sens est déjà perceptible dans la réorganisation du dispositif que les Soviétiques, en troisième lieu, mettent en œuvre pour l'heure. Le commandement renvoie en Union soviétique un nombre important d'unités de chars, d'artillerie lourde (notamment de défense sol-air) et de génie. Il divise le territoire en sept zones militaires. Il les place sous administration duale : un général soviétique flanqué d'un général afghan ou d'un fonctionnaire civil expérimenté. Chaque district reçoit un détachement de forces spéciales, un contingent d'hélicoptères d'attaque et d'appareils de transport. En matière d'emploi, l'état-major généralise la politique de la terre brûlée, notamment à l'encontre des vallées non stratégiques.

À l'automne, la 40^e armée lance une série d'opérations de nettoyage et de destruction à l'encontre des vallées qui abritent de fortes concentrations de résistants, dont celles du Panjshir et du Kunar. Une dizaine de milliers d'hommes sont mobilisés. Conçues comme des offensives, ces opérations placent l'Armée rouge en situation défensive. **Aussitôt après la passe de l'aviation de bombardement, les résistants sortent de leurs trous et recommencent à harceler les colonnes motorisées.** L'arrivée de l'hiver sonne la trêve des combats.

Dès la fin de l'année 1980, les stratèges estiment impossible une victoire militaire, voire même une pacification dans un avenir proche. Ils pointent du doigt le manque de moyens. Pour contrôler la frontière avec le Pakistan et écraser la résistance, il aurait fallu entre un demi million et un million d'hommes, estiment les experts⁴². À titre de comparaison, au Vietnam, quelques années plus tôt, les États-Unis ont engagé un effectif trois fois plus important pour traiter un espace deux fois plus petit (331 690 km²)⁴³. Selon les historiens, une décision très nette a dû être prise à Moscou à ce moment là pour limiter l'engagement militaire de l'URSS en Afghanistan.

En soutenant un régime honni, puis **en s'installant dans des camps d'où elle ne sortait que pour des opérations offensives s'avérant meurtrières pour les populations, l'Armée rouge perd son statut de force d'action ou de réaction et gagne celui de force d'occupation.** De surcroît, **l'impossibilité d'afghaniser le conflit l'oblige à monter en première ligne.** Et face à l'incapacité à emporter la décision par sa puissance de feu, elle adopte des tactiques qui, d'une part, s'avèrent contreproductives pour gagner les cœurs et les esprits et qui, d'autre part, modifient la nature de la guerre. En voulant casser les liens entre la population et les Moudjahidin – ou plutôt en le faisant maladroitement –, les Soviétiques poussent ces derniers à se transformer en combattants d'une guérilla moderne.

1.3. Un ennemi inconnu

À la veille de l'invasion, le maréchal Sokolov, responsable de la mise sur pied de la force d'assaut soviétique, résume l'opinion du haut-commandement sur les Moudjahidin⁴⁴ : « *Que peuvent faire ces*

⁴² L'état-major soviétique estime à cette époque qu'il faudrait entre 30 et 35 divisions pour contrôler les frontières avec le Pakistan et l'Iran. Source : Roger R. Reese, *Red commanders*, University Press of Kansas, 2005, page 229.

⁴³ Il est intéressant de noter que les pertes américaines seront cependant moins élevées que celles des Soviétiques : un sur dix (50 000 tués pour 500 000 hommes) au Vietnam ; un sur quatre (26 000 tués sur 108 000 hommes) en Afghanistan. Bien que les Soviétiques aient eux-mêmes établi un parallèle entre les deux conflits, certains analystes de l'EMAT rejettent le bien fondé de cette comparaison : « *certain observateurs ont fait, à tort, un parallèle entre l'expérience soviétique en Afghanistan et celle des Américains au Vietnam. En effet, le cadre géographique, les aspects militaires de ces deux guerres, les raisons politiques de l'intervention des deux Grands sont, en dépit de quelques caractéristiques communes, fondamentalement différentes* ». Source : *Afghanistan, Enseignements terrestres*, octobre 1990, EMAT.

⁴⁴ Moudjahidin : combattants pour le "jihad" (la guerre sainte, chez les musulmans). Mot arabe repris en persan par les insurgés pour se désigner eux-mêmes. Les Soviétiques les appellent les « doukhi » ou plus généralement les « douchman ». Le premier terme veut dire « esprit » en russe ; il est le diminutif du second, qui signifie « ennemi » en persan.

paysans à pantalons bouffants contre une telle force ? »⁴⁵. Après s'être heurté à eux, le commandement reconsidère son jugement.

Apparue en juillet 1978 en réaction aux oukazes du régime communiste de Taraki, la « résistance » ou « rébellion » afghane désigne à l'origine un mouvement de paysans en colère. Les premiers soulèvements se produisent au niveau des villages et de l'espace de solidarité ethnique, en réponse aux ingérences de l'État fédéral. Les notables locaux - chefs religieux, chefs de villages - conduisent la révolte. Perpétrées à l'aide d'un armement hétéroclite et ancien, les attaques visent à libérer leur espace de solidarité : la vallée, l'espace tribal ou ethnique. Leurs effets sont limités. Les hommes manquent d'esprit offensif et leurs chefs ne se coordonnent pas. **L'Islam est leur seul point commun.** Sous l'influence des imams, la lutte contre l'envahisseur a tendance à se transformer en *jihâd*.

Très vite émerge une nouvelle génération de cadres nettement plus compétents au plan militaire. Ils sont soit de simples combattants montés en grade, soit des intellectuels et souvent proches des mouvements politiques islamistes. Massoud, par exemple, est un ancien élève de l'école polytechnique soviétique. Les premiers gèrent les aspects tactiques de la guerre contre les Soviétiques. Les seconds s'approprient l'organisation militaire générale et les orientations politiques. Les clivages ethniques et tribaux freinent la mutation des mouvements de résistance épars et spontanés en une guérilla moderne. Un groupe est souvent condamné à opérer sur un territoire donné. La répartition des armes obéit à des logiques claniques. Cette segmentation est une de leur principale faiblesse, mais elle les place hors d'atteinte du rouleau compresseur communiste.



De gauche à droite : Chah Massoud, symbole de la résistance en Occident ; Amin Wardak, l'homme qui accueille les Français ; Ishaq Gailani, du parti royaliste.



Gulbuddin Hekmatyar, le fondamentaliste, et Yunus Khales, son concurrent plus modéré.

- Son organisation

Les divisions politiques de la résistance illustrent la fragmentation de la société afghane en clans et tribus. Elle met en exergue ses nombreux clivages idéologiques. Deux blocs émergent au sein de la

⁴⁵ In Tchikitchev Alexéï V. , *Spetsnaz en Afghanistan*, CEREDAF, Paris, 1994, p. 81

résistance. Le premier bloc fédère les mouvances fondamentalistes ou islamistes. Le second regroupe les organisations dites modérées.

Chez les islamistes, on relève trois composantes principales. Le Hezb-i Islami, dirigé par Gulbuddin Hekmatyar, est l'organisation la plus disciplinée, active dans les zones pachtounes au nord, extrémiste jusqu'à faire passer la révolution islamiste avant la guerre contre les Soviétiques ; elle compte une branche dissidente chapeautée par Yunus Khaled et implantée chez les Pachtouns de l'est et du sud, très active contre les Soviétiques. Le troisième mouvement est le Jamiat-i Islami, de Burhanuddin Rabbani, le plus nombreux et le plus solide, qui s'est imposé de Hérat à Fayzabad dans tout le nord du pays, qui regroupe surtout des Tadjiks. Cette organisation compte trois des sept grands commandants de la résistance, dont Massoud.

L'alliance des modérés regroupe des notables de l'ancien régime, le clergé traditionaliste et les chefs tribaux. Elle est dominante au sud du pays, mais son influence va en diminuant. Elle n'a ni la cohésion ni l'efficacité militaire du bloc islamiste. En son sein, le mouvement le plus nombreux, du moins au début de la guerre, est le Harakat-i Enqelab-i Islami. On trouve ensuite le Mahaz-i Islami, d'obédience royaliste, dominé par Sayed Gailani. Le plus petit, de tendance libérale, est le Nejat, dirigé par Sebgatollah Modjaddidi.

Un troisième bloc se détache. C'est celui des organisations d'obédience chiite, concentrées dans le centre du pays. Sa composition obéit aux mêmes clivages que chez les Sunnites : un mouvement de modérés actifs dans la partie sud-est, l'organisation des radicaux pro-khoméïnistes et un troisième clan de modérés présents dans la partie est ; baptisée Harakat-e Islami et dirigée par Assef Mohseni, cette organisation est la seule à vraiment se battre contre les Soviétiques.

Au total, le **chiffre des combattants dits « professionnels » ou « permanents »** oscille selon les sources entre 60 000 (la CIA) et 150 000 (la résistance). Soit approximativement le même que celui du contingent soviétique. Les mouvements sont organisés en comités de résistance. Certaines cellules alignent une douzaine d'hommes mal armés et peu entraînés, d'autres jusqu'à 300 combattants bien équipés. Les gros comités sont subdivisés en groupes d'une trentaine d'hommes. Autour de Kandahar, on rencontre un comité toutes les deux heures de marche. Ailleurs, on en croise un tous les deux ou trois jours de cheval. **Ces professionnels sont épaulés par des « supplétifs »**, qui sont des combattants occasionnels. En dehors des opérations ou en l'absence d'un danger, ces derniers poursuivent leurs activités. Le noyau dur **peut en outre compter sur des « réservistes »**, terme qui désigne tous les Afghans vivant dans une zone libérée par la résistance, possédant une arme et dont la seule présence fait échec au rétablissement de l'autorité gouvernementale.

- Ses objectifs

La plupart des mouvements n'ont d'autre vision stratégique que celle de libérer et défendre leur espace de solidarité. Massoud est l'un des seuls qui mène la lutte avec une perspective stratégique. Pour sortir de son cloisonnement géographique et ethnique, il a mis sur pied des groupes mobiles composés de plusieurs commandos légers d'une trentaine d'hommes. Les groupes de Massoud opèrent à plus de 100 km de leur base, contre les voies de communication ennemies. D'autres chefs l'imitent, notamment chez les Chiites du Hazaradjat ou au sein du Jamiat-i Islami dans le Hérat. Dans tout l'Afghanistan, les résistants opèrent de la même manière. Les comités sont installés d'abord dans les villages, puis à partir de 1984 dans d'anciennes fermes isolées de montagne pour échapper à la pression soviétique. Ces comités sont statiques, sauf au Panjshir ou dans les zones désertiques. Ils abritent un état-major, une dizaine de combattants, le dépôt de munition et le juge religieux (*qâzi*). Ils constituent la base de départ de plusieurs groupes.

Ces groupes mobiles de combattants (motaharek ou sayyar) sont forts d'une trentaine d'hommes équipés d'AK 47 et de Lee Enfield MK IV datant de la 2nde guerre mondiale pour les tirs de précision. Ils possèdent en guise d'arme collective un ou deux RPG 2 ou RPG 7 antichars et un FM de type soviétique de cal. 7,62. L'arme lourde la plus répandue est la mitrailleuse de 12,7 mm. Certains disposent en outre d'une mitrailleuse antiaérienne de 14,5 mm, d'un mortier de 81 ou 82 mm ou d'un canon sans recul de 75mm.



Moudjahidin avec leur trophée, un camion soviétique

A tour de rôle, ils partent en opération pour une durée de deux ou trois jours. **Ils se déplacent la nuit de préférence. L'embuscade est la forme de combat dans laquelle ils excellent.** Le schéma est immuable. Ils se positionnent sur un goulot d'étranglement dont les voies et les abords ont été minés ou piégés. Un élément bloque la tête du convoi tandis qu'un autre immobilise l'arrière. Un troisième élément reste en protection. Au bout de quelques minutes d'une attaque brutale et soudaine, ils battent en retraite et se fondent dans le paysage. Leurs attaques contre les postes ennemis demeurent plus symboliques qu'efficaces. Leurs actions ont pour effet majeur de fixer l'ennemi. Ils forcent les Soviétiques à se barricader et à s'enterrer. A partir de 1984, certains groupes vont au devant des Soviétiques. L'amélioration de leur armement antiaérien oblige l'aviation soviétique à prendre davantage de champ.

D'une manière générale, leurs progrès sont lents et inégaux, directement liés à l'efficacité de leur logistique, **dont la principale source d'approvisionnement se situe au Pakistan.**

CHAPITRE 2 : L'ÉTAT-MAJOR INNOVÉ. 1981-1985

2.1. Opérations à grande échelle

En se concentrant sur l'Afghanistan utile, l'URSS s'installe dans un conflit de relativement faible intensité mais de longue durée. L'État-major mise sur l'épuisement progressif de son ennemi. **Il lui est difficile de créer un avantage décisif sur un adversaire aussi faible et dispersé.** A l'inverse, cela l'est plus encore pour la résistance au vu de la disproportion des forces en présence⁴⁶. Point positif, en renonçant à occuper une partie du pays, les Soviétiques se trouvent de facto en paix avec un certain nombre de vallées. Ils jouent des divisions et luttes de clans pour favoriser les ralliements ou les trêves, faire échouer les regroupements de forces contre eux. **Cependant, l'extrême dispersion de la résistance accapare un nombre important d'unités dans des tâches de sécurisation.**

Pour faire face à ces contraintes, le contingent se spécialise. Certaines unités occupent le terrain. D'autres portent le feu chez l'adversaire. Les premières sont accrochées à leurs emprises, à la merci des coups de main de la rébellion, dont les attaques font des victimes partout, y compris à Kaboul. Avec le temps, ces îlots se dotent de défenses impénétrables. Ces unités s'adaptent tant bien que mal à la pression, aux conditions de vie de garnison à la fois austères, dures et démoralisantes. La discipline pâtit du manque d'encadrement. Pillages, vols, viols voire meurtres : les populations en font directement les frais. **Cette posture défensive absorbe près de la moitié du contingent** (40%, de source soviétique). C'est le prix à payer, pensent les Soviétiques, pour conduire leur stratégie à long terme.

L'État-major utilise l'autre moitié de ses moyens pour faire la guerre. Les opérations servent soit à desserrer l'étreinte de la résistance entre deux îlots rouges, soit à aller débusquer l'ennemi sur son propre terrain. Entre 1981 et 1984, les Soviétiques mènent six opérations successives pour tenter de s'emparer de la vallée du Panjshir, ce couloir de 80 km de long au nord-est de Kaboul tenu par le commandant Massoud. Les moyens affectés à ces opérations sont à la hauteur de l'enjeu. Ainsi 15 000 hommes sont réquisitionnés pour Panjshir V en mai 82.

La guerre selon les méthodes et avec les moyens soviétiques marque directement et fortement l'environnement. En 1983, on estime que 50% des écoles, 60% des hôpitaux et 70% des coopératives agricoles ont été détruits⁴⁷. Le marteau pilon soviétique n'écrase pas la résistance, mais il oblige les Moudjahidin à changer de tactique pour échapper à l'anéantissement.

2.2 Face à une guérilla

Traqués ou bloqués dans leurs vallées, subissant de nombreuses pertes, **les rebelles afghans se replient dans les montagnes.** Délaissant les charges tribales de masse, ils évitent soigneusement d'attaquer tout contingent soviétique trop fort. **Ils privilégient les actions de guérilla** (du type : « hit and run », frapper et se replier) contre de petits éléments soviétiques. Lorsqu'ils ne peuvent refuser de combattre, **ils essaient de le livrer sur un terrain où l'adversaire ne pourra pas bénéficier de son appui aérien et du soutien de son artillerie.** Pour compenser leur faiblesse numérique, ils se tournent vers les Afghans poussés en masse hors du pays par la politique de soviétisation. Ils sont 5 millions à avoir fui : 4 millions ont trouvé refuge au Pakistan, 1 million en Iran. Plusieurs chefs tentent de fédérer les différents mouvements de résistance.

En réaction, les **Soviétiques** ciblent davantage leurs opérations offensives. Ils ne cherchent plus à traquer chaque détachement de Moudjahidin. Ils **concentrent leur riposte sur les régions stratégiques (l'Est notamment) et les lignes de communication.**

⁴⁶ Jacques Lévesque, *L'URSS en Afghanistan*, op. cit. , p. 181.

⁴⁷ Source : Jacques Lévesque, op. cit. , p. 184.

Les opérations menées conjointement avec l'armée afghane permettent de rétablir le « *noyau de base* » de l'autorité du gouvernement de Kaboul dans les provinces et les villages libérés. Ce noyau comprend des représentants du PDPA, du Khâd, du ministère de l'Intérieur et de quelques autres ministères, mais aussi des autorités religieuses acquises au gouvernement. Le problème est que cette délégation représente en général trop peu de monde et qu'elle n'exerce pas un vrai pouvoir : « *les chefs de détachement étaient incapables de conduire un travail politique avec la population s'ils n'avaient pas d'autorité ; leur influence était donc limitée aux villages où ils étaient présents en permanence* »⁴⁸. **Car une fois l'opération de reconquête du territoire achevée, les unités soviétiques regagnent leur base, laissant toute liberté aux Moudjahidin de revenir**, pour retourner ou, pire, massacrer les représentants du gouvernement.

2.3. La guerre des GTIA

« *La période de la fin de l'année 1983 et du début de 1984 marque un tournant dans l'emploi des troupes en Afghanistan* »⁴⁹. Ces changements sont à mettre en parallèle avec les événements politiques intervenus à Moscou : le décès de Brejnev et l'avènement d'Andropov.

A cette période, l'état-major opère une modification de la composition du contingent soviétique. Il renvoie en URSS une nouvelle série d'armes lourdes. Il procède à l'échange des chars T-72 ultra modernes contre des blindés légers ayant subi des transformations pour être davantage adaptés au terrain et à la mission. Il récupère des unités parachutistes et des forces spéciales supplémentaires. Ces changements traduisent l'évolution en cours au sein de l'état-major. En dépit des lourdeurs inhérentes au système soviétique, **les chefs révisent leur façon de faire la guerre.**

L'état-major privilégie l'emploi d'un nouveau type de formation offensive. Il encourage l'émergence de détachements ad hoc autour de chefs charismatiques, qu'il compose en puisant dans les différentes capacités à sa disposition. En Afghanistan, **les Soviétiques réinventent le combat interarmes moderne** et l'équivalent de nos groupements tactiques interarmes (GTIA)⁵⁰ : les chefs de la 40^e armée actualisent un héritage doctrinal apparu dans l'Armée rouge entre 1939 et 1942. Ces GTIA ad hoc leur offrent une grande souplesse d'emploi et une grande réactivité. **Ils présentent un équilibre presque parfait entre le besoin en fantassins pour occuper le terrain, la mobilité indispensable pour surpasser l'adversaire, la puissance de feu nécessaire pour appuyer ses troupes, emporter la décision et détruire l'ennemi.** Ces GTIA intègrent une composante infanterie mécanisée ou motorisée, une composante chars, un détachement de génie et des éléments de reconnaissance. La composante **reconnaissance** est fournie par les unités organiques de reconnaissance au niveau régimentaire (une trentaine d'hommes) ou est constituée de détachement de forces spéciales. Elle **devient l'élément de choc des GTIA.** Lors des accrochages, le commandement l'utilise comme réserve opérationnelle ou force de réaction rapide : tandis que le gros de la colonne fixe l'ennemi, la reconnaissance manœuvre en vue de sa destruction. Ces unités de reconnaissance sont composées de soldats professionnels motivés. Ils proviennent de l'infanterie de marine (bérets noirs), des parachutistes ou des spetsnaz (relevant du GRU, le renseignement militaire). « *Les parachutistes se révèlent comme une force extrêmement mobile, sachant combattre en montagne, capables d'intervenir sur le mode du First Cavalry américain au Vietnam. Ils sont hélicoptérés sur objectif* »⁵¹. Pour ce faire, les Soviétiques renforcent leurs moyens aériens. Dans la lignée de cette montée en puissance des unités de reconnaissance, **l'état-major généralise l'utilisation libre de détachements de spetsnaz. Ces commandos multiplient les infiltrations et les embuscades sur les arrières de l'ennemi, en particulier de nuit.**

Par ailleurs, la 40^e armée redonne de l'autonomie à l'armée afghane. En octobre 1982, celle-ci conduit sa première opération autonome. En 1983, elle récupère une partie de ses équipements en armes lourdes et moyens de transports que les Soviétiques avaient confisqués la veille de l'invasion. En août,

⁴⁸ The Russian general Staff, op. cit. , p. 23

⁴⁹ Jacques Sapir. Entretien avec l'auteur, op. cit.

⁵⁰ Selon Jacques Sapir. Idem

⁵¹ Idem

le gouvernement étend la durée du service militaire de 2 à 3 ans. Cette évolution est illustrée par le changement d'attitude de l'ennemi à l'égard des soldats de l'armée nationale. Il passe de la bienveillance à l'hostilité. Mécaniquement, les désertions diminuent.

Durant la période 1984-1985, les Soviétiques semblent pour la première fois prendre l'avantage sur la résistance. En dépit des déclarations occidentales, « il devenait évident que les événements tournaient au désavantage des Moudjahidin. Les Soviétiques avaient amélioré leur tactique, et de larges secteurs autour des routes stratégiques, des garnisons et des villes avaient été libérés et dépeuplés. Les Soviétiques avaient retourné à leur profit la théorie de Mao du poisson dans l'eau de la guerre révolutionnaire. Ils avaient vidé la mer en chassant les habitants, rendant très difficile aux Moudjahidin de continuer à opérer : ils étaient privés d'abris, de nourriture, d'informations (...). De plus, ils passèrent maîtres dans l'art d'arranger des cessez-le feu au niveau local avec certains groupes, les mettant de facto à l'abri de mesures de dépeuplement ou d'affamement (...). De surcroît, ils réussirent à persuader les chefs de former leur propre milice payées et armées par le gouvernement. Toutes ces avancées contribuèrent à couper les routes d'approvisionnement déjà saturées de bombes et de pièges de la rébellion ⁵²».

Les échecs à répétition encaissés par les Soviétiques lorsqu'ils engagent d'énormes moyens contre la résistance dans la vallée du Panjshir ne doivent pas masquer les succès qu'ils remportent ailleurs, en particulier avec leurs forces spéciales. Ces succès coïncident avec l'arrivée de Mikhaïl Gorbatchev au pouvoir (en mars 1985).

CHAPITRE 3 : DESENGAGEMENT ET RETRAIT. 1985-1989

3.1. 1985 : Le tournant

Ce réformateur prend en main une Union soviétique au bord du chaos, dont l'opinion commence à deviner que la guerre d'Afghanistan ne se passe pas aussi facilement qu'on lui avait laissé croire jusqu'alors. Elle perçoit la baisse du moral des unités d'appelés sur le terrain. Pourtant, et en dépit des déclarations internationales, les Moudjahidin marquent le pas. Partout où les Soviétiques ont chassé les habitants, les résistants ont des difficultés à opérer. En accord avec Gorbatchev, la 40^e armée entend pousser son avantage. Elle cherche une dernière fois à obtenir une victoire militaire contre la rébellion. Cette victoire offrirait à Moscou une issue politique. L'hiver 1985 est le premier qui se déroule sans trêve des combats. La guerre s'intensifie et le contingent soviétique atteint son plus haut niveau depuis un an. Il aligne 4 divisions renforcées par une série d'unités autonomes (5 brigades, 4 régiments, 6 bataillons). Au total : 108 000 hommes, dont 73 000 en unité de combat ; 29 000 pièces d'équipement, dont 6 000 chars ; quatre escadrons d'avions ; 3 régiments d'hélicoptères.

La résistance échappe à l'anéantissement grâce à l'accroissement de l'aide internationale. Par ordre décroissant, les pays contributeurs sont les États-Unis, l'Arabie Saoudite, la Chine, le Koweït et l'Égypte (jusqu'à l'assassinat d'Anouar El Sadate). A cette période, l'Amérique augmente considérablement son effort car l'administration Reagan veut accroître la pression sur l'URSS. Estimée à 25 millions de dollars jusqu'en 1982, sa contribution passe à 50 millions en 1983. En juillet 1984, Washington officialise sa politique et double son aide, qui atteint 280 millions de dollars en 1985. Washington est passé outre les réticences de la CIA (qui entretient 200 agents au Pakistan) à l'encontre d'une résistance en voie d'islamisation et anti-israélienne⁵³. L'administration Reagan a demandé à la Centrale d'opérer un contrôle beaucoup plus strict sur la destination des armes, en vue d'une livraison massive de Stinger. Un test a été réalisé en collaboration avec le MI 6 et la CIA : 300 missiles britanniques sol/air Blow Pipe ont été envoyés à la résistance via le Pakistan ; or ces armes leur parviennent au compte-gouttes du fait des contrôles tatillons exercés par l'ISI, les services secrets pakistanais. La majorité de l'aide internationale transite par le Pakistan. Islamabad supervise, voire

⁵² Edgar O'Ballance, *Afghan War*, op. cit. , p. 154

⁵³ Jacques Lévesque, *l'URSS en Afghanistan*, op. cit. , p. 196

oriente sa distribution et prélève au passage son pourcentage. Ainsi, le régime complète l'aide qu'il reçoit officiellement des États-Unis (3 milliards de dollars d'équipements sur cinq ans) en échange de son accord pour faciliter le transit des armes destinées aux Moudjahidin. C'est à partir de 1981 que Washington a renoué avec sa politique de soutien du régime pakistanais ; l'anti communisme de ses dirigeants l'a finalement emporté sur leurs velléités de bâtir une puissance nucléaire. Le Pakistan est le troisième bénéficiaire de l'aide américaine après Israël et l'Égypte. Son enveloppe annuelle s'élève à 4,1 milliards de dollars en 1988. A la différence des Soviétiques, toutefois, les responsables américains n'ont pas vu que le Pakistan travaille à l'émergence d'un gouvernement islamiste à Kaboul. Ses services secrets, par exemple, s'arrangent pour approvisionner en priorité des groupes de résistants afghans proches de la mouvance des islamistes radicaux. La logique aurait voulu que les armes soient distribuées d'abord à ceux qui savaient s'en servir. Massoud est l'exception : ce commandant de la mouvance islamiste a créé des unités dédiées aux missiles sol/air. Ce facteur politique contribue à diminuer l'efficacité du regain de l'aide internationale.

3.2. 1986 : La guerre technologique

L'impossibilité pour la 40^e armée de vaincre militairement la résistance entraîne une succession de changements stratégiques. Au plan militaire, l'état-major diminue progressivement le rythme de ses offensives et se concentre sur la défense du périmètre sous son contrôle. Au niveau politique, le maître du Kremlin abat deux nouvelles cartes.

Gorbatchev décide de remplacer Karmal à la tête de l'État afghan par le général Najibullah. Le sortant a échoué à réunir le PDPA et élargir la base de son soutien populaire. Il a provoqué de vives tensions avec le président pakistanais, le général Zia. Ce faisant, il est allé à l'encontre la ligne soviétique qui consiste à ne rien faire qui puisse faire passer le régime pakistanais pour plus anti-soviétique qu'il n'est aux yeux des Occidentaux, c'est-à-dire méritant d'être aidé davantage. Son successeur est le cofondateur de la branche du Parcham au sein du PDPA, ancien ambassadeur en Iran, démis pour s'être opposé au Khalq et réfugié en URSS jusqu'en 1979. Il est rentré à Kaboul dans les bagages des Soviétiques pour fonder le Khâd. Les Soviétiques apprécient sa capacité à gagner le soutien des tribus au gouvernement. En mars 1986, Najibullah organise la mise à l'écart de Karmal. Le changement est officialisé en novembre. Le nouveau patron du régime lance une politique de « réconciliation nationale », appelant les groupes de Moudjahidin à rejoindre la coalition gouvernementale. Il leur promet une amnistie, le respect des traditions afghanes et islamiques. Il invite aussi les réfugiés à rentrer.

En parallèle, Gorbatchev introduit sur la scène internationale l'idée que l'URSS pourrait se retirer d'Afghanistan. En juin 1986, à Vladivostok, il déclare que l'URSS doit changer de politique étrangère. Joignant le geste à la parole, il ordonne le rapatriement de six régiments d'Afghanistan et confie son intention d'effectuer un retrait total du contingent dès lors qu'un accord satisfaisant serait trouvé. Dans les faits, le rappel des six régiments (7 000 hommes) ne change quasiment rien aux équilibres militaires car il prend la forme d'une rotation⁵⁴. Dans l'esprit, le changement est majeur. Une négociation internationale baptisée « Pourparlers de proximité » s'ouvre à Genève.

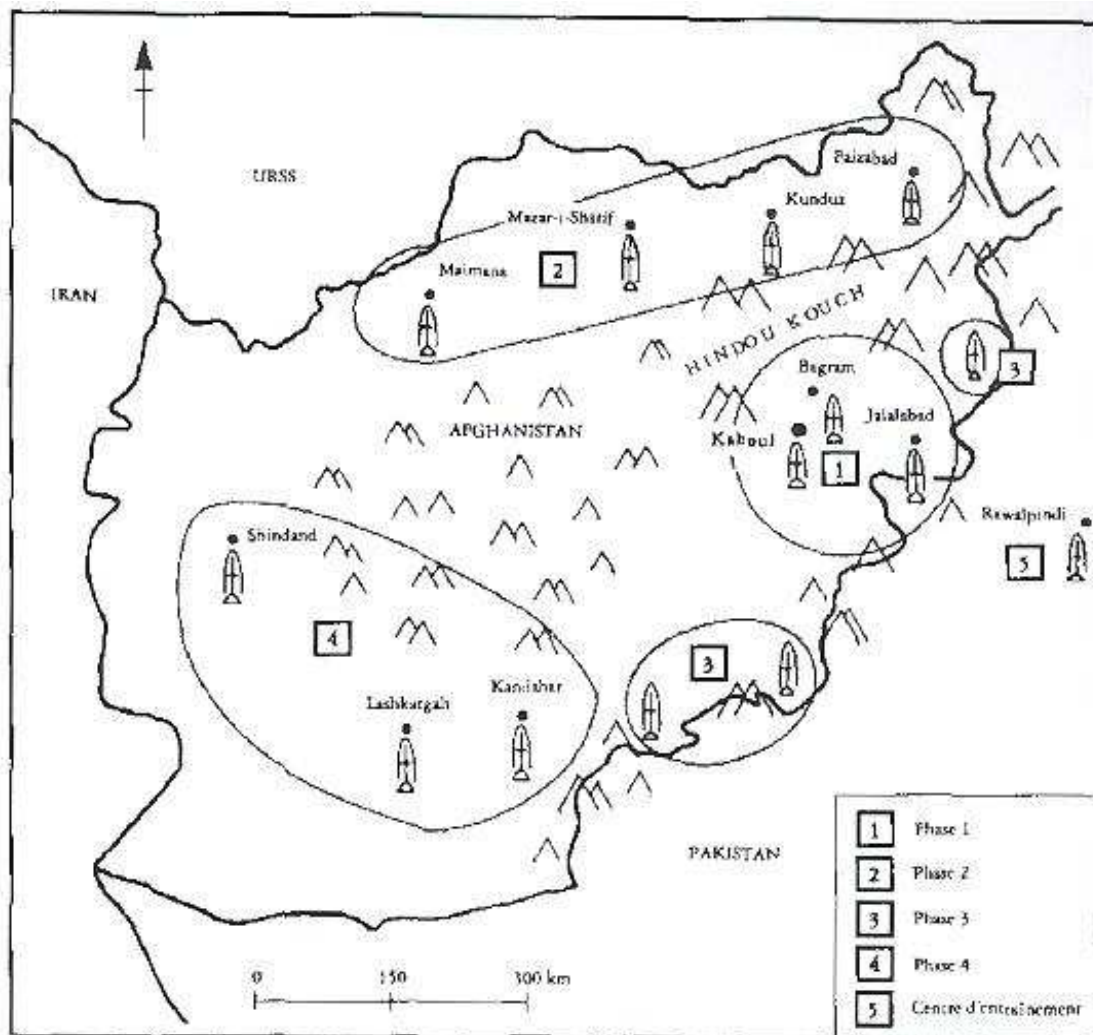
L'arrivée des premiers Stinger au troisième trimestre 1986 accélère la mutation tactique en cours. Jusqu'alors les détecteurs infra rouges et les équipements de brouillage suffisaient aux hélicoptères soviétiques pour neutraliser la menace des SAM 7 utilisés par la résistance depuis le début 1983⁵⁵. Contre la nouvelle arme, ces parades s'avèrent inefficaces. Le Stinger est un missile sol/air à visée optique et guidage infrarouge d'une portée de 5 km, transportable à dos d'homme. 900 unités environ seront livrées. **Ils provoquent des dégâts majeurs dans les rangs de l'aviation soviétique.** Pour y échapper, les pilotes doivent modifier leur tactique, ce qui diminue l'efficacité du soutien qu'ils apportent aux troupes au sol. Toutefois, les Soviétiques compensent cette faiblesse par de nouveaux atouts. Le KGB, en coopération avec le Khâd, commence à exploiter les informations des

⁵⁴ Edgar O'Ballance, *Afghan Wars*, op. cit., p. 153.

⁵⁵ Missiles achetés aux Palestiniens à 31 000 dollars pièce puis livrés par la CIA. In *Les Guerres de l'Urss*, op. cit., p. 114.

satellites soviétiques. Couplés avec les instruments de vision nocturne et les détecteurs infra rouges, dont l'équipement a été généralisé dans les unités à cette période, ces outils améliorent considérablement la traque des Moudjahidin.

Le déploiement des Stinger



3.3. 1987-1989 : le retrait

En janvier 1987, les Soviétiques abandonnent définitivement les grandes offensives. Ils privilégient les actions ponctuelles de type anti-guérilla et se contentent de riposter lorsqu'ils sont attaqués. Ils appuient le programme de « réconciliation nationale » du gouvernement. Cette année-là, une seule opération met en ligne plus d'un régiment soviétique. Il s'agit de la prise de contrôle de Khost en novembre. A cette occasion, les analystes soulignent la bonne tenue des troupes tant sur le plan moral que de la discipline. La plupart des actions ont lieu dans les provinces de l'Est, où les Moudjahidin bénéficient de la proximité avec leurs bases pakistanaises.

Le retrait ne dépend plus que de l'issue des pourparlers internationaux. Les Soviétiques attendent essentiellement de ces négociations qu'elles fixent la date de la fin de l'aide étrangère aux résistants. En décembre 1987, Soviétiques et Américains élaborent un accord en quatre points. A l'issue, Gorbatchev annonce que le retrait de l'Armée rouge commencera dans les 10 mois qui suivent. Un accord est signé à Genève en avril 1988. Le 7 avril 1988, Moscou a tranché.

L'opération de retrait comporte deux phases. La première court du 15 mai au 16 août. Le mouvement commence avec le repli des unités basées à Jalalabad dans l'Est, qui ouvrent la marche, et se poursuit par celui des troupes stationnées dans le Sud. L'accord international prévoit que les provinces de l'est, frontalières du Pakistan, deviennent une zone démilitarisée. Ensuite, l'état-major marque une pause de trois mois. En octobre 1988, en signe de bonne volonté, les Américains interrompent la fourniture des Stinger. Les Soviétiques reprennent leur mouvement le 15 novembre. Il s'achève le 15 février 1989.

Au total, l'armée rouge rapatrie 110 000 hommes, 500 chars, 4 000 BMP et BTR, 2 000 pièces d'artillerie et mortiers et 16 000 camions. Dans la résistance, l'opinion majoritaire est de la laisser se retirer librement. Cette option lui permet de concentrer ses attaques contre l'armée afghane, moins encline à riposter, et de mettre la pression sur Kaboul. 30 000 Moudjahidin encerclent la capitale dans laquelle stationnent encore les Soviétiques, tandis que Massoud coupe la route du nord. Jusqu'à la fin de leur présence, Moscou ravitaille ses troupes par avion. Durant les 10 premiers jours de février, près de 10 000 Soviétiques quittent l'Afghanistan par la route. Le dernier convoi part le 15 février. A la différence du Vietnam, où les derniers coopérants américains fuirent Saïgon en catastrophe, les Soviétiques ont su gérer leur retrait, tant sur le plan militaire que médiatique.

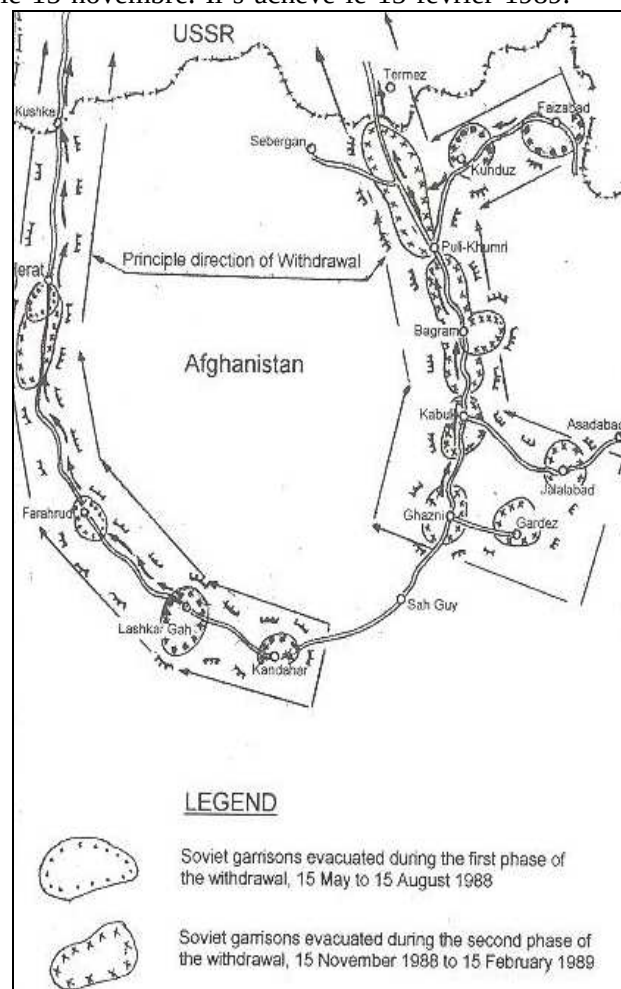


Schéma de l'opération du retrait de la 40^e armée d'Afghanistan

Source : *The Russian general Staff*, op. cit. , p. 89.

TROISIEME PARTIE : L'APPRENTISSAGE DE LA GUERRE MODERNE

« On assiste à une véritable guerre politique. La progression de l'assimilation se fait par cercles concentriques à partir de noyaux durs que sont les villes et les bases militaires ».

Patrice Franceschi⁵⁶



Afghan épaulant un missile sol-Air Stinger

⁵⁶ Patrice Franceschi parlant de la guerre menée par les Soviétiques, in *Guerre en Afghanistan*, op.cit. p. 123.

L'Armée rouge qui quitte l'Afghanistan en 1989 est fondamentalement différente de celle qui envahit le pays. Celle de 1979 était sûre d'elle-même. Elle puisait ses certitudes dans les victoires de la « Grande guerre patriotique » de 1941-1945. Elle était dirigée par des chefs pour qui la Seconde guerre mondiale avait été l'expérience décisive. Le choc avec la réalité du conflit afghan ébranle les certitudes de l'institution. Il met à nu ses faiblesses structurelles.

Ces défauts expliquent en partie pourquoi cette armée surpuissante n'a pas réussi à prendre très vite l'ascendant sur la rébellion. Pour conserver l'initiative, les plus importants ont dû être résolus, depuis les difficultés de l'état-major à apprécier l'ennemi jusqu'aux problèmes de logistique. Les conditions extrêmes du théâtre génèrent une perte non négligeable de la capacité de transport des unités du train (moins 25%). Elles provoquent une surconsommation de carburant (plus 50%) et une augmentation du taux d'attrition des blindés. En s'additionnant, ces facteurs amplifient les difficultés d'approvisionnement⁵⁷.

CHAPITRE 1 : LES POINTS FAIBLES DE L'ARMÉE ROUGE

1.1. Du matériel inadapté

Exception faite des troupes d'assaut parachutistes et des spetsnaz, les structures du contingent d'invasion sont inadaptées à la géographie du théâtre afghan et à la forme du conflit. Les divisions qui envahissent le pays sont blindées et mécanisées, renforcées de leurs moyens organiques de lutte NBC et de défense antiaérienne. De surcroît, les unités d'infanterie de niveau élémentaire, c'est-à-dire les bataillons et les compagnies, qui supportent l'effort principal de la guerre de contre-guérilla que les Soviétiques sont contraints de mener, sont commandées par des officiers subalternes souvent fraîchement diplômés.

Ces unités se caractérisent par une puissance de feu importante et une bonne protection blindée. Le bataillon d'infanterie mécanisé soviétique aligne trois compagnies mécanisées, une batterie de mortiers et cinq sections autonomes : l'élément antichar, l'élément lance-grenade, l'élément de défense anti-aérien, l'élément de transmission, le soutien ; l'ensemble est complété par un élément d'infrastructure. A l'échelon subalterne, la compagnie se compose de 80 à 100 hommes répartis en trois sections de combat et un élément de commandement. Chaque section se décline à son tour en trois groupes de combat et un élément de commandement. La section dispose de trois BMP (transport de troupe chenillé) ou de trois BTR (transport de troupe à roues).

L'équipement est conçu pour une guerre conventionnelle et de courte durée. Dans un terrain montagneux et sans entraînement spécifique des équipages, il se révèle inadapté bien que rustique. Certaines de ses caractéristiques étant inappropriées à cette guerre, il ne fournit pas son potentiel maximum.

- La mobilité et le rendement des blindés est insuffisant : **trop lourds et trop larges pour les pistes de montagne** (40 tonnes environ et plus de 3,30 m de large pour les chars T 55), trop lents pour inquiéter des rebelles, **handicapés du fait de possibilités de tir face à des dénivelés qui pouvaient être supérieurs au débattement en site de leurs canons** (maximum de 30° au dessus de la caisse). En outre, la pression atmosphérique étant plus faible en montagne, les moteurs perdent une partie de leur puissance et consomment davantage de carburant⁵⁸.
- Dans certains cas, **les blindés entravent la manœuvre** : une fois détruits, ils obstruent le passage, bloquant le mouvement de colonnes entières.

⁵⁷ Eléments tirés du document de l'EMAT : *Afghanistan, Enseignements terrestres*, op. cit.

⁵⁸ *Les guerres de l'URSS, Afghanistan, Grand Nord, Guerre des Etoiles*, IMP, 1985, p. 117-118

- Ils sont conçus pour délivrer un gros volume de feu de neutralisation afin de maintenir à distance l'adversaire le temps que les transports de troupe se portent sur ses positions. **La guerre d'Afghanistan requiert au contraire une capacité de tir à longue distance** qui tue plus qu'il ne refoule l'adversaire.
- Les hélicoptères sont confrontés au même problème de perte de puissance due à l'altitude.

1.2 Les failles de l'entraînement

Le soldat soviétique était entraîné à effectuer une seule tâche. D'une manière générale, la spécialisation étroite des personnels est un facteur qui ne facilite pas l'adaptation et la prise d'initiative en cas de défaillance d'un échelon. L'entraînement des appelés à la fois court (3 à 6 mois) et trop focalisé sur l'apprentissage de gestes mécaniques. Ce programme ne les prépare pas à s'adapter à des formes de combats non prévues par le règlement. Le niveau insuffisant d'instruction technique et d'entraînement physique des personnels s'en ressent. Sur 24 mois de service militaire, les jeunes conscrits sont formés en URSS pendant 3 à 6 mois selon un schéma de temps de paix, puis envoyés en Afghanistan où ils font l'apprentissage de la guerre. Sur place, le commandement a peu de latitude pour adapter la teneur de l'entraînement. Les troupes spéciales font exception.

Tous les manuels tactiques de l'Armée rouge sont rédigés dans la perspective d'une bataille frontale où il faut accumuler un rapport de force favorable dans tous les domaines avant de lancer une attaque massive mais limitée dans le temps.

L'application mécanique de ces schémas réglementaires combinés à la **centralisation excessive du commandement bride l'initiative** au niveau des échelons subalternes, desquels dépend pourtant le sort des combats. Les fantassins mécanisés sont formés à ne pas évoluer en dehors de leurs transports blindés. **Beaucoup d'hommes sont tués à l'intérieur de leur BMP ou de leur BTR sans avoir combattu**, car le règlement prévoyait le débarquement seulement au contact direct de l'ennemi.

En s'appuyant sur les points clés du terrain, le commandement a initialement cherché à détruire la guérilla en lançant de grandes offensives, selon un cadencement classique dans la doctrine de l'Armée rouge : acquisition de l'objectif, bombardement aérien à haute altitude ou en piqué, pilonnage par l'artillerie, abordage des objectifs par les fusiliers motorisés abrités dans leurs véhicules, ratissage et nettoyage de la zone. Ce type d'opération ne laisse **aucune place à la surprise**. Son succès repose sur la puissance de feu, facteur qui d'après la doctrine soviétique, est déterminant pour le déroulement rapide d'un combat moderne. Or dans le contexte afghan, il est inopérant à cause du terrain et du comportement de l'ennemi qui se dérobe facilement. « *La plupart du temps, les opérations s'achevaient sans la destruction de l'ennemi* »⁵⁹.

Le combat défensif ne débouche pas non plus sur les résultats escomptés.

1.3. Le manque de motivation du personnel

Au sein des unités, les rapports humains sont entachés par l'hétérogénéité des recrues. 14 à 16 nationalités différentes se côtoient dans un même bataillon. Les brimades et les humiliations infligées aux jeunes par les anciens alimentent un climat interne malsain. Pour asseoir son autorité, l'encadrement a l'habitude d'attiser les rivalités entre ethnies et le recours aux brimades. Les unités se caractérisent par un **défait d'esprit de corps**. En Afghanistan, l'Armée rouge paie un défaut structurel : **l'absence d'un corps d'encadrement intermédiaire professionnel**.

Pour ne rien arranger, les conditions de séjour sont déplorables. Les troupes souffrent du faible nombre des installations sanitaires et des infirmeries. On estime qu'un quart des unités ne dispose ni de douches, ni de la possibilité de bénéficier de linge de rechange. Les permissions sont réduites à la portion congrue : 10 jours en 18 mois dans des « camps de repos » aux environs de Tachkent. **Le soldat soviétique vit replié sur lui-même, perdant tout contact avec la population**. Les effets d'un

⁵⁹ *The Russian General Staff*, op. cit. , p. 91

moral défaillant ne tardent pas à se faire sentir. Le contingent est aux prises avec les problèmes d'alcoolisme (notamment chez les officiers), de stupéfiants (5% de l'effectif touché), les vols et la corruption – échange d'effets militaires contre de la drogue –, les problèmes de discipline. Le taux d'absentéisme est élevé (9% des personnels).

CHAPITRE 2 : LA TACTIQUE A L'ÉPREUVE DU FEU

En 9 ans de guerre, les Soviétiques conduisent environ 220 opérations autonomes, auxquelles il faut ajouter près de 400 opérations menées en collaboration avec l'armée afghane, essentiellement à partir de 1985⁶⁰. Toutes ces opérations visent à détruire des groupes ennemis puissants, couper les routes d'approvisionnement de la rébellion, sécuriser les zones militaires et les installations gouvernementales ou encore appuyer les convois logistiques. Au final, les actions de grande envergure considérées comme réussies par le commandement soviétique lui-même sont au nombre de trois : l'invasion, l'opération Magistral de protection d'un convoi (entre novembre 1987 et janvier 1988), le retrait.

La conduite de la guerre met en avant les contradictions qui tiraillent l'état-major. D'un côté, les stratégies mettent en œuvre des tactiques classiques, fortement destructrices de leur environnement. De l'autre, ils initient une série d'actions « progressistes », relevant d'avantage des opérations ciblées qui s'apparentent et annoncent le type de guerre que conduisent aujourd'hui dans une certaine mesure les Occidentaux en Afghanistan. Dans le premier cas, ils nient l'humain comme dimension inhérente de cette guerre de conquête d'un territoire. Dans le second cas, le facteur humain devient le centre de gravité de leurs opérations qui visent à détruire ou à séduire la population.

2.1. De l'attaque frontale à la pacification

- *Imposer son rythme à l'adversaire*

Les opérations à grande échelle visent en général à neutraliser et détruire la résistance dans une zone stratégique, notamment dans une vallée. La plupart sont limitées dans le temps et minutieusement préparées. Nombreuses jusqu'en 1982, elles laissent ensuite peu à peu la place à des opérations plus ciblées et adaptées. Le commandement de la 40^e armée estime qu'il n'a pas reçu de Moscou les moyens nécessaires pour mener à bien ces opérations. La majorité d'entre elles s'avèrent inefficaces à court terme, mais elles permettent au final aux Soviétiques de garder prise sur le cours de la guerre.

Voici l'exemple de l'une de ces opérations : « Panjshir V », nom donné à l'attaque contre la vallée du Panjshir en mai 1982⁶¹.

Cette opération vise à détruire l'armée de Massoud, une force estimée à 5 000 hommes, connaissant parfaitement leur terrain et solidement retranchés en défensive, en particulier sur les flancs de la vallée du même nom, qui s'étend sur plus de 200 km au nord-est de Kaboul. Massoud inflige de sérieuses pertes aux convois logistiques soviétiques, monte des raids contre la grande base aérienne de Bagram et son service de renseignement a infiltré les principaux ministères à Kaboul. Toutes les tentatives précédentes des Soviétiques contre la vallée se sont soldées par un échec.

Cette fois, les Soviétiques mobilisent 15 000 hommes pour une opération prévue pour durer une quinzaine de jours. Le plan d'opération prévoit de porter l'effort principal dans la vallée. L'échelon de tête est formé d'unités de réserve, d'artillerie et de forces spéciales. Une attaque secondaire est planifiée. Elle consiste en un « assaut par air » simultané qui vise à appuyer la progression de la colonne terrestre majeure et détruire l'ennemi sur les flancs de la vallée. L'opération doit s'étendre sur un front de 60 km et une profondeur de 200 km. Les unités doivent progresser au rythme de 15 à 18

⁶⁰ Idem, p. 73

⁶¹ Exemple tiré du retex soviétique. *The Russian general staff*, op. cit., p. 78.

km par jour. Un plan de déception est communiqué à l'avance aux unités. Le vrai plan leur est remis 5 jours avant son déclenchement.

Le jour « J », Panjshir V débute par une attaque de diversion pendant laquelle les troupes se concentrent à l'entrée de la vallée, et la progression des éléments de reconnaissance débute. Il s'ensuit une attaque aérienne massive de la vallée et une préparation d'artillerie sur les positions ennemies connues. Aussitôt après, les unités d'infanterie entament leur progression à pied le long de la rivière sous la couverture de leurs blindés, pendant que les unités de choc lancent des attaques de flanc pour s'emparer des hauteurs.

Très vite, le rythme de progression des unités tombe à moins de 2 km par heure. Les bombardements préliminaires et les pilonnages d'artillerie n'ont eu aucun effet. Seuls les assauts par air sur les points hauts contraignent les hommes de Massoud à se replier. Faisant preuve de leur science évidente de l'utilisation du terrain, selon les Soviétiques, ils quittent leurs positions pour effectuer des manœuvres défensives qui les conduisent vers d'autres positions défensives dans le fond de la vallée où ils ont leurs bases. Ils ont eu le temps de se préparer car Massoud a eu connaissance à l'avance des plans de l'attaque soviétique. Leurs replis successifs posent aux Soviétiques un problème d'élongation : les hélicoptères ne peuvent plus appuyer la progression des unités au sol.

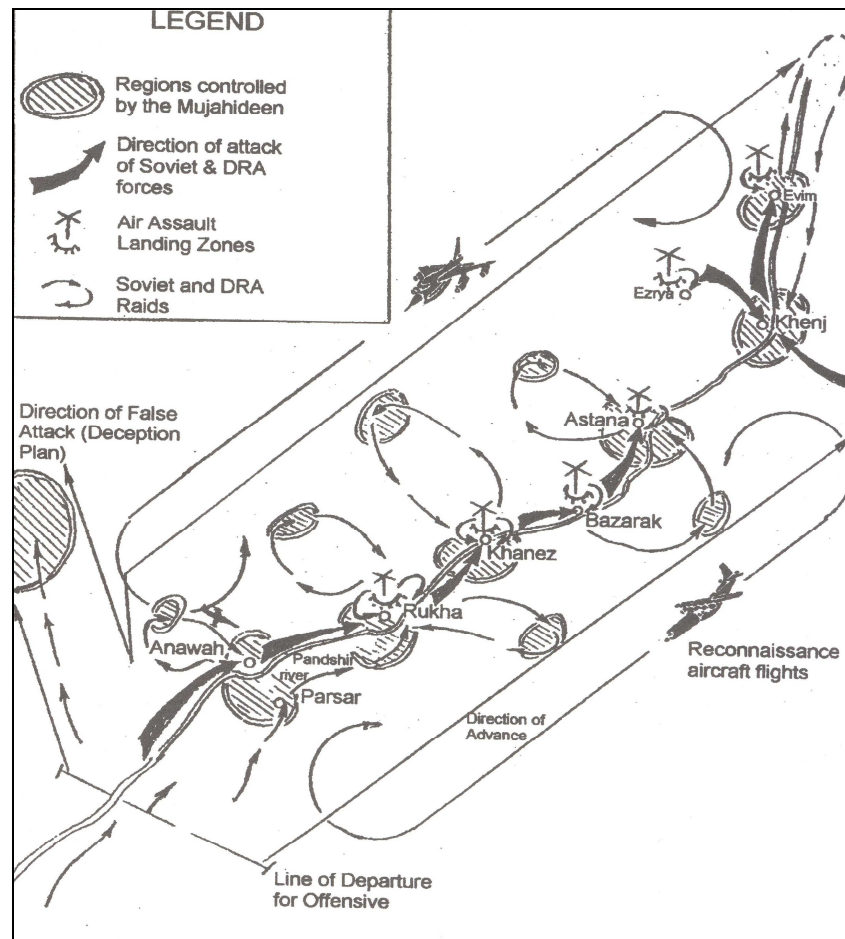


Schéma de l'opération Panjshir V, mai 1982.

Source : *The Russian general Staff*, op. cit. , p. 76.

Au final, l'armée rouge réussit à libérer momentanément la vallée. S'ils détruisent au passage les bases ennemies, la plupart des Moudjahidin sont passés entre les mailles du filet et reprennent leurs positions aussitôt après le repli des troupes d'assaut. Les Soviétiques ont tué 200 rebelles et 1 200 « civils », détruit 80% des habitations de la zone, conformément à la doctrine de la terre brûlée. Ils perdent dans la bataille une trentaine d'hélicoptères et de blindés.

En septembre 1982, l'état-major fait une nouvelle tentative (Panjshir VI) qui s'avère tout aussi décevante. En 1983, le commandement conclut une trêve avec Massoud. En avril 1984, les Soviétiques rompent ce pacte et lancent 26 000 hommes à l'assaut de la vallée. Cette dernière tentative porte en partie ses fruits. Ils s'emparent de la vallée, la dépeuplent entièrement et installent un contrôle permanent sur le tiers de l'espace.

- *Le couper de ses soutiens : la politique de la terre brûlée*

Dès les premières opérations de ce type, les Soviétiques se heurtent à plusieurs difficultés : l'étroitesse des vallées fertiles dans lesquelles vivent et travaillent la majeure partie de la population ; **le manque de voies praticables pour les engins motorisés et a fortiori blindés**. Ces paramètres rendent presque impossible la concentration rapide d'une force suffisante pour détruire la cible ennemie. Seul un nombre limité de véhicules arrive à s'introduire dans les vallées, mais ils défoncent les chaussées qui deviennent impraticables pour les véhicules de soutien. Plus grave, ils perdent leurs capacités de manœuvre. Le déploiement sur une file augmente la vulnérabilité aux attaques de flanc et aux embuscades depuis les hauteurs qu'affectionnent les Moudjahidin.

Pour surmonter ces handicaps, les Soviétiques mettent au point une parade. C'est la « tactique de l'affamement » ou politique de la terre brûlée. Elle vise à couper les rebelles de leur environnement. Les Soviétiques l'appliquent aux zones de moindre intérêt stratégique.

Afin d'économiser des hommes et du matériel, ils renoncent à pénétrer dans la vallée. Ils en bloquent l'entrée en y déversant un tapis de bombes et en y concentrant les feux de l'artillerie. Puis ils intimident la population au moyen d'assauts par hélicoptères, d'opérations de recherche et de destruction, de bombardements de haute altitude, (napalm, bombes à fragmentation, jouets piégés), ou encore en minant les axes de communication et les carrefours. Dans certains cas, ils vont jusqu'à détruire les villages sans importance et les récoltes, empoisonner les sources ; des substances toxiques sont jetées dans les puits et les rivières, causant de nombreux morts parmi les hommes et le bétail⁶².

Les habitants qui ne veulent pas se soumettre sont condamnés à fuir en direction de vallées sous contrôle, vers les villes ou bien à quitter le pays. Les entrées de ces vallées sont alors déclarées « zones de tir libre » ; comme c'était le cas autour de leurs camps, toute personne s'y trouvant est considérée comme rebelle et susceptible d'être abattue sans sommation.

2.2. Emergence de nouvelles tactiques

Les Soviétiques développent peu à peu une palette de savoir-faire plus ou moins nouveaux. Parmi les tactiques les plus symboliques de cette guerre, il faut citer les raids, les opérations d'encerclement et de ratissage, l'embuscade et l'escorte de convois. En raison d'une faiblesse en renseignement, les trois premières donnent de médiocres résultats. Du fait de l'importance des flux logistiques pour l'Armée rouge, la quatrième s'impose comme la principale des missions.

Dans bien des cas, les opérations combinent plusieurs des tactiques évoquées.

- *Le raid*

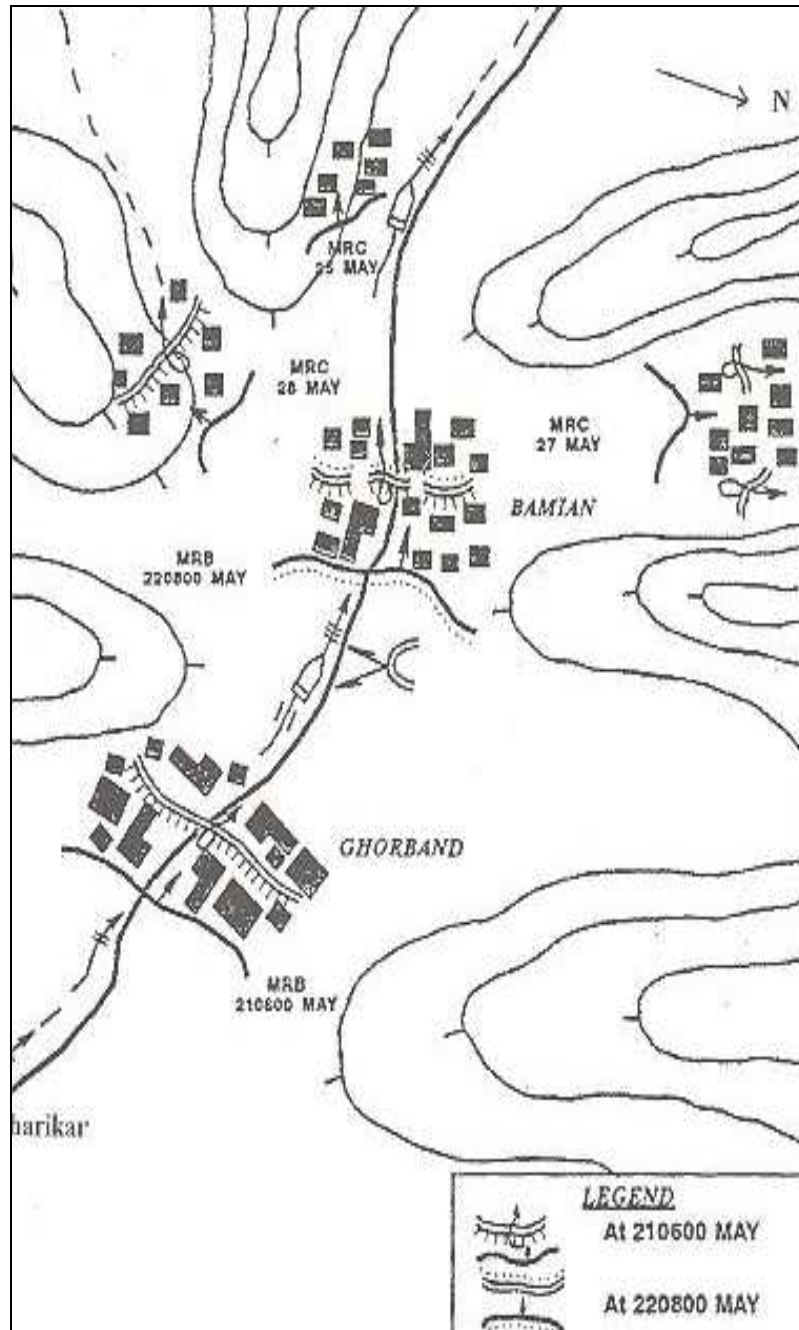
Le raid se différencie des opérations offensives classiques : il s'agit d'une action indépendante, limitée et contre un objectif bien défini. Par sa taille réduite, la composition du détachement chargé du raid ne varie pas des missions classiques. Le raid se heurte à plusieurs difficultés. Ce type d'opérations est souvent élaboré sur la base de renseignements provenant essentiellement de l'armée afghane. Or les informations se révèlent souvent fausses ou inexactes. **Les colonnes empruntent des routes évidentes, permettant à l'adversaire de déjouer ses plans grâce à son système d'alerte efficace.**

⁶² Assem Akram, *Histoire de la guerre d'Afghanistan*, op. cit. , p 178.

Les preuves manquent mais il est fort probable que les Soviétiques ont aussi utilisé des agents biologiques du type mycotoxine à partir de 1982. Un an plus tard, l'armée rouge renonce à l'emploi des armes chimiques en raison des dégâts sur son image dans l'opinion internationale, selon Jacques Lévesque. In *L'URSS en Afghanistan*, op. cit. , p. 184.

Au départ, pressés d'en découdre, les unités bâclent la phase de la reconnaissance. Largement utilisé dans la seconde partie de la guerre, le raid porte ses fruits lorsque les facteurs de la surprise et du secret sont pris en compte.

- Exemple 1 : raid de Ghorband, 20 mai 1980⁶³.



En avril, la situation s'est dégradée sur l'axe Termez-Kaboul. La rébellion multiplie les attaques de convois. L'état-major ordonne au bataillon d'infanterie motorisé chargé de sécuriser une partie de cet axe de mener un raid depuis Charikar jusqu'à Bamian, puis jusqu'à Pandjab. Pour cette mission, le bataillon est renforcé par un escadron de chars et de reconnaissance, une batterie d'artillerie auto-propulsée, une section de ZSU 23-4s (canon antiaérien composé de 4 tubes de 23 mm, utilisé comme arme de contre-batterie dans les embuscades et pour la destructions de cibles au sol) et un groupe de sapeurs.

⁶³ In The Russian general staff, op. cit. , p. 94 et 95.

La colonne décide d'investir la ville de Ghorband, où cantonnait un détachement de soldats de l'armée afghane susceptible de rejoindre la résistance. A l'arrivée, prise à partie par des tirs, elle accroît sa vitesse et ouvre le feu. Bilan : 6 Moudjahidin tués, six véhicules détruits, deux capturés. La plupart des résistants prennent la fuite en direction de Bamian. Les éléments partis à leur poursuite tombent dans une embuscade montée par les fuyards dans les faubourgs de la ville. Résultat : un BMP et un ZSU détruits. Dans la foulée, les Soviétiques attaquent et prennent la ville. Un mois plus tard, ils reprennent leur progression en direction de Pandjab. Le 10 juin, le bataillon rejoint ses bases de départ. Le bilan de l'opération est quasiment nul.

Exemple 2 : le raid sur le village de Valikheil, province de Baghlan, 24 décembre 1981⁶⁴.

Des rapports de renseignement signalent l'ennemi dans le village de Valikheil. L'état-major désigne un bataillon pour conduire un raid sur le village et le nettoyer de ses éléments hostiles. Pour cette mission, le bataillon reçoit le renfort d'une compagnie de reconnaissance, de deux ZSU 23-4s et d'un groupe de sapeurs. Deux MI 24 lui sont attribués en soutien. Le détachement est complété par deux bataillons de l'armée afghane. Afin de préserver le secret, le chef du bataillon décide de ne pas utiliser ses véhicules de combat blindés mais des camions civils conduits par des chauffeurs soviétiques. Au bout de deux heures de route effectuées de nuit, le détachement arrive à 10 km du village cible. Ordre est donné de poursuivre à pied, avec l'interdiction de parler ou de fumer. La colonne progresse en s'aidant de jumelles de vision nocturne. A l'aube du 24, elle a isolé le village des montagnes avoisinantes (300 m du village) par un réseau d'embuscades montées par les hommes de la compagnie d'infanterie de montagne et de la compagnie de reconnaissance. Au petit matin, les deux bataillons afghans et la troisième compagnie d'infanterie de montagne soviétique investissent le village en vue d'obliger les Moudjahidin à se retirer vers les montagnes et à tomber sur les embuscades. Le bataillon afghan s'étend dans le village, la compagnie soviétique sur ses flancs interdisant les axes non couverts par les embuscades. Aussitôt l'opération lancée, des Moudjahidin tentent d'atteindre la montagne et se jettent sur les embuscades. 21 sont capturés avec leurs armes et leur matériel pour fabriquer des mines. L'état-major estima que ce raid avait réussi grâce au strict respect des consignes de secret, la mise en œuvre du facteur surprise et la combinaison d'emploi des Soviétiques et des Afghans.

- L'encerclement et le ratissage

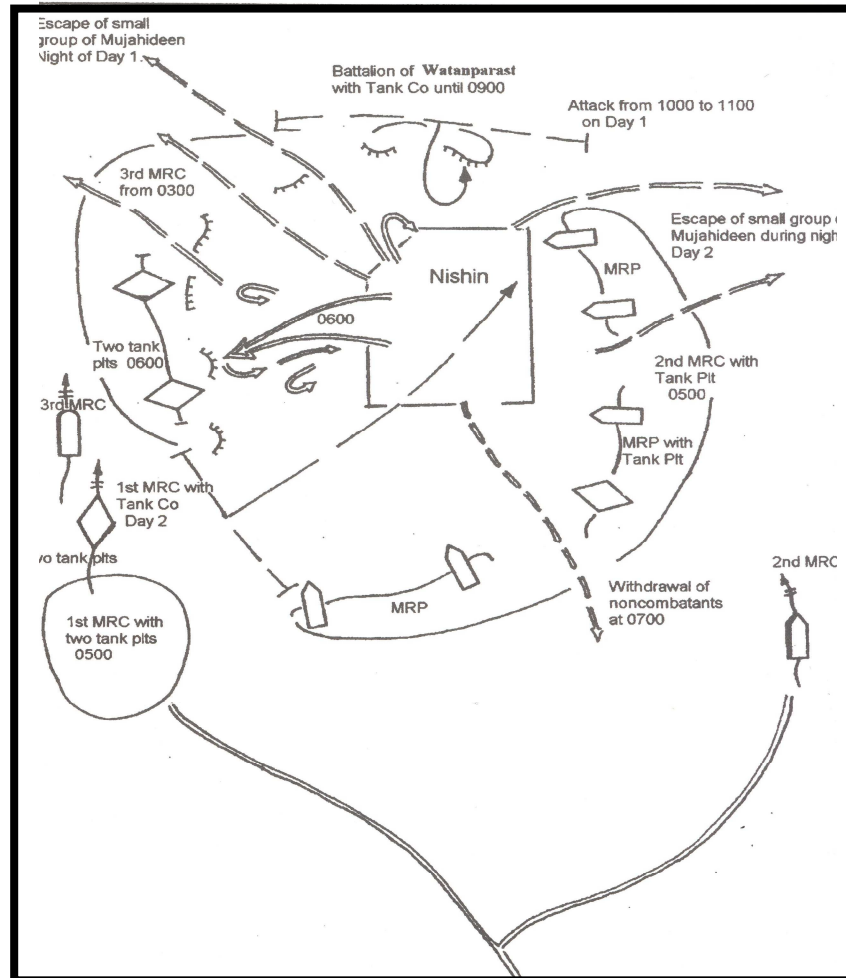
Autrement désignée par les expressions « cordons et recherches », « blocage et nettoyage », « quadrillage mobile », cette tactique fait son apparition dans les manuels tactiques de l'Armée rouge pendant la guerre d'Afghanistan. Les Soviétiques redécouvrent ce mode opératoire qu'ils ont utilisé lors de la Seconde Guerre mondiale puis au début de la Guerre Froide, dans le cadre des opérations spéciales menées par les troupes du ministère de l'Intérieur à l'encontre des dissidents des républiques annexées par l'empire communiste. La tactique de l'encerclement et du ratissage est adaptée en l'absence de front, mais elle s'avère délicate à mettre en œuvre et nécessite un nombre important de personnels. Son intérêt est d'isoler l'ennemi en vue de sa destruction. En général, les forces d'encerclement sont soviétiques et les éléments du ratissage sont fournis par l'armée afghane. Le succès de ce type d'opération dépend également de l'effet de surprise. Celles qui sont conduites avant la tombée de la nuit sont souvent les plus fructueuses, car les Moudjahidin maîtrisent l'art d'utiliser l'obscurité.

Exemple : opération contre le village de Nishin, novembre 1981

A l'arrivée de l'hiver, les Moudjahidin descendent des montagnes et se réfugient dans les petits villages proches de la route Kushka-Herat-Kandahar, leur principal objectif. Le commandement d'un régiment afghan est informé qu'un groupe de 30 rebelles fortement armés s'est installé au village de Nishin. Il transmet l'information à l'état-major soviétique qui monte une opération dans la foulée. Un bataillon d'infanterie motorisée renforcé d'un bataillon d'artillerie et d'un escadron de chars et soutenu par 4 MI24 se met en route aussitôt afin de bloquer à partir de l'aube le village, situé à

⁶⁴ In *The Russian general staff*, op. cit. , p. 104.

30 kms. Dans un second temps, la colonne doit appuyer le bataillon afghan chargé d'investir le village et de détruire les Moudjahidin. A 3 H 00 du matin, une compagnie soviétique embarque dans des camions de l'armée afghane. Sa mission : bloquer les sorties nord et est du village afin d'empêcher les Moudjahidin de gagner les montagnes et la ville d'Hérat. Quand l'ennemi détecte l'arrivée du bataillon afghan composant la force principale, il tente de fuir, mais le feu nourri des Soviétiques l'oblige à rentrer dans le village. A 5 H 00, la seconde compagnie soviétique renforcée de deux pelotons de chars se positionne en attente dans une zone située à 2 km au sud du village, en mesure de renforcer les unités bloquant les sorties.



Encerclement et ratissage de Nishin.

Source : The Russian general Staff, op. cit. p. 112

A 6 H 00, avant la mise en place du bataillon afghan, les Moudjahidin attaquent les éléments d'encerclement, démontrant qu'ils sont dix fois plus nombreux que prévu. Ils concentrent leurs feux sur les éléments du nord et lancent leur attaque principale à l'ouest. Ils espèrent briser très vite l'encerclement et se disperser dans les villages voisins pour échapper à une destruction totale. En réaction, la compagnie soviétique et les deux pelotons de chars en réserve renforcent l'élément d'encerclement et le commandement demande un appui d'artillerie. Les Moudjahidin sont repoussés. A 9 H 00, le bataillon afghan occupe sa zone de départ et commence le nettoyage appuyé par 7 chars. Les tirs des Moudjahidin les forcent à reculer. A 11 H 00, nouvelle tentative, nouvel échec. Le bataillon ayant refusé d'attaquer de nuit, les Soviétiques prennent le relais. A l'aube du jour suivant, après une préparation d'artillerie de 40 minutes, une compagnie de fantassins et l'escadron de chars attaquent le village, qui est pris à 7 H 00. A la faveur de la nuit, tous les Moudjahidin ont rejoint les montagnes. Bilan de l'opération : 30 morts et 50 blessés côté Moudjahidin, 13 morts, 18 blessés, deux chars et un BTR détruits côté soviétique et forces afghanes.

- L'embuscade

Largement utilisée en Afghanistan, de jour comme de nuit, en particulier à proximité des frontières avec le Pakistan et l'Iran, **les embuscades permettent de porter des coups décisifs à la logistique de la résistance** : en lui infligeant des pertes humaines, en stoppant l'arrivée de ses renforts, en lui interdisant certains axes. Grâce à la multiplication des embuscades, les Soviétiques reprennent le contrôle de portions entières de terrains utilisés par les caravanes de Moudjahidin. Le dispositif courant aligne une compagnie ou une section d'infanterie motorisée ou de reconnaissance (unités parachutistes) renforcée de lance grenades AGS 17, de deux ou trois groupes de sapeurs experts en posé de mines antipersonnelles et antichars. Il arrive que les Soviétiques déploient jusqu'à l'équivalent d'un bataillon. **Les conditions de la réussite** sont là encore **le secret**, ainsi que **la rapidité des phases de mouvement** et **la justesse du choix du site**. Au départ, les embuscades sont souvent montées de manière maladroite (dispositifs trop compacts) et sur la base de renseignements erronés. Au fur et à mesure, les chefs affinent la mise en œuvre. Ils élargissant en particulier le périmètre de l'embuscade.

Exemple : opération contre la passe de la montagne de Yakpay, août 1987

La passe est située à 12 km du camp de base du bataillon. Elle constitue l'une des principales routes d'approvisionnement des Moudjahidin. Le chef du bataillon commande l'élément de l'embuscade, comprenant 45 hommes ; dont 24 soldats des troupes d'assaut par air, 12 hommes appartenant à une section de reconnaissance, deux opérateurs radio, deux sapeurs, deux spécialistes de la guerre chimique, le chirurgien du bataillon et l'assistant du médecin. Le chef du bataillon monte lui-même l'opération. Le dispositif, testé sur maquette, met en œuvre plusieurs groupes de combat et deux postes d'observation.

Le départ est fixé à 20H30. Six heures plus tard, les éléments achevent leur ascension. Ils demeurent un jour cachés en retrait de 1,5 km de la passe. A la tombée de la nuit, les postes d'observation signalent une caravane. Le dispositif fait mouvement vers la passe et prend position. A 2 H 00 du matin, sans nouvelles de la caravane, le chef ordonne le repli sur les positions d'attente. Les Soviétiques récupèrent leurs matériels et jettent un nouveau dispositif plus loin en avant dans la passe. Dans l'après-midi, les observateurs signalent un groupe de 30 Moudjahidin pénétrant dans la passe, en ordre de combat. Ne pouvant plus compter sur l'effet de surprise, les soviétiques préfèrent décrocher. Ils rallient une nouvelle position cinq km plus loin à la tombée de la nuit. Dans l'intervalle, une caravane s'est engagée dans le canyon ciblé. Les Soviétiques laissent passer les éléments de tête de sécurité et ouvrent le feu sur le gros de la caravane. Ils ajustent leurs tirs grâce aux fusées éclairantes tirées en l'air. En quelques minutes, ils ont détruit la caravane. Ils n'ont subi aucune perte.

- L'escorte de convois

En raison des distances importantes, de l'obligation de soutenir en permanence les troupes implantées sur un terrain qui n'offre pas de quoi nourrir le contingent (l'une des conséquences de la politique de la terre brûlée), les Soviétiques font un usage massif des convois logistiques. Ce faisant, ils multiplient les cibles pour les Moudjahidin. Leur vulnérabilité est accrue en raison du faible réseau routier et de la spécificité des routes de montagne. A partir du réseau routier circulaire, 7 axes principaux permettent de franchir les montagnes et de gagner les frontières du pays. La section la plus difficile est la route de Termez à Kaboul à travers l'Hindu Kouch, qui comprend le tunnel le plus haut du monde : Salang, 6 km de galerie à 4 000 m d'altitude.

Après les premières pertes causées par l'ennemi, l'état-major réagit. En 1989, leur méthode est éprouvée et leurs pertes ont été réduites au minimum. Les Soviétiques échelonnent des postes le long des axes, aux points clés du terrain. Un régiment est affecté à la surveillance d'un axe précis avec mission de mener des patrouilles mobiles. Les Soviétiques élaborent une carte électronique des routes et des convois. Cette carte leur fournit un état quasi réel du trafic et les aide à prendre les bonnes décisions. Les Soviétiques harmonisent le type de véhicules composant un convoi de manière à optimiser les travaux de maintenance de la mécanique. La composition du convoi varie selon l'importance du fret. Le convoi classique compte de 50 à 70 véhicules de transport, plus trois à cinq BTR ou BMP renforcés de mitrailleuses antiaériennes. L'Armée rouge n'avait pas été formée à ce type

de mission intérieure qui relevait, dans la doctrine soviétique, de la responsabilité du KGB. En Afghanistan, cela devient la principale mission des unités, qui sont totalement dépendantes du flux d'approvisionnement terrestre en provenance d'URSS.

Exemple : Opération Magistral, 20 novembre 1987- 21 janvier 1988⁶⁵.

Les Soviétiques considèrent cette opération comme un modèle de réussite et les experts occidentaux s'accordent à penser qu'elle fut l'une des plus réussies de toute la guerre.

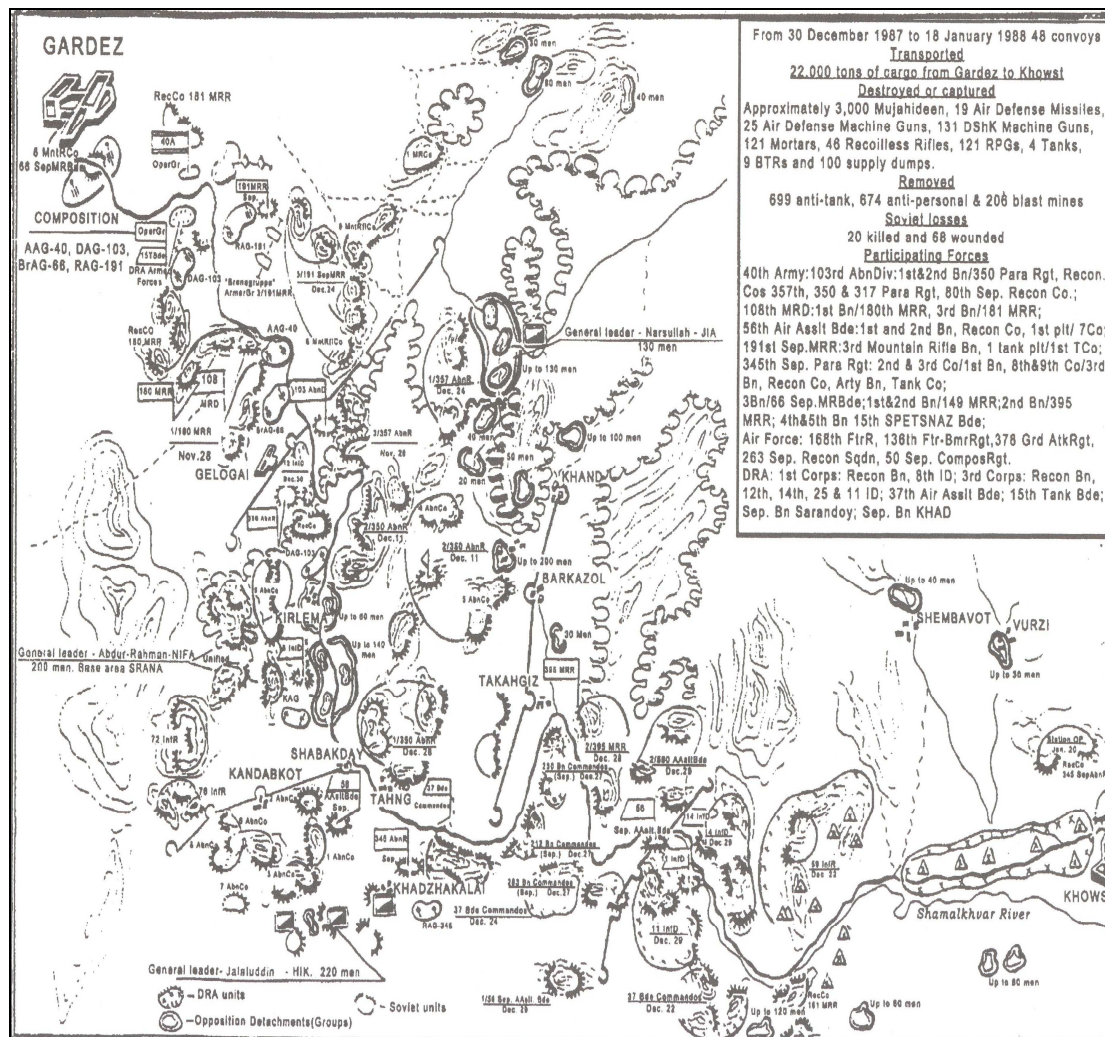


Illustration de l'opération Magistral.

L'opération consiste à acheminer par la route 22 000 tonnes de fret depuis Gardez, en Paktia, province située au sud de Kaboul, jusqu'à Khost, ville proche de la frontière avec le Pakistan, assiégée par les Moudjahidin. L'état-major réunit une force considérable pour ouvrir et sécuriser la route. La 40^e armée fournit une division d'infanterie motorisée, une division aéroportée, une brigade d'assaut par air autonome, un régiment aéroporté autonome, un régiment d'infanterie motorisé autonome. L'armée afghane complète le dispositif avec 5 divisions d'infanterie, une brigade de chars et un régiment de forces spéciales (« commando »). Chaque unité se voit attribuer une zone de responsabilité avec toute latitude pour monter des opérations de combats en vue de tenir l'ennemi à bonne distance des convois logistiques. L'aviation est mise en alerte et susceptible d'intervenir sur ordre du chef de l'opération. Plusieurs jours s'écoulèrent entre le début de l'opération et la mise en route de la première colonne logistique. Les unités les mettent à profit pour investir leurs zones, organiser des positions défensives

⁶⁵ *The Russian general Staff*, op. cit. , p. 86

et de combat, établir des plans de feu et monter des reconnaissances. Non seulement elles permettent le passage des convois sans encombre, mais elles maintiennent ouverte la route pendant plusieurs semaines. Au passage elles capturent ou tuent environ 3 000 combattants ennemis.

2. 3 Décentralisation

L'exécution de ces nouvelles figures tactiques exige de nouvelles formations.

A l'échelon subalterne, les Soviétiques systématisent l'utilisation de la « bronnegruppa », un concept adaptant l'emploi du blindé, omniprésent dans les unités, au contexte afghan. Cette formation désigne un regroupement de 4 ou 5 blindés (chars, BMP ou BTR) en vue de remplir des missions de soutien et d'appui feu des troupes à pied. C'est une sérieuse adaptation de la doctrine soviétique traditionnelle. Les couples Bronegruppa-fantassins se déploient dans le cadre élargi d'un GTIA du volume d'un gros régiment mixte ou d'une brigade légère, que les Soviétiques créent au gré des circonstances autour de chefs charismatiques, dont l'aura contribue à palier l'absence d'esprit de corps. Le soutien évolue dans le même sens. L'état-major crée des groupes d'appui feu aux bataillons mixant des hélicoptères MI 24 Hind et des moyens d'artillerie sol-sol. En 1989, **au terme de dix ans d'évolution, le bataillon interarmes renforcé combiné au groupe d'appui feu interarmes semble être devenu le pion de base des Soviétiques pour leur combat anti-guérilla**⁶⁶.

Souffrant d'un excès de centralisation, les unités gagnent en autonomie. L'état-major intègre le facteur terrain et **décentralise le combat au niveau du bataillon et de la compagnie**. Le combat prend systématiquement une dimension interarmes. L'état-major en donne les moyens aux commandants des unités subalternes.

Ces derniers obtiennent des renforts en chars, en artillerie, détachement du génie. En parallèle, l'état-major décentralise le commandement au niveau tactique, à rebours du modèle soviétique. L'objectif est **d'inciter les chefs de niveau intermédiaires et subalternes à prendre des initiatives** pour répondre aux contraintes particulières de l'environnement. Le commandement fait aussi porter **l'effort sur la formation interarmes des officiers** : il veut que le chef du détachement et son adjoint soient capables de diriger des tirs d'artillerie, de guider un appui feu par hélicoptère, de donner des missions aux sapeurs.

Ce mouvement de décentralisation, enfin, renforce le rôle des troupes spéciales.

CHAPITRE 3 : LE RÔLE PRIMORDIAL DES UNITÉS DE « CHOC »

Du début à la fin du conflit, les unités de « choc » ou les troupes dites « spéciales » jouent un rôle primordial en Afghanistan.

3.1. De la reconnaissance à la lutte anti-guérilla

Ces deux expressions génériques désignent ici les unités professionnelles, c'est-à-dire essentiellement les soldats de l'infanterie de marine (bérets noirs) les parachutistes et les forces spéciales au sens occidental du terme : les spetsnaz, ces troupes dites « d'affectation spéciale » dépendant directement du GRU et non de l'état-major, composées de recrues sélectionnées au sein des unités parachutistes. Toutes ces unités forment un ensemble bien distinct du corps de manœuvre, constitué d'unités d'infanterie motorisées ou mécanisées de type « classique » (à base de conscrits). Ces troupes spéciales font preuve de discipline et d'une grande motivation, jouissent d'un équipement performant

⁶⁶ *Afghanistan, Enseignements terrestres*, op. cit.

et d'un bon entraînement. Bien considérées par le commandement, elles fonctionnent de manière très autonome.

Travaillant sur le terrain en lien étroit, les forces spéciales jouent un rôle majeur dès le départ dans le conflit. Lors de l'invasion, elles s'emparent des verrous stratégiques du pays. Ensuite, l'état-major les intègre aux colonnes offensives. Selon l'état des effectifs et l'importance des opérations, elles fournissent ou complètent les unités de reconnaissance qui assurent les missions offensives. Souples et manœuvrières, ces unités font **office de force de réaction rapide** en cas d'accrochage.

Du fait probablement de leur grande liberté de manœuvre par rapport à l'état-major, les forces spéciales sont les premières à innover sur le plan tactique.

Elles passent maîtres dans l'art des « assauts par air »⁶⁷. **Combinés aux hélicoptères**, les parachutistes et les spetsnaz « assurent la plupart des missions de combat : raids, embuscades, coups de mains, escorte de convois, portant le feu chez les Moudjahdins »⁶⁸. 10% des officiers de l'infanterie motorisée de l'Armée rouge ont servi en Afghanistan. Dans les régiments paras, ce pourcentage est beaucoup plus élevé. Ces unités disposent d'un atout précieux que n'ont pas leurs homologues américains à la même époque : elles sont équipées de véhicules aérolargables et surtout aérotransportables - formule la plus utilisée en Afghanistan ; légers et performants, leurs blindés s'adaptent mieux au terrain que ceux des fantassins⁶⁹. **Leur transport de troupes, dénommé BMD⁷⁰, est nettement plus léger et plus court que le BMP⁷¹**, son équivalent en dotation dans les autres unités.

Les spetsnaz, pour leur part, délaissent peu à peu la tactique classique qui les conduisaient à s'engager par bataillons entiers (environ 400 hommes) dans des opérations d'envergure dans les montagnes, lourdes en pertes humaines⁷². Ils privilégient les opérations réalisées avec deux ou trois compagnies (une compagnie de spetsnaz aligne jusqu'à 80 hommes).

A la veille de la guerre, il n'existait pas, dans l'armée soviétique, d'unités destinées quasi exclusivement à la lutte contre la guérilla⁷³ : ce sont les spetsnaz qui prennent en charge cette mission conforme à leur vocation. L'état-major leur confie le soin de porter le feu sur les arrières de l'ennemi, avec une priorité : couper ses routes d'approvisionnement. Pour accroître leurs capacités de combat, l'état-major leur affecte des moyens propres en hélicoptères. Leurs bases sont localisées au nord-est de Kaboul, éloignées de 10 à 150 km de la frontière avec le Pakistan.

Les spetsnaz ne sont pas devenus du jour au lendemain des « chasseurs de Moudjahidin ». En quittant les villes de l'URSS, ils durent **apprendre à survivre dans des conditions totalement nouvelles** pour eux, avant de mener efficacement des opérations de contre-guérilla. Ils durent aussi **intégrer la proximité de la frontière**. En cas de danger, les Moudjahidin pouvaient se replier au Pakistan ou en faire venir des renforts. Le tracé flou de la ligne de démarcation entre les deux pays conduisait parfois les spetsnaz à s'enfoncer "de bonne foi" en territoire étranger. Sur cette bande frontalière, l'ennemi

⁶⁷ Assaut par air : voir la définition donnée au chapitre 2 de la quatrième partie

⁶⁸ The Russian General Staff, op. cit. , p. 208.

⁶⁹ A la différence des parachutistes, les spetsnaz ne sont pas dotés de blindés à l'origine. Ces commandos étaient entraînés pour être parachutés sur les arrières de l'ennemi. Ils étaient équipés légèrement pour pouvoir se déplacer à pied sans être repérés. C'est en Afghanistan que l'état-major leur octroie des BMD. Grâce aux véhicules, les spetsnaz peuvent franchir des distances importantes et prendre part aux combats classiques.

⁷⁰ BMD : VTT aérotransportable légèrement blindé, pesant 9 tonnes, mesurant 5,3 m de long, 2,64 m de large et haut de 1,85 m ; capable de transporter trois hommes d'équipage et 6 passagers, son armement est identique à celui du BMP : un canon de 73 mm, une mitrailleuse de 7,62 et un lance missile antichar Sagger. A noter que les unités de reconnaissance sont équipées du BRDM, un véhicule de transport de troupes faiblement blindé, à 4 roues motrices, pesant 7 tonnes, mesurant 5,7 m de long, 2,35 m de large, armé d'une mitrailleuse de 12,7.

⁷¹ BMP : VBCI soviétique à chenilles pesant 11,5 tonnes, long de 6,75 m et large de 2,97 m, armé d'un canon de 73 mm, d'un lance missile anti-char et d'une mitrailleuse de 12,7 mm. Piloté par un équipage de 3 hommes, l'engin transporte 8 fantassins. Son alter ego à roues est le BTR, un véhicule à 8 roues pesant près de 10 tonnes, mesurant 7,56 m de long pour 2,8 m de large, armé d'une 12,7 et transportant 14 hommes.

⁷² A elle seule, une compagnie de spetsnaz perdit 21 hommes et eut plus de 50 blessés entre l'automne 1982 et janvier 1984 alors qu'elle comptait 62 militaires du rang et 10 officiers et sous-officiers. Source : Tchikitchev Alexéï V. , *Spetsnaz en Afghanistan*, op. cit. , p 16.

⁷³ Idem, op. cit. p. 81.

disposait de nombreuses bases d'appui dont les spetsnaz devaient tenir compte, même s'il n'entraînait pas leur mission de les détruire. Ces bases étaient protégées par le relief naturel hostile (« *des montagnes comme créées pour des actions défensives* », expliquent les anciens spetsnaz), des systèmes défensifs sur plusieurs lignes, des abris capables de résister à l'explosion directe des bombardements aériens et des roquettes. Ils apprirent aussi à se mouvoir dans un environnement climatique très hostile, sans pertes humaines. Ils percèrent le secret de leur ennemi pour résister à la fournaise des montagnes en été : rationner l'eau, boire du thé salé pour éviter de se déshydrater. Ils surmontèrent la barrière de la langue. Dans un premier temps, ils enrôlent des interprètes fournis par le Khâd. Ensuite, les bataillons reçoivent des recrues formées au pachtoun lors de cours spéciaux à Moscou.

Les spetsnaz essuient plusieurs revers cuisants avant de prendre le dessus sur leur ennemi⁷⁴.

L'emploi des hélicoptères leur facilite grandement la tâche, notamment pour poursuivre les Moudjahidin de l'autre côté de la frontière. Leurs incursions en territoire étranger surprennent un ennemi le plus souvent à découvert et peu méfiant. Ces incursions sont suffisamment limitées (15-20 km en suivant le fond des vallées encaissées) pour ne pas laisser le temps à l'armée pakistanaise d'organiser la riposte.

En URSS, le commandement adapte l'entraînement préparatoire. Les futurs combattants suivent tous le cours spécial de Tchirtchik (base aérienne proche de Tachkent). Ce cours comporte notamment une initiation aux combats dans les aqueducs sous-terrains, utilisés en Afghanistan pour l'irrigation des champs, et surnommés « karez ». Les spetsnaz rampaient pendant des heures dans les égouts délabrés de la ville entourant la base, équipés de masques à gaz.

Le facteur qui distingue les spetsnaz sans doute le plus des autres forces spéciales, c'est leur très grande autonomie par rapport au commandement. Chez eux, c'est au niveau du commandant de compagnie que se prennent la quasi-totalité des décisions d'action. Il suffit à cet officier d'obtenir l'aval de son chef de bataillon pour lancer une opération. Celle-ci peut être montée sur la base d'un renseignement fourni par le Khâd ou le GRU, mais souvent les capitaines décident de partir en opération sans disposer d'infos particulières. Ce mode opératoire s'avère très fructueux. Les spetsnaz connaissent si bien leur territoire qu'ils s'y meuvent sans cartes. Ils recueillent eux-mêmes le renseignement et peuvent l'exploiter sans délais.

La tactique des spetsnaz se caractérise en trois points : l'autonomie de décision, le libre choix du mode d'intervention, l'initiative. En outre, n'étant pratiquement jamais amenés à travailler avec les unités de l'armée nationale afghane, ils préservent le secret sur leur mode opératoire et tombent rarement dans des embuscades.

Ces commandos utilisent leur savoir-faire au service principalement de la lutte contre les caravanes qui approvisionnent les résistants en armes, munitions et vivres depuis le Pakistan. Les Soviétiques ont étudié toutes les solutions pour rendre la frontière étanche : minage des points de passage, bombardement des villages servant de refuge pour les caravanes, patrouilles en hélicoptères. Toutes ces solutions s'avéraient inefficaces contre les Moudjahidin. De plus, elles encourageaient les tribus à fuir l'Afghanistan pour aller grossir le flot des réfugiés de l'autre côté de la frontière, et ainsi alimenter la résistance en volontaires. Les fuyards cherchent à échapper soit à la mort, soit à la famine : la fermeture des points de passage stoppait le courant des échanges économiques vitaux. Les spetsnaz offrent une nouvelle alternative au commandement.

Bien que certains bataillons éliminent une à deux caravanes tous les mois, ils échouent cependant à rendre la frontière hermétique. Les services de renseignement soviétiques estiment qu'en 1983 leurs unités –il s'agit pour l'essentiel des deux bataillons de spetsnaz - interceptent seulement de 12 à 15% des caravanes qui se rendent en Afghanistan⁷⁵. Rien que dans les provinces du Nangarhar et du Konar, les spetsnaz ont recensé plus de 400 itinéraires possibles. Confronté aux spetsnaz, l'ennemi réagit en démultipliant les caravanes. Les responsables de l'approvisionnement suscitent un rendez-vous avec

⁷⁴ Fin avril 1985, « *l'histoire véritablement tragique* » du défilé de Marawar, dans la province du Kounar, porte un coup au moral des spetsnaz. Après avoir attiré un bataillon dans ce défilé à proximité de la frontière avec le Pakistan, les Moudjahidin isolent un groupe de 30 hommes et l'anéantissent. Après leur victoire, ils achèvent tous les blessés, puis dépouillent, mutilent et outragent les corps des morts. Deux blessés réchappent au massacre.

⁷⁵ Tchikitchev Alexéï V., *Spetsnaz en Afghanistan*, op. cit., p. 31

les destinataires en un point proche de la frontière, à partir duquel la colonne initiale se scinde en plusieurs petits convois qui prennent ensuite des routes différentes.

Les spetsnaz sont passés maîtres dans l'art de s'infiltrer à pied dans les montagnes sans se faire repérer pour tendre des embuscades. Ils pratiquent la ruse pour arriver à leurs fins. Déguisés en afghans, ils pénètrent sous l'apparence d'une paisible caravane (dotée de pick up Toyota et Simurg semblables à ceux utilisés localement) en territoire ennemi et lancent des attaques surprises. Ils utilisent toutes les possibilités offertes par les hélicoptères. Dans la journée, ils organisent des survols des pistes de caravane afin de contrôler de vastes portions de territoire. Avec quatre machines (deux MI 8 pour embarquer le groupe d'inspection, deux MI 24 pour l'appui feu), un groupe procède à deux à trois survols de 90 minutes par jour. Grâce à un de ces survols, les Soviétiques interceptent leur premier Stinger, début 1987. Ils pratiquent également des raids blindés en BTR pendant lesquels ils nomadisent durant une dizaine de jours.

De 1984 à 1989, **les spetsnaz engrangent les succès. Ils pèsent 5% des effectifs de la 40^e armée et sont les auteurs de 60% de ses résultats⁷⁶. Toutefois, ils ne réussiront jamais à rendre la frontière hermétique.**

3.2. Des acteurs essentiels de la pacification

Experts des opérations commandos pour déstabiliser la rébellion, les spetsnaz ajoutent une corde à leur arc à partir des années 1983-1984. Ils s'imposent comme des acteurs incontournables de la pacification des campagnes.

A cette période, ils sont libérés de leur obligation principale : servir de réserve opérationnelle dans les grandes opérations. Ils se renforcent et se territorialisent à leur tour. Ils s'établissent dans l'est et le sud du pays, sur un arc allongé de 1 500 km suivant la frontière afghano-pakistanaise et afghano-iranienne. A cette période, ils atteignent leur effectif maximum : environ 3 870 hommes⁷⁷ structurés en deux brigades composées chacune de quatre bataillons. Dans « leur » zone, tout en poursuivant leurs opérations offensives contre la résistance, ils **multiplient les actions psychologiques pour rallier les populations**. A la guerre classique, se superpose alors une véritable guerre politique.

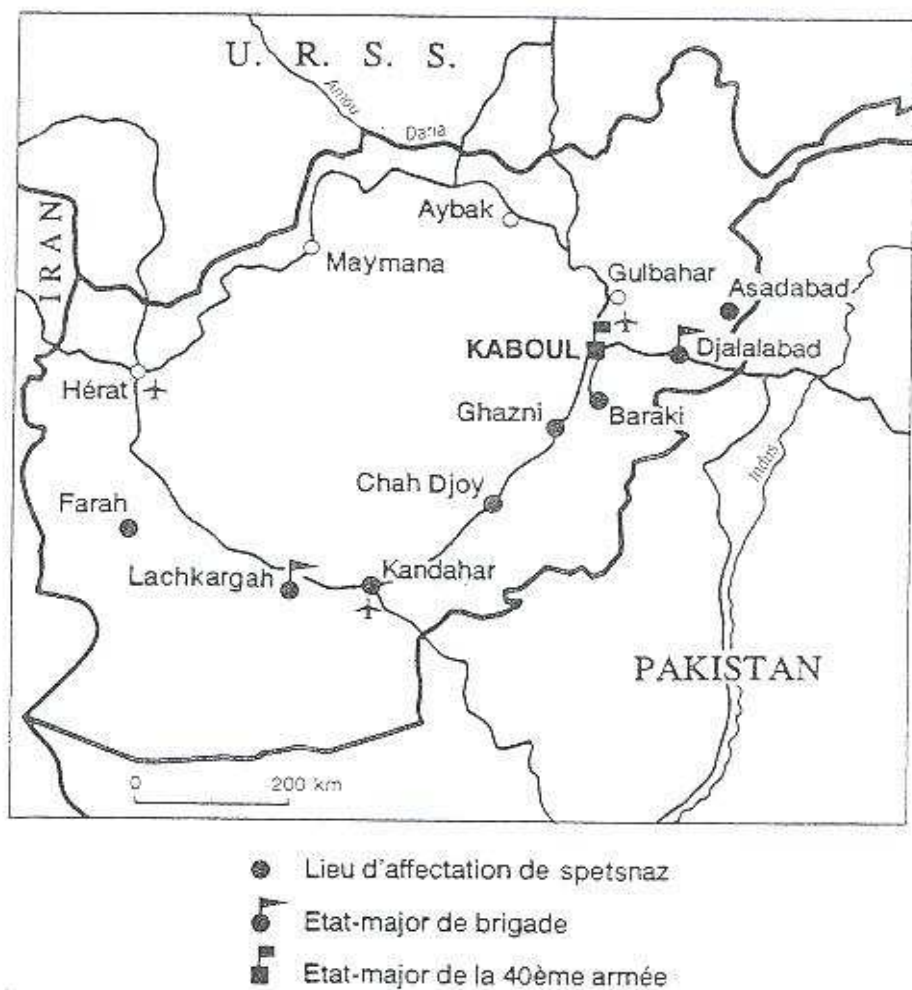
Les instruments de cette politique de pacification ont été mis en œuvre dès 1980 sous l'égide du KGB. Cette stratégie atteint sa vitesse de croisière dans la seconde partie du conflit. Elle est appliquée à des territoires « vierges » et là où la « politique d'affamement » a produit ses effets : population en fuite ou soumise, Moudjahidin disparus faute de soutiens. Elle consiste à obtenir des cessez-le-feu dans la campagne et rallier de manière nominale des villages, des clans, voire des groupes de résistance au régime de Kaboul. Contrairement, semble-t-il, à ce qui se passe dans les villes, dans les campagnes, les cadres du régime font un minimum de propagande - même si le russe a tout de même remplacé l'anglais comme seconde langue obligatoire dans toutes les écoles. Les responsables y mènent une politique de pacification traditionnelle, analogue à celle des Britanniques au XIX^{ème} siècle, qui vise au **ralliement des notables sur la base de trois critères de motivation : l'argent, les armes, les honneurs**.

Les territoires ralliés doivent constituer des zones interdites aux résistants. Leur existence compliquera leurs approvisionnements, par exemple en coupant l'une de leurs voies de communication. A long terme, elles doivent contribuer à asseoir la légitimité du régime de Kaboul. Sous l'égide du KGB, trois organisations sont à la manoeuvre : le Khâd, le ministère des tribus et des nationalités et le ministère des Affaires islamiques. Après avoir conquis ou sécurisé la zone, les éléments de l'Armée rouge s'occupent de protéger les représentants des autorités et les ralliés contre d'éventuelles représailles.

⁷⁶ Ces chiffres sont fournis par un ancien spetsnaz. Même en tenant compte de l'aspect propagande, ils reflètent une réalité intéressante. Idem, p. 41.

⁷⁷ En 1980, une compagnie de spetsnaz opère en Afghanistan, soit 80 hommes (à Kaboul). Entre 1981 et 1983, l'effectif s'accroît de deux bataillons supplémentaires ; total : 870 hommes. En 1984-1985, six bataillons supplémentaires rejoignent le théâtre. En mai-juin 1988, tous les bataillons quittent l'Afghanistan, sauf deux qui resteront jusqu'en février 1989. Source : Idem, p. V.

Carte du déploiement des spetsnaz



Les militaires créent des postes pour quadriller le terrain et initient la formation de milices d'autodéfense. Sans leur présence, les notables rebasculeraient aussitôt dans le camp de la résistance. Habités du double jeu, ils entretiennent à dessein des contacts dans chaque camp.

3.3 Redécouverte des méthodes traditionnelles

Cette politique de pacification met en exergue les divergences voire les antagonismes entre les spetsnaz et les « *tchékistes* » du KGB, ainsi que les commandos surnomment entre eux les responsables en titre de la politique de pacification en Afghanistan⁷⁸.

Les spetsnaz estiment contreproductives les méthodes du KGB à base d'action de propagande politique et d'opérations de répression entachées d'exactions. Ils évitent de reproduire le discours idéologique et se gardent de commettre des exactions, qu'elles soient délibérées (comme celles qu'a pu commander le KGB) ou non. En effet, de nombreux « dommages collatéraux » s'expliquent par le manque de discipline au sein des unités classiques ou, à l'inverse, par la trop grande rigidité de la chaîne de commandement. C'est du reste pourquoi les spetsnaz se refusent à demander un appui feu aux batteries divisionnaires d'artillerie sachant que leurs servants commettent de fréquentes erreurs de tir.

⁷⁸ Idem

Pour conduire leur politique de pacification, les spetsnaz privilégient les réseaux claniques et familiaux. Cela démontre leur bonne connaissance de la société afghane. **Dans les détachements, un homme sur huit ou dix en moyenne maîtrise la langue locale.** Ce n'est pas un exploit dans les zones turcophones peuplées d'ouzbeks et de turkmènes. Cela l'est davantage dans les territoires pachtouns persanophones⁷⁹. Les spetsnaz conduisent des **actions qui s'apparentent plus ou moins aux opérations civilo-militaires** menées actuellement par la coalition occidentale en Afghanistan. Ils disposent, par exemple, de budgets pour pré-acheter les récoltes, notamment celles de coton dans le nord du pays. **Les spetsnaz expérimentent ici et là l'accompagnement sanitaire et social des populations.** En revanche, ils ne semblent pas avoir conduit d'actions globales d'aide aux civils. Cette lacune s'explique notamment par le fait que ce volet relevait de la responsabilité du gouvernement afghan. Du reste, miné par les querelles de parti et d'ethnie, celui-ci en fit mauvais usage : beaucoup de fonctionnaires se comportent mal avec les administrés appartenant à une autre ethnie ou à un clan différent du leur.

Les spetsnaz ont compris **l'importance des rapports humains et du respect des coutumes et traditions autochtones** dans la guerre que l'URSS mène en Afghanistan. Au-delà des ralliements, ils obtiennent une somme d'informations et de renseignements opérationnels. Ces données contribuent à palier la faiblesse des unités classiques dans ce domaine, engendrée par le fait que dès le départ, elles se coupèrent délibérément de la population.

⁷⁹ A noter que les Soviétiques mettent en oeuvre des unités de « psy-ops » (opérations psychologiques). Ils délivrent en particulier un programme radio en dari et en pachtoun de 42 heures par semaine afin d'expliquer que les forces soviétiques avaient été invitées en Afghanistan. In Edgar O'Ballance, *Afghan War*, op. cit. , p. 107.

QUATRIEME PARTIE :

LA 40^E ARMÉE BOULEVERSEE

« La reconnaissance était le principal facteur permettant de juger du niveau de préparation et du potentiel de combat de la force »

Etat-major de l'armée rouge⁸⁰



Convoi de BTR en Afghanistan.

⁸⁰ *The Russian General Staff*, op. cit. , p 223.

Au fil des mois, la guerre d'Afghanistan imprime de profonds changements sur certaines des fonctions opérationnelles de l'Armée rouge. **Les unités de reconnaissance acquièrent une importance primordiale.** Certains équipements sont propulsés sur le devant de la scène (les hélicoptères), d'autres relégués au second plan (les chars de bataille). **Malgré la difficulté du terrain, la technologie s'impose à tous les échelons.**

CHAPITRE 1 : LA RECONNAISSANCE DETRONE LES CHARS

1.1. La reconnaissance, fer de lance des opérations

La nature de la guerre confère un rôle majeur à la reconnaissance (troupes d'élites et troupes spéciales. En théorie, celle-ci est chargée de dresser l'état politico-militaire dans sa zone de responsabilité, d'établir les actions ennemies ainsi que la localisation et la structure de ses détachements, d'évaluer ses forces, son degré de préparation et de découvrir ses réseaux logistiques. Au début, les **unités de reconnaissance** constituent au maximum 5% des forces. Peu à peu, ce pourcentage **atteint 20%**, proportion sera jugée encore insuffisante par l'état-major.

- Les écueils

Ces unités de reconnaissance se heurtent à de sérieuses difficultés pour remplir leurs missions. Celles-ci sont illustrées par un manque de renseignements fiables au niveau de l'état-major pendant toute la première partie du conflit.

- *Premier écueil.* En théorie, le travail des unités de reconnaissance intégrées aux GTIA consiste à rechercher le renseignement en avant du dispositif principal : entre 600 et 1 000 m devant le bataillon, entre 2 et 9 km devant le régiment. Elles délaissent cette tâche pour remplir les missions de combat que lui assigne l'état-major.
- *Second écueil.* **Les Soviétiques s'épuisent à deviner les structures d'un ennemi qui fait le plus souvent l'impasse**, pour des raisons culturelles et politiques, sur la nécessité de systématiser la création d'une organisation formalisée et administrative : « *les esprits cartésiens marxistes-léninistes étaient frustrés* ».
- *Troisième écueil.* Beaucoup de **renseignement**, notamment celui fourni par les unités afghanes, **est périmé au moment où il est exploité** ; il s'écoule en moyenne un délai de trois à six jours entre le moment du recueil et son exploitation après recoupement.

- La technologie en renfort

Le renseignement d'origine humaine est obtenu de deux manières. Outre l'observation visuelle à partir de postes fixes, les unités terrestres recueillent le renseignement lors des raids et embuscades. Les spetsnaz complètent le travail grâce aux missions de longue distance derrière les lignes ennemies. Ces professionnels contribuent largement à améliorer les résultats des collectes. Les équipes dédiées au renseignement au sein des unités bénéficient de la généralisation des équipements de vision nocturne (jumelles). De même utilisent-elles des moyens radars, capables de détecter de nuit un ennemi dans un rayon de 1,5 à 4 km

Les Soviétiques comblent en partie leur lacune en renseignement d'origine humaine par le renseignement d'origine électromagnétique. Ils mettent en œuvre une large palette de capteurs spécifiques de niveau tactique ou stratégique. Au sol, ils exploitent les informations fournies par les radars de contre-batterie de l'artillerie et posent des senseurs. En l'air, ils utilisent des Antonov 30,

avions conçus pour les reconnaissances aériennes visuelles ou photographiques, fournissant des clichés à l'échelle un centimètre pour 40 à 80 m. Ils complètent leurs clichés avec ceux pris par les avions SU 17M3r, à l'échelle un centimètre pour 8 à 17 m. Cette résolution est suffisante pour permettre aux analystes de déterminer la nature et le type des objets cibles. La distance importante entre leurs bases et celles des ennemis interdisant les interceptions radio fixes, les Soviétiques dédient également des moyens aériens à cette mission. Ils équipent spécialement des hélicos MI 8s à cet effet. Ces appareils opèrent en couple avec des SU 25, avions d'attaque au sol chargés de traiter les objectifs dans la foulée de leur repérage. En fin de conflit, les Soviétiques mettent en œuvre des Antonov 26 pour écouter les émissions radio ennemies.

1.2 Les blindés relégués sur le bord de la route

Les Soviétiques possèdent beaucoup de blindés. Les chars jouent un rôle majeur dans leurs plans, mais ils les utiliseront très peu en Afghanistan. Considérés comme une force de manœuvre capable d'emporter la décision, les blindés sont bientôt relégués à jouer un rôle d'appui, de suivi ou de force de réaction rapide. Ils sont souvent affectés à la sécurité des postes, tâche qui leur fait perdre leur mobilité, ou bien à l'escorte des convois. Sous-employés, les équipages sont atteints par des baisses de moral. Les régiments de blindés autonomes sont retirés complètement en 1986 d'Afghanistan, mais cela ne signifie pas que la 40^e armée perd tous ses blindés, puisque chaque régiment d'infanterie mécanisée possède son bataillon organique de chars. Forte de 31 chars, cette unité se décompose en un peloton de commandement, trois escadrons de combat dotés chacun de 10 chars (trois pelotons à trois chars plus un peloton de commandement à un char) et un escadron de soutien.

Les Soviétiques se séparent de leurs chars modernes (T-72) servis par trois hommes et possédant un chargement automatique, au profit de modèles plus anciens : les T-54/55 et T-62. Leur technologie s'avère suffisante. Leur équipage de 4 hommes est un atout pour assurer la sécurité du blindé lors des phases statiques.

CHAPITRE 2 : PAS DE MANŒUVRE SANS APPUIS

2.1. Le rôle majeur de la troisième dimension

Des les premiers combats, les Soviétiques comprennent que **leur potentiel aérien leur confère un atout maître**. A commencer par leurs hélicoptères : « *Leur rôle dans l'appui feu ou le transport leur permet de rester dans la bataille. (...). Combinés aux avions d'attaque au sol SU 25, ils fournirent un appui feu au sol bien plus efficaces que les avions rapides et évoluant à haute altitude de l'armée de l'air* » (...). Ils permirent aux Soviétiques de déplacer rapidement des forces vers un point critique pour conserver l'avantage sur l'ennemi (...). Les Soviétiques avaient étudié l'emploi des hélicos par les Américains durant la Guerre du Vietnam, mais la guerre d'Afghanistan donna à leur emploi une impulsion décisive »⁸¹. « L'Alat » soviétique est sans doute l'arme qui innova le plus sur le plan tactique de toute la guerre. L'arrivée en dotation des appareils de vision nocturne accroît considérablement ses capacités de combat de nuit.

- Assauts par air

En Afghanistan, la troisième dimension revêt un rôle déterminant dans la manœuvre terrestre. Les Soviétiques deviennent des **experts dans la mise en œuvre des « assauts par air »**. Cette expression désigne la manœuvre qui consiste à aérotransporter sur un point une section ou un bataillon para renforcé d'une section de mortier, d'équipes lance-grenades, lance-flammes et de sapeurs. Voici un schéma de ce type d'opération. Un premier groupe est chargé de détruire les défenses aériennes ; il est constitué d'hélicos d'attaque MI 24H, de chasseurs bombardiers MIG 21, d'avions d'attaque au sol SU

⁸¹ The Russian General Staff, op. cit. , p. 222

25 Frogfoot. Un second groupe composé de MI 8 armés de mitrailleuses a pour mission de déposer les équipes d'assaut pour s'emparer de la zone de poser. Le troisième groupe, composé de paires de MI 6 et de MI 8, transporte le gros de l'unité de combat.



MIG 21. Crédit DR

Les MI 24 Hind assurent leur couverture. « *Le couple char-hélicoptère tant vanté par les experts militaires fut rapidement mis à mal sur le terrain afghan pour laisser la place à un duo beaucoup plus efficace constitué de l'hélicoptère et de l'avion* »⁸².



SU 25. Crédit DR

- Polyvalence

Véritables bêtes de somme de l'Armée rouge en montagne, leur polyvalence s'illustre par l'importance et la variété des missions. Les hélicoptères remplissent quatre grandes familles de missions : l'appui feu, l'assaut par air, les opérations spéciales et le transport. Il faut y ajouter une série de missions complémentaires tel le contrôle de l'espace aérien de nuit (avec destruction libre), le poser de mines, le guidage de l'artillerie, l'illumination des troupes au sol, les Evasan, le renseignement.

Quatre types d'appareils sont mis en oeuvre. Les redoutables hélicoptères d'attaque MI 24 Hind (disposant de paniers de roquettes, armés de canons et/ou de mitrailleuses, de lance-grenades, pouvant tirer des missiles guidés antichars ou larguer des bombes) assurent l'appui des troupes au sol et la destruction des cibles dans la profondeur, la reconnaissance et les missions spéciales. Les MI 8, appareils polyvalents, sont dédiés aux assauts par air, au transport de troupe (10 pax équipés), à la destruction des cibles au sol et aux missions spéciales. Le MI 6 est spécialement conçu pour le transport des troupes (40 pax équipés) et du fret (12 tonnes) ; il sert aussi pour le ravitaillement en carburant. Le MI 9 VZPU fait office de PC pour diriger les opérations.

Les hélicoptères apparaissent très vite comme les vecteurs aériens les mieux adaptés à la montagne et à l'environnement extrême. Toutefois, la lourdeur des appareils, du fait de la systématisation des blindages (en titane sur les MI 24 H) ou de la redondance des moteurs, combinée aux conditions

⁸² Assem Akram, *Histoire de la guerre d'Afghanistan*, op. cit. , p. 173

naturelles restreignent leur emploi. La majorité des terrains sont situés entre 1 000 et 1 800 m d'altitude. Les températures extrêmes, le manque d'oxygène et les vents violents diminuent leurs capacités d'emport et le plafond de vol. Ces contraintes aggravent les conditions de décollage, d'atterrissage et alourdissent l'entretien des machines. Les pilotes en souffrent en raison du rythme élevé des sorties. Du fait de l'augmentation exponentielle des demandes de soutien, le taux de sortie du personnel naviguant explose : de 6 à 8 sorties par 24 heures en moyenne, entre 600 et 800 vols par an, c'est-à-dire environ 1 000 heures de missions de combat par an. On observe des signes de fatigue chez les pilotes tels des phénomènes de désorientation, des dysfonctionnements du système moteur et cardiovasculaire et des troubles psychiques.



MI 8. Credit DR



MI 24 Hind. Crédit DR.

- L'effet du Stinger

On a beaucoup écrit que l'arrivée des Stinger sur le théâtre à partir du dernier trimestre de l'année 1986 marque la fin du règne des hélicoptères dans le ciel afghan et le début du retournement du conflit en faveur des Moudjahidin. « *Ce missile était efficace* », corrigent aujourd'hui les experts occidentaux, « *mais l'examen des pertes en hélicoptères soviétiques ne révèle pas une augmentation significative après son introduction. Le Stinger ne détruit pas tant d'avions que cela. En revanche, il entraîna une révision complète de la doctrine aérienne soviétique (...). Il se montra efficace non pas en nombre d'appareils abattus mais par le changement de tactique qu'il engendra* »⁸³.



La menace de ces missiles rend les pilotes plus prudents et la pression sur les Moudjahidin diminue. Cette nouvelle arme antiaérienne réduit la menace exercée par le couple hélicoptères-forces spéciales

⁸³ The Russian General Staff, op. cit. , p. 222

sur les routes d'approvisionnement de la résistance. Jusqu'en 1981, les appareils évoluent très bas. Progressivement, les pilotes grimpent entre 500 et 700 m puis à 1 500 m d'altitude.

Pour échapper aux Stinger, ils volent au-delà de 2 000 m, tandis que les techniciens équipent les aéronefs de nouveaux systèmes de contre-mesures électroniques et de leurres. A partir de 1987, les appareils s'aventurent moins du côté ennemi. *« L'arrivée des Stinger provoque une révision de la tactique aérienne et freine la mobilité des troupes. Mais les conséquences ne furent pas aussi dramatiques qu'on a bien voulu le dire, car les Soviétiques n'ont jamais été adeptes du tout aérien comme les Américains au Vietnam. En réalité les Stinger permirent aux Moudjahidin de sécuriser leur logistique mais n'ont pas accru la vulnérabilité des Soviétiques pour autant »*⁸⁴. En réaction, les Soviétiques multiplient les convois terrestres pour ravitailler leurs troupes.

En dix ans, la 40^e armée a perdu quelques 334 hélicoptères. Les États-Unis ont estimé qu'à la fin de l'année 1987, les Soviétiques perdent en moyenne un aéronef (avion ou hélico) par jour. Cette statistique est sans doute exagérée bien qu'elle donne une idée précise de l'effet que l'introduction de ce missile a pu produire sur les pilotes soviétiques.

2.2. L'artillerie s'adapte

Comme les chars, l'artillerie occupe une place centrale dans la doctrine soviétique classique mais **à la différence des chars, cette arme conserve un rôle important en Afghanistan**. Les Soviétiques ont développé un instrument de feu puissant, toutefois le terrain et le comportement de l'ennemi contribuent à dégrader son efficacité. Les artilleurs sont handicapés par une chaîne de commandement lourde et lente à la décision, qui contribue à expliquer la redondance en moyens d'artillerie à chaque échelon (division, brigade, bataillon, régiment). Formés à pilonner une surface définie pour tout détruire, les artilleurs manquent d'entraînement pour le tir de précision dont le besoin se fait sentir en Afghanistan et ils ne savent pas opérer la concentration des feux sans plans pré-établis. En dépit de leurs efforts, ils se montrent incapables d'acquérir des cibles en mouvement.

Le conflit donne à cette arme l'opportunité de tester de nouveaux matériels et de nouvelles procédures. Ainsi, les Soviétiques utilisent les missiles Scuds contre les bases de Moudjahidin implantées au Pakistan et en Iran. Ils développent la capacité à conduire des missions feu séparées en utilisant des centres de répartition des directions de feu dans un même bataillon. Ils innovent en prenant l'habitude de déployer des senseurs au sol pour acquérir les cibles de l'artillerie.

Le meilleur vecteur de l'artillerie s'avéra être le mortier, qu'il s'agisse du modèle de 82 mm transportable à dos d'homme, du mortier de 120 mm et de celui de 240 mm autotracté. En complément de cette arme à tir courbe, les Soviétiques disposent d'une panoplie d'obusiers et de systèmes antichars de type missiles guidés (AT-6 et AT-7) que les unités utilisent contre des positions enterrées et des maisons. Pour polluer une zone ou détruire un point de résistance, ils ont recours aux MRLS (systèmes de lance-roquettes multiples) couplés à des radars d'artillerie. Les trois phases de l'appui feu sont planifiées : préparations de feu contre l'ennemi, appui feu, tirs d'accompagnement. Les conditions météo affectent la précision des tirs. Pour palier ce problème, les Soviétiques établissent une surveillance météo de tout l'Afghanistan de manière à réaliser des tables de calcul pour appuyer les postes.

2.3. Les sapeurs saturés

En Afghanistan, le génie est au coeur de la manœuvre interarmes et ses détachements sont adaptés en conséquence. Chaque division, chaque brigade, chaque bataillon et chaque régiment possède son unité de génie. S'ajoutent à cela les unités autonomes spécialisées. Pour compléter leurs effectifs, les unités de génie recrutent localement des « supplétifs » pour les tâches répétitives ne nécessitant pas de qualification particulière. Malgré un effectif important, les spécialistes n'arrivent pas répondre aux demandes de concours. Dépollution de terrains minés, construction d'obstacles, dont

⁸⁴ Entretien avec l'auteur, op. cit.

des bouchons de mines, maintien en état des voies de circulation et des ponts, construction d'ouvrages de protection, purification et approvisionnement en eau : leurs missions sont nombreuses et variées tandis que les équipements conçus pour le théâtre centre-européen se révèlent peu adaptés au terrain afghan. Elles ont acquis un grand savoir-faire, en particulier dans l'appui à la mobilité et à la contre mobilité.

Très vite, la **guerre des mines** – la « guerre des lâches » - **prend une importance considérable**. Les Moudjahidin utilisent des mines soviétiques, chinoises, italiennes, pakistanaises et même belges. Ils sont passés maîtres dans l'art de fabriquer des **mines artisanales et des pièges de toutes sortes**. Les Soviétiques répliquent en pratiquant la guerre des mines à grande échelle. Ils disséminent des millions de mines antipersonnelles en utilisant les avions, les hélicos et l'artillerie. Tous modèles confondus, près de 20 millions de mines (la fourchette variant entre 8 et 30 millions) sont parsemées sur le territoire, soit l'équivalent de 1,5 mines par habitants. Cette guerre aurait provoqué 700 000 handicapés (5% de la population) dont une très grande majorité à la suite d'une blessure par mine. La 40^e armée protège ses principales emprises des intrusions ennemies par des champs de mines. De même les utilise-t-elle pour interdire des portions entières du territoire.

En dehors de la guerre des mines et de la dépollution des axes de circulation, le génie soviétique consacre une autre partie de son temps à reconstruire ou à consolider les ouvrages d'art, à intervenir pour débayer des axes obstrués par les avalanches ou les éboulis de terrain. Des unités spécialisées vont forer quelques 180 puits pour produire 63 000 m³ d'eau par jour.

2.4. Le piège de la « bunkérisation »

La doctrine soviétique prévoit que les unités du ministère de l'Intérieur soviétique (KGB et MVD) sécurisent les installations et les lignes de communication de « l'arrière ». En Afghanistan, ces troupes sont présentes mais en trop faible nombre. Cette mission incombe donc aux unités combattantes. Du fait de l'absence de ligne de front et des agissements de la guérilla, elle occupe un nombre très important de personnels. Selon les années, les troupes non combattantes représentent entre 20% et 50% des effectifs. Et la tendance est à la « bunkérisation », selon le schéma suivant : la 40^e armée a pour mission de protéger les zones ou installations amies contre des menaces extérieures tandis que les effectifs du ministère de l'Intérieur afghan ou soviétique assurent l'ordre et la sécurité à l'intérieur du périmètre. Les Soviétiques bâtissent au total quelques 862 postes permanents, en particulier le long des axes de communication qui mobilisent environ 20 000 soldats. En outre, ils construisent 149 postes pour assurer la sécurité de la dizaine d'aéroports stratégiques et complètent ces ouvrages par 224 postes dressés le long des principales voies d'accès. Chaque poste est fortifié et dispose de quoi être autonome pendant plusieurs jours. Cette mission diminue le potentiel de combat de la 40^e armée et dégrade la mentalité d'une partie de ses effectifs.

CHAPITRE 3 : LIFTING DES ARMES ET DU MATERIEL

L'intervention soviétique a duré dix ans, soit à peu près le temps nécessaire pour développer un armement classique. Aucun système d'arme nouveau n'a été mis en service durant cette période, mais des modifications - parfois importantes - sont apparues progressivement sur les systèmes existants. L'Afghanistan a été un lieu privilégié d'expérimentation dans trois domaines particuliers : l'artillerie, le génie, les hélicoptères.

3.1. Les armes d'infanterie

On observe pour la première fois sur le théâtre des versions à canon raccourci des fusils d'assaut de type AK et équipés de manchons lance-grenade permettant de tirer des grenades de 40 mm entre 50 et 400 m, comblant ainsi un trou dans la panoplie des armes à tir indirect. Le lance-grenades automatique AGS 17 confirme son efficacité pour atteindre des cibles situées au-delà de 400m de distance. En

matière d'armement collectif, les Soviétiques systématisent l'emploi du lance-flammes portable. Cette arme s'avère utile pendant les combats de rue et dans le nettoyage des grottes. Un des modèles projette un liquide qui ne s'enflamme pas à la sortie du tube mais seulement à l'impact.

3.2. Les véhicules blindés

Ces matériels majeurs intègrent progressivement un certain nombre d'améliorations, liées en particulier à la protection et aux capacités d'intervention des personnels.

Le BTR 70, véhicule de transport de troupes à roues, qui remplace peu à peu le BTR 60, bénéficie d'une mitrailleuse en tourelle avec un secteur de tir en site accru, ainsi que de tapes de tirs sur le toit. Le BTR 80 comporte des modifications profondes supplémentaires : remplacement des deux moteurs à explosion par un moteur diesel, adoption de portes latérales à double battant autorisant le débarquement rapide.

Les Soviétiques expérimentent les véhicules de combat d'infanterie en ambiance opérationnelle. Le BMP 1 à chenille est remplacé par le BMP 2 présentant un niveau de puissance de feu, de mobilité et de protection bien supérieur : un canon de 30 mm, un système de défense sol-air, des plaques de surblindage garnissant la tourelle, la caisse et les flancs. Les BMD, les véhicules blindés des parachutistes, bénéficient aussi d'une série d'améliorations similaires.

3.3. L'artillerie

Il semble que les Soviétiques aient préféré l'artillerie autotractée aux systèmes tractés du fait de leur meilleure mobilité. Ils introduisent en 1984 le système BM 22 (trois rangées de six tubes montés sur châssis) qui marque un tournant dans les capacités de l'artillerie de saturation. Sa portée de plus de 35 km et ses 16 roquettes dotées de têtes versatiles (mines AP, mines AC, bombinettes antipersonnelles...) permettent aux Soviétiques de limiter nettement et durablement les mouvements des Moudjahidin.

3.4. Hélicoptères

Le **MI 24-Hind**, un appareil de 17 tonnes, long de 17 m, a focalisé l'attention des observateurs. Fournissant à l'équipage **une protection complète contre les armes de petit calibre** (jusqu'au calibre 7,62), il constitue en cela un **excellent appareil anti-guérilla**. Il est piloté en outre par un équipage redondant, mu par plusieurs rotors, équipé d'une protection anti-incendie dédoublée. Ses armes sont redoutables. En version gunship, il possède une mitrailleuse de 12,7, 4 missiles antichar, 128 roquettes de 57 mm, et il peut transporter 8 hommes.

Toutefois, le « char du diable » comme le surnomment les Moudjahidin, a démontré qu'il n'était pas invulnérable. Son brouilleur et son système de leurre infrarouge apparaissent insuffisants pour échapper aux Stinger.

Le Hind est le seul hélico à être équipé au début du conflit d'un blindage en titane. Les Soviétiques généralisent cet équipement à tous leurs appareils. Ils améliorent les systèmes de leurre, mettent au point des systèmes de refroidissement des gaz de combustion sur le MI 24 H afin d'atténuer leur signature thermique. Cependant, la survie des hélicos continue à dépendre beaucoup de l'habileté des pilotes et de leur prudence.

CONCLUSION

« Nous avons rempli notre devoir jusqu'au bout ».

Le 15 février 1989, la dernière colonne de l'Armée rouge – 450 véhicules blindés, 1 400 hommes – traverse le « Pont de l'Amitié » à Termez. L'ouvrage enjambe l'Amou Daria, le fleuve qui marque à cet endroit la frontière entre l'Afghanistan et l'URSS. Devant les caméras du monde entier, le chef de la 40^e armée, le général Boris Gromov, referme la « parenthèse » de l'Afghanistan soviétique. Moscou tient promesse avec un jour d'avance sur le calendrier annoncé, rapportent les journalistes convoqués pour la circonstance.



Tankiste soviétique.

De Washington à Berlin Ouest, où le « Mur de la honte » a commencé à se fissurer (il tombe neuf mois plus tard, le 9 novembre), le Monde libre ne s'y trompe pas. Chacun comprend que les Stinger du commandant Massoud ont mis l'ogre soviétique à genoux.

Entre 1979 et 1989, par le jeu des relèves, **620 00 Soviétiques**, dont une grande majorité de conscrits, ont **combattu** en Afghanistan. **26 000 d'entre eux y ont laissé leur vie**⁸⁵. 53 754 y ont reçu une blessure⁸⁶. « *L'armée ne voulait plus de cette guerre qui la minait de l'intérieur comme un cancer* », confiera quelques années après le retrait le général Alexandre Lebed⁸⁷. L'armée et la société soviétique refusent de payer le prix de la victoire. Le conflit afghan, cette « *blessure sanglante* » (Mikhaïl Gorbatchev), accélère l'effondrement du système soviétique. A partir de 1985, le nouveau maître du Kremlin tente d'enrayer sa déliquescence en lançant la « glasnost », qui marque la « *rupture entre l'ordre ancien et l'ère nouvelle de la pérestroïka* »⁸⁸. Guerre difficile et ruineuse, comparable à ce qu'avait été le Vietnam pour les Etats-Unis, affirme l'historien Georges-Henri Soutou⁸⁹, l'Afghanistan allait jouer un rôle considérable dans la phase finale de la Guerre Froide. Avec le recul, elle apparaissait clairement comme le « *début de la fin pour la politique soviétique d'expansion commencée en 1975, voire pour l'URSS, elle-même* ». Elle confirmait l'intuition d'Henri Kissinger dix ans auparavant : « *la disparité entre les prétentions de l'État communiste et ses réalités n'en frappait que plus brutalement le visiteur à son arrivée à Moscou (...). On devinait (...) le frémissement d'une panique naissante à l'idée que les impasses et les goulets d'étranglement dont souffrait le communisme finissent par faire dérailler toute l'entreprise* »⁹⁰.

⁸⁵ En 1989, le chiffre officiel des morts est de 14 453.

⁸⁶ Voir annexe 1 : bilan des pertes.

⁸⁷ En Afghanistan, cet officier parachutiste se forgea une solide réputation d'efficacité et de bravoure au sein de l'armée. Entretien avec le rédacteur, 17 avril 2008.

⁸⁸ Françoise Thom, *Le moment Gorbatchev*, coll. Pluriel, Edition Hachette, Paris, 1991, p. 8.

⁸⁹ Georges-Henri Soutou, *La guerre de cinquante ans*, Fayard, 2001, p. 616.

⁹⁰ Henry Kissinger, *Les années du renouveau*, Fayard, 2000, p. 229. Conseiller du président américain pour la sécurité nationale de 1969 à 1975, secrétaire d'Etat de 1973 à 1977, le diplomate va régulièrement en URSS durant cette période.

Pourtant, le général Gromov a raison. Opération difficile s'il en est, la retraite de la 40^e armée s'est effectuée en bon ordre. Ce succès tactique invite à nuancer la vision un peu manichéenne de la guerre d'Afghanistan que l'Ouest a contribué à forger. « *Sur le plan militaire* », analyse l'historien Jacques Lévesque, « rien n'a fondamentalement changé pour les Soviétiques en Afghanistan entre 1981 et 1988. Rien n'indiquait la possibilité d'une défaite soviétique. **C'est la perception du conflit par les autorités et les problèmes internationaux globaux qui décidèrent Moscou à se retirer** »⁹¹.

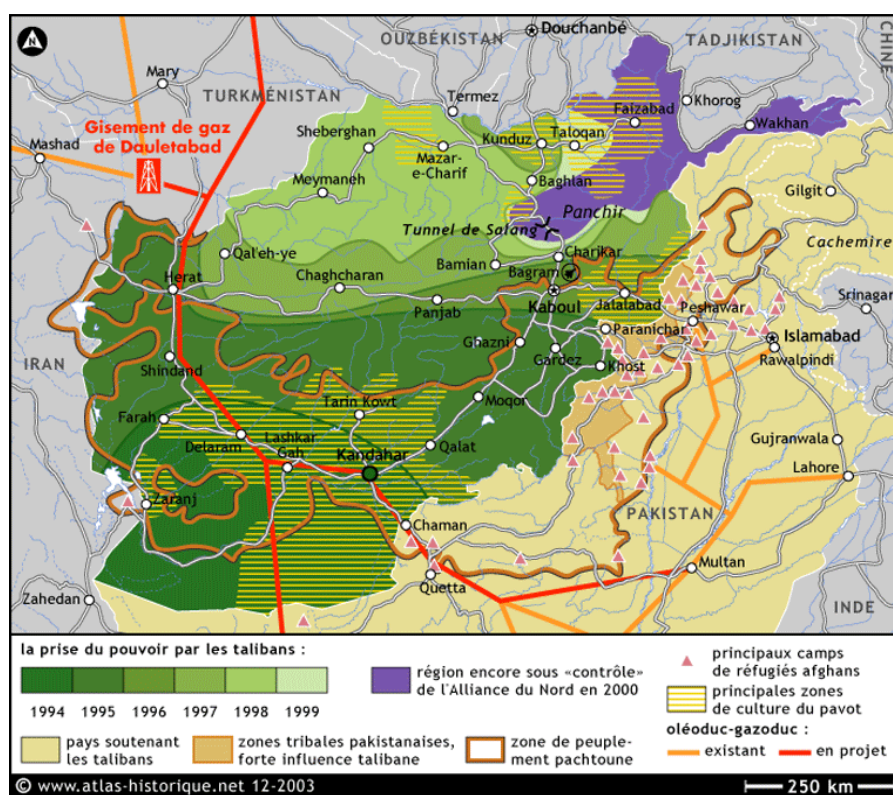
En 9 ans et 2 mois de conflit, l'URSS a su éviter l'enlisement et son armée a marqué des points dans la guerre de contre-guérilla qui l'opposait à la rébellion afghane. Tandis que **les unités classiques** de l'Armée rouge **sécurisent** les grandes implantations et les axes de communication vitaux pour sa survie, les **unités professionnelles** et spéciales **organisent la traque des Moudjahidin**. La 40^e armée engrange des succès tactiques et une précieuse expérience opérationnelle. Quadrillant « l'Afghanistan utile », elle supporte à bout de bras le pouvoir à Kaboul. Les soldats de l'Armée rouge appuient le retour de l'État dans les territoires ethniques. Par une combinaison de méthodes brutales et de complicités de circonstances, ils réussissent à imposer un semblant d'ordre à ce pays intrinsèquement rétif à d'autres lois que celles des tribus ancestrales et des coutumes de l'Islam. Certes, le prix de la « pax soviétique », est élevé pour l'Afghanistan. En 1979, le pays comptait 17 millions d'habitants. Dix ans plus tard, on recense un million de morts, 1,5 million de personnes déplacées à l'intérieur du territoire et 5 millions d'Afghans réfugiés à l'extérieur⁹². Sans compter les immenses destructions matérielles et les zones polluées par les mines pour des décennies.

Preuve de l'efficacité du "travail" accompli par l'Armée rouge, le régime prosoviétique du président Mohammed Najibullah résiste pendant trois ans aux coups de boutoirs de la rébellion. Paradoxalement, le retrait de l'armée rouge a affaibli les Moudjahidin. La résistance ayant perdu « son » ennemi, son semblant d'unité vole en éclat. Ce n'est qu'à l'effondrement de l'URSS, fin 1991, que sonne le glas du régime en place. En avril 1992, Kaboul tombe enfin aux mains des Moudjahidin.

Mais cette victoire ne stoppe pas leurs rivalités internes. Bien au contraire, les responsables des partis

et les commandants militaires laissent libre cours à leurs différends. Ils plongent le pays dans la guerre civile et dans l'anarchie. Le chaos profite à la frange la plus extrémiste de la contestation, soutenue par le Pakistan et l'Arabie Saoudite, qui promet à la population le rétablissement de l'ordre. En 1996, les Taliban s'imposent et prennent à leur tour Kaboul.

Ainsi, sept ans après la libération du joug soviétique, l'Afghanistan retombe dans une nouvelle forme de terreur. A la révolution marxiste, succède la loi de la charia



⁹¹ Jacques Lévesque, *L'URSS en Afghanistan, de l'invasion au retrait*, Editions complexes, p. 196.

⁹² Après dix ans de guerre, la population rurale est passée de 85% à 25%, selon Jacques Lévesque. Idem, p. 229

et des mollahs. Leur règne dure jusqu'au lendemain du 11 septembre 2001. En réaction aux attentats de New York et de Washington, les États-Unis déclenchent l'offensive contre les Talibans alliés de Ben Laden. L'armée américaine débarque en Afghanistan et les chasse du pouvoir.

Depuis, la coalition occidentale « *sécurise* » ce pays que les géopoliticiens contemporains considèrent comme la « *clé de voûte du continent asiatique et la zone pivot entre le Moyen-Orient et l'Asie* ». 20 ans après le départ des Soviétiques, l'Afghanistan n'a pas encore rompu avec l'état de paix armée.

TEMOIGNAGE D'UN CHEF REBELLE

Amin WARDAK

*« Nous ne faisons pas que la guerre des fusils.
Nous avons besoins de combattants sachant écrire, connaissant l'agriculture
et la médecine »⁹³.*



Amin WARDAK crédit photo privé

Avertissement

Amin Wardak, 58 ans, fut l'un des sept principaux chefs de guerre de la résistance anti-soviétique en Afghanistan. Réfugié politique en France depuis 1995, il a rompu depuis avec toute forme de lutte armée (il vit à Paris, où il a ouvert un commerce d'objets d'artisanat afghan), même s'il compte toujours dans la sphère politique afghane.

Son témoignage entre dans le cadre de cette analyse dans la mesure où il éclaire les motivations et les méthodes d'une partie des adversaires que les Soviétiques durent combattre.

Qui est Amin Wardak

Descendant d'une famille de notables pachtouns régnant sur la province du Wardak (ouest de Kaboul) depuis des siècles, Amin Wardak a fait ses classes au lycée français de Kaboul, puis à la faculté de lettres de la capitale. Il a débuté sa carrière comme fonctionnaire au ministère de l'Education nationale, avant de s'expatrier en Iran pour le compte d'une entreprise privée. A la suite du coup d'Etat communiste d'avril 1978 (la Révolution Saur), son père le rappelle en Afghanistan pour organiser la résistance au nouveau régime afghan dans sa province. A l'été 1978, cet intellectuel qui a fait son service militaire obligatoire d'un an, libère son territoire par les armes. La quasi-totalité du Wardak demeurera inaccessible aux Soviétiques durant toute la durée de la guerre soviéto-afghane.

En 1988, Amin Wardak entre en vainqueur dans Kaboul. En 1992, lorsque le conflit éclate entre les différentes factions de la résistance, il marque son désaccord avec la stratégie des partis politiques afghans en retournant dans sa province. En 1995, afin d'échapper aux menaces de mort proférées à son encontre, il se réfugie en France. Une semaine après son départ, ses principaux lieutenants sont assassinés.

⁹³ Entretien avec l'auteur, septembre 2008.

Au début de la guerre, Wardak a fait allégeance à Sayed Ahmad Gailani, le patron du Mahaz-i islami, parti modéré d'obédience royaliste connu en occident sous l'appellation de Front national islamique. En 1987, il rejoint Younus Khaled, chef de la branche « modérée » du Hezb-i Islami, le parti des fondamentalistes ou islamistes d'obédience sunnites, l'un des mouvements les mieux structurés de la résistance. L'autre figure du Hezb-i Islami est l'extrémiste Gulbuddin Hekmatyar. Son nom a resurgi récemment dans l'actualité. L'homme revendique la pérennité de l'embuscade du 18 août dernier contre les soldats du 8^e RPIMa, du 2^e REP et du RMT dans la province de la Kapissa.

Wardak a aussi opté très tôt pour un rapprochement avec les Occidentaux. Il accueille en particulier dans sa zone les humanitaires et journalistes français. En échange, ils lui ouvrent des portes à Paris, Londres et Washington afin de médiatiser la cause afghane et d'obtenir des subsides.

Autant chef de guerre (il sera légèrement blessé plusieurs fois au combat) que leader politique, Wardak mène de front la résistance militaire et civile. Il harcèle l'armée rouge dans ses positions fortifiées aux abords des grandes villes et le long des principaux axes de communication traversant cette province montagneuse. En période de calme, il développe les infrastructures civiles et économiques locales. Il veut inciter les habitants à renoncer à l'exode en dépit des traumatismes causés la guerre et les bombardements aériens.

Dès la troisième année du conflit, son autorité s'étend sur toute la province. Les Soviétiques, occupent la capitale, Maidanshar, située 25 km à l'ouest de Kaboul, mais leurs unités ne s'aventurent jamais au-delà d'un rayon de 5 km. Il étend son influence sur une bonne partie de la province de Ghazni, située au sud du Wardak. Il conquiert la moitié de sa capitale, la ville du même nom.

Interview d'Amin Wardak

Le basculement dans la révolte

« En 1979, la classe dirigeante et éduquée s'était résignée à la défaite. Les pauvres, eux, étaient prêts au sacrifice. Moi, j'ai dit aux intellectuels que je préférerais me sacrifier avec les 17 millions de pauvres plutôt que de rester vivant au milieu de 300 000 éduqués. Plus tard, ils me dirent que j'avais raison.

Nous avons gagné cette guerre par la force de notre foi et non pas par la force militaire. Je savais qu'on gagnerait. Peut-être pas moi, mais mon fils ou mon petit-fils. Nous pensions que le temps et l'histoire étaient de notre côté. Nous avons reçu la terre libre de nos parents, nous avons le devoir de la transmettre libre à nos enfants. Aujourd'hui, ils continuent à se battre contre les envahisseurs, qu'il s'agisse des Pakistanais ou des Saoudiens. Nous aimons notre liberté et notre indépendance comme nous respectons celle des autres.

Au départ, les Soviétiques n'étaient pas venus prendre l'Afghanistan, mais accéder à la « mer chaude » et attaquer le Monde entier. En Occident, où l'on avait peur des Soviétiques, personne ne me croyait quand je disais que nous étions capables de les mettre dehors. Il est vrai que, là-bas aussi, très peu de gens se déclaraient prêts à se battre contre les Soviétiques.

Une première fois, au ministère de l'Education, je me suis opposé à mon chef qui était communiste. Ma deuxième révolte eut lieu dans mon district contre un représentant du gouvernement communiste.

Sous prétexte de combattre les Hazaras qui s'opposaient à Kaboul, nous avons demandé des armes au gouvernement. On nous avait livré 18 000 fusils Lee Enfield avec des munitions, ainsi que des armes automatiques. Mais nous ne nous en sommes pas servis comme prévus. Un émissaire de l'armée est venu chez nous pour récupérer les armes. Je l'ai menacé en public. Cela se passait au début de l'été 1978, quelques mois après le coup d'Etat communiste d'avril. C'est à ce moment là que j'ai basculé dans la résistance. Deux jours plus tard, nous avons attaqué les troupes gouvernementales. En une semaine, nous avons libéré la province.

Ensuite, Nous avons subi des bombardements, des attaques, des embuscades Je n'ai jamais eu peur ».

Le Wardak, province stratégique

« Le Wardak était stratégique pour les Soviétiques. La province est située sur la porte sud de Kaboul. Elle est traversée par la route Kaboul-Ghazni-Kandahar. Le 28 et le 29 décembre 1979, nous avons aperçu les premiers convois soviétiques. Ils venaient du nord et du sud. Aussitôt, nous avons commencé à les harceler.

Nous évitions la guerre de front à front. Nous n'avions que des armes légères. On montait des embuscades contre les convois, on attaquait les grandes villes. J'ai lutté dans trois provinces : celles du Wardak, de Ghazni et de Kaboul. Une fois mon territoire libéré, j'ai partagé mes combattants en plusieurs groupes et ils ont attaqué les postes tenus par les Soviétiques ainsi que leurs convois dans l'ensemble de cette zone. Dans les premières années, nos groupes étaient mobiles. Ensuite, nous avons constitué des bases militaires, avec des effectifs chargés de les défendre. Vers 1982, je commandais à 11 bases militaires réparties sur tout mon territoire ».

Opérations de guérilla

« Dès le début, lorsqu'ils se sont rendus compte qu'ils auraient des difficultés à conquérir le Wardak, les Soviétiques ont cherché à se rapprocher des populations locales et à nouer des contacts avec les chefs en vue d'alliances. Moi, je n'étais pas d'accord.

Les Soviétiques étaient retranchés et enterrés autour des grandes villes et des principaux axes de communication (la route Kaboul-Ghazni). Ils ne pouvaient pas sortir de leurs positions. Nous contrôlions la zone depuis 1978. En riposte, ils bombardaient de jour et de nuit les villages pour faire fuir la population. Ils avaient besoin de notre territoire, pas de ses habitants. Mes soldats occupaient les villages désertés. Pour se déplacer sans risques, ils creusaient des puits dans chaque maison et des tunnels pour relier les puits entre eux. Une ou deux fois par an, les Soviétiques montaient de grandes offensives qui duraient de 2 à 3 semaines. Pour échapper à leur puissance de feu, nous nous dispersions dans la nature. Par petits groupes, nous posions des mines anti-char sur les points de passages et attaquions les colonnes. Le soir, lorsque les Soviétiques se regroupaient sur un point pour passer la nuit, nos groupes mobiles passaient à l'offensive, appuyés par de petits mortiers.

Au début, nous manquions d'expérience. Nous montions des opérations avec beaucoup d'hommes. Nous avons beaucoup de morts et de blessés et dépensions énormément de munitions. Ensuite nous avons fait différemment. Nous attaquions avec 40 hommes au maximum, répartis en 5 à 6 groupes.

La zone que je contrôlais comptait environ 1 million d'habitants. Chacun, y compris les femmes et les enfants, a participé d'une façon ou d'une autre à la résistance. Les enfants nous apportaient des messages. Nous ne manquions pas d'hommes. En revanche, on ne pouvait pas armer tout le monde. En période normale, je disposais de 3 à 4 000 combattants permanents. Quand les circonstances l'exigeaient, j'étais capable de mobiliser jusqu'à 5 000 voire 10 000 combattants.

L'essentiel de nos armes légères étaient récupérées sur les Soviétiques. J'ai eu beaucoup de difficultés à m'approvisionner en armes et en munition au Pakistan car j'étais très indépendant par rapport aux partis politiques. Durant toute la guerre, j'ai récupéré par cette voie seulement 600 armes légères et 30 armes lourdes ».

Une stratégie inverse à celle des Soviétiques

« J'ai été le seul chef des Moudjahidin à mettre en œuvre la stratégie inverse des Soviétiques. Ils voulaient vider le pays de ses habitants. Dès le début j'ai tout fait pour fixer la population sur place. Je ne voulais pas qu'elle parte au Pakistan, car tant qu'elle était là, la résistance pouvait survivre.

Pour garder la population sur place, il fallait penser à leurs besoins : des médecins pour les malades, des écoles pour les enfants, des vétérinaires pour soigner les bêtes, des projets agricoles pour pouvoir manger. Dès que les Soviétiques détruisaient, nous reconstruisions en activant le réseau de solidarité que nous avons créé entre les populations.

A partir de 1980 j'ai lancé des projets agricoles, j'ai construit des hôpitaux, des dispensaires et des écoles. J'ai distribué plus de 2 millions d'arbres fruitiers. Aujourd'hui, on voit sur les marchés du Wardak les fruits des pommiers, des abricotiers, des amandiers ou des pêchers que j'avais fait planter.

Le Wardak était l'une des provinces les plus pauvres d'Afghanistan. Les surfaces de terre cultivable étant faibles, elles étaient mises en jachère tous les deux ans. On manquait d'eau pour irriguer les parcelles. Grâce à notre action, nous avons bénéficié d'un soutien important des villageois. Ils nous ont nourri, nous ont guidé et renseigné. Ainsi, à partir de 1986, nous utilisions des camions pour transporter des armes. On arrivait par exemple vers 2 heures du matin dans un village. Aussitôt, les gens sortaient de chez eux et nous aidaient : ils déchargeaient les camions, puis cachaient le fret, les véhicules et les combattants. La nuit suivante, ils rechargeaient le convoi. Il ne manquait jamais rien.

Ma province était pilote. En menant cette politique, je me suis attiré les foudres des fondamentalistes. En Afghanistan, j'étais accusé d'être l'homme des Français. Aujourd'hui, à Paris, certains m'accusent d'être le représentant des Taliban ! A l'époque, j'ai accueilli de vrais humanitaires français. Les membres de la Guilde du raid européen (organisation s'appelant aujourd'hui Solidarité) m'ont aidé à monter mes projets agricoles et scolaires. Les Vétérinaires sans frontières m'ont accompagné sur le terrain. J'ai emmené près de 2 000 occidentaux en Afghanistan, médecins, infirmières, journalistes, écrivains, hommes politiques. Massoud et d'autres commandants importants m'accusaient faire venir des médecins au lieu de faire la guerre ».

Indépendance vis-à-vis des "partis étrangers"

« Voilà pourquoi j'allais au moins une fois par an aux Etats-Unis ou en Europe pour faire des conférences et expliquer la situation afghane. Les organisations humanitaires m'apportaient quelques subsides collectés auprès des populations civiles. De temps en temps, des partis politiques me donnaient de l'argent. Dès le début la France a été très active au Wardak. Les Arabes, comme Oussama Ben Laden, se sont intéressés au conflit à partir de 1982, mais se sont installés au sein des partis, à Peshawar, au Pakistan. La seule délégation arabe que j'ai reçue, c'était en 1986. Ils m'ont proposé de mettre les Français dehors et de m'appuyer sur eux. Ils me promettaient 4 fois plus que les Français. J'ai refusé car j'avais besoin de l'appui international. Les Français étaient là depuis le début, et je n'avais pas l'assurance que les Arabes tiendraient leurs promesses.

Je n'étais pas d'accord avec les partis, mais j'étais obligé de m'affilier à l'une des organisations officielles. Sans cela, je n'aurais même pas pu quitter mon pays pour aller en Occident. Une première fois, avant l'invasion soviétique, je m'étais rendu au Pakistan avec mon père et une délégation d'une soixantaine de membres, pour discuter avec les partis. N'ayant pas encore de carte de l'une des organisations, les Pakistanais nous jetèrent en prison pendant une semaine. Je me suis d'abord rapproché de Gailani, chef du parti des royalistes modérés. En 1987, j'ai rejoint Khales au Hezb-i islami. Mais cela n'a rien changé.

Les partis politiques qui dominaient la résistance n'étaient pas, selon moi, des partis afghans. La faiblesse de la résistance était d'être sous la tutelle de partis créés à l'étranger. Le Pakistan avait autorisé 7 partis. L'Iran accueillait 8 organisations. Ces mouvements se sont imposés dans le jeu afghan. Mais au lieu de nous aider, ils nous ont créé des problèmes. Ils ont divisé chaque région, chaque vallée et chaque district en 7 ou 8 groupes ou clans concurrents. Ces divisions perdurent aujourd'hui. Chaque groupe était rattaché à un parti, lui-même dépendant d'un pays étranger ».

Bilan du combat contre les Soviétiques

« De 1978 à 1992, j'ai perdu 5 000 hommes au combat, contre les Afghans pro-soviétiques et contre l'armée rouge.

Nous redoutions les embuscades de l'ennemi : on ne savait jamais où elles se produiraient, combien seraient les Soviétiques et quel serait leur dispositif. Je suis tombé deux fois dans une de leurs embuscades. Nous nous méfions des mines - et pas seulement celles des Soviétiques -, des mines anti-personnelles comme les mines anti-char ; au début, on combattait à pied mais à la fin nous utilisions des véhicules. Nous avons souffert des bombardements aveugles.

J'ai réussi à battre les Soviétiques et je n'ai jamais eu de Stinger. Les Américains en livrèrent une petite quantité. Leur distribution était contrôlée par l'ISI, les services secrets pakistanais. Ils les donnaient seulement aux fondamentalistes ou aux groupes combattant le long de la frontière afghano-pakistanaise. Certains Afghans en ont récupéré et les ont revendus. Avec le bénéfice réalisé, ils ont

émigré en Europe et aux Etats-Unis. Une grande partie de ces armes a été récupérée par l'armée pakistanaise. Les mouvements fondamentalistes faisaient en sorte de conserver ces armes pour plus tard, « pour l'autre guerre », disaient-ils, en évoquant la guerre civile de 1992.

Dans la dernière période de la guerre, les Soviétiques multiplièrent les attaques et les embuscades meurtrières contre la résistance. Pendant leurs grandes offensives, jamais ils ne réussirent à mettre la main sur nos dépôts de munition. Mon système était imparable. Je missionnais cinq personnes pour creuser dans la montagne des caches pour y entreposer des munitions. En travaillant toutes les nuits, cela prenait six mois à un an. Ils évacuaient la terre extraite très loin ou la recyclaient sous la forme d'un champ. Ces mêmes personnes étaient chargées de remplir le dépôt et de le garder. C'est pour cela que pas un seul dépôt n'est tombé aux mains de l'ennemi dans ma province.

J'ai gagné la guerre grâce à l'aide occidentale et à mon projet politique, bien plus qu'aux armes. Il n'y avait pas que la guerre des fusils, nous avons besoins de combattants sachant écrire, connaissant l'agriculture, la médecine... »

Les erreurs des Soviétiques en Afghanistan

« Les Soviétiques n'avaient pas étudié l'histoire de l'Afghanistan avant de l'envahir. Ils croyaient que ce pays se comporterait comme tous ceux qu'ils avaient déjà envahi. Ils ont soutenu un groupe de communiste représentant 4 à 5 000 personnes au maximum. Ils n'ont pas écouté le point de vue des autres Afghans. Pendant la guerre, ils ont multiplié les bombardements sur la population civile. Ils croyaient que le recours accru à la force accélérerait la soumission des habitants. Ce fut le contraire qui se produisit. La haine de la population à leur égard augmenta à mesure que se multiplièrent les bombardements, les dommages matériels et les victimes civiles ».

L'efficacité des unités soviétiques

« Les Soviétiques se comportèrent différemment et mieux que les troupes américaines aujourd'hui. Quand l'armée rouge arrivait dans un village, elle demandait aux Afghans qui les accompagnaient de mettre à part les femmes avant de rentrer dans les maisons.

C'était une armée forte, bien organisée et bien entraînée. Elle était efficace. Nous respections cet ennemi mais nous n'avions pas le même but. D'autant que je n'étais pas un militaire mais un civil, qui luttait pour son pays, ses droits et sa liberté. Malheureusement notre armée n'était pas avec nous ».

La défaite des Soviétiques

« Nous avons gagné et ils ont perdu. Militairement et politiquement. Ils en ont même perdu leur empire. C'est la spécificité des Afghans. Regardez ce qui est arrivé aux Anglais ».

Etat des pertes ⁹⁴

Pertes humaines

Au total, entre 1979 et 1989, 620 000 soldats soviétiques servent en Afghanistan : 525 000 dans l'armée, 90 000 dans les unités du KGB et assimilées, 5 000 dans des formations relevant du MVD. A cela, il faut ajouter 21 000 auxiliaires civils. Le niveau annuel moyen du contingent oscille entre 80 000 et 108 000 militaires.

Le bilan des pertes est le suivant :

- **14 453 morts.** Le chiffre officiel des pertes soviétiques en Afghanistan inclut les morts au combat ou par accident, à la suite de blessures ou de maladies. Il se décompose ainsi : 13 833 pour la 40^e armée (dont 2 595 officiers et 616 sous-officiers), 572 pour le KGB, 28 pour le MVD et 20 relevant de divers services. Toutefois, les auteurs de ces statistiques officielles affirment que les pertes réelles sont deux fois plus élevées. Elles attendraient donc environ **26 000 morts**. La moitié des pertes est enregistrée entre mars 1980 et avril 1985.

- **53 754 blessés et 415 932 malades.**

Pertes matérielles :

Destruction (ou perte, en ce qui concerne les armes légères et les véhicules) de 118 avions, 333 hélicoptères, 147 chars, 1 314 véhicules blindés de transport de troupes, 433 fusils et mortiers, 510 engins du génie, 11 369 camions divers.

⁹⁴ Source : Colonel-général G. F. Krivosheev, *Soviet casualties and combat losses in the twentieth century*, Greenhill Books, London, 1997, p. 286-288.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

Assem Akram, ***Histoire de la guerre d'Afghanistan***, Edition Le Nadir, Balland, Paris, 1996.

Borer, Douglas B., **Superpower defeat. Vietnam and Afghanistan compared**, Frank Cass, London

Brigot André, Roy Olivier (sous la direction de), ***La guerre d'Afghanistan, Intervention soviétique et résistance***, Collection Notes et études documentaires, La documentation française, Paris, 1985.

Buis Georges (général, préfacé par), ***Les guerres de l'URSS, Afghanistan, Grand Nord, Guerre des Etoiles***, International Mortimer Publications, Villennes, 1985

Buis Georges (général, préfacé par), ***La puissance militaire soviétique***, Elsevier Séquoia, Paris/Bruxelles, 1977.

Bures Alain de, Chaligny Jean-Michel, ***Le défi afghan, l'URSS en échec***, Editions Anthropos, Paris 1986

Franceschi Patrice, ***Guerre en Afghanistan***, La table ronde, Paris, 1984.

Kissinger Henri, ***Les années du renouveau***, Fayard, Paris, 2000.

Krivosheev, colonel-general G. F. (edited by), ***Soviet casualties and combat losses in the twentieth century***, Greenhill Books, Lionel Leventhal Limited, London, 1997.

Lévesque Jacques, ***L'URSS en Afghanistan. De l'invasion au retrait (1979-1989)***, Editions complexes, 1990.

Lohbeck Kurt, ***Holy war, unholy victory, eyewitness to the CIA secret war in Afghanistan***, National book network, Lanham MD,

Metge Pierre, ***L'URSS en Afghanistan, De la coopération à l'occupation : 1947-1984***, Cahiers d'étude stratégiques n° 7, CIRPES, Paris, décembre 1984.

O'Ballance Edgard, ***Afghan wars (1839-1992). What Britain gave up and the Soviet Union lost***, Brassey's, London/New-York, 1993.

Reese Roger R., ***The Soviet military experience***, Routledge, London/New-York, 2000.

Reese Roger R., ***Red commanders ; a social history of the Soviet army officers corps, 1918-1991***, University Press of Kansas, 2005

Sellier Jean et André, ***Atlas des peuples d'Orient***, La Découverte, Paris, 2004

Soutou Georges-Henri, *La guerre de Cinquante ans, les relations Est-Ouest, 1943-1990*, Paris, Fayard, 2001

Tchikichev Alexéï V. , *Spetsnaz en Afghanistan*, traduction de Philippe Frison, CEREDAF, Paris 1994.

The Russian general Staff *The Soviet-Afghan War. How a superpower fought and lost*, Translated and edited by Lester W. Grau et Michael A. Gress, University Press of Kansas, Lawrence, Kansas, 2002.

Youssef Mohammed, Adkin Mark, *Afghanistan, l'ours piégé, Histoire secrète d'un conflit ou la revanche de la CIA*, Alérion,

Autres sources

BRRI/Armée de terre, *Afghanistan, enseignements terrestres*, étude, octobre 1990.

Dinh Guillaume, *Les forces armées russes face aux conflits asymétriques : études comparées des engagements en Afghanistan et en Tchétchénie*, IEP de Toulouse, DEA relations et sécurité internationales, 2004.

Raffray Mériadec, *Entretien avec Jacques Sapir*, avril 2008

Raffray Mériadec, *Entretien avec Amin Wardak*, septembre 2008

Salin Marie-Pauline et Marian Sylvain, *Etude préparatoire sur le thème : « Les Soviétiques en Afghanistan (1979-1989), les raisons d'un échec »*, DREX/CDEF, 2007.



CDEF Centre de Doctrine
d'Emploi des Forces

Par les forces, pour les forces

Cahier de la Recherche
17 novembre 2008